

SOMMAIRE

Chapitre 1 – L'Europe au milieu du XVII ^e siècle.	7
Chapitre 2 – Les campagnes de 1681-1682	29
Chapitre 3 – Les Turcs devant Vienne !	51
Chapitre 4 – La victoire de Kahlenberg	81
Chapitre 5 – Les conséquences du second siège de Vienne et la reconquête de la Hongrie	99
Petit glossaire de termes de fortification et de poliorcétique .	119
Sources et bibliographie	123

CHAPITRE 1

L'Europe au milieu du XVII^e siècle

L'Europe centrale et orientale

Dans la vaste région de l'Europe orientale s'étendant de l'Autriche à la Russie et de l'Empire ottoman jusqu'à la Suède, plusieurs puissances émergent en cette seconde moitié du Grand Siècle. Dans l'Europe du Nord, depuis la disparition de l'Ordre de Livonie (1560), la situation favorisait l'avènement de nouvelles puissances. La Pologne-Lituanie, la Suède, la Russie se renforcent considérablement. En 1569, à Lublin, l'Ukraine s'unit au Royaume de Pologne et au Grand-duché de Lituanie. L'ensemble forme désormais la République des Deux Nations qui constitue alors une des puissances les plus importantes en Europe. Après la mort de Sigismond Auguste en 1572, la République royale envisage la possibilité de choisir un roi hors de la dynastie des Jagellon. Après le règne éphémère de Henri de Valois, les nobles polonais invitent au trône le prince de Transylvanie Étienne Báthory en 1576. Báthory consolide le pouvoir royal et réussit à récupérer des territoires conquis en Livonie par la Russie. En 1587, Sigismond III Wasa, fils de Jean III Wasa (roi de Suède), monte sur le trône de Pologne. Il déplace la capitale du pays de Cracovie à Varsovie pour être plus près de la Suède et du centre de la Pologne. En 1610, lors de la bataille de Klutsjino, les Polonais écrasent l'armée du tsar de Russie. C'est l'apogée de la puissance de la République polonaise. Peu de temps après, la Pologne s'affaiblit considérablement dans les guerres contre les

Cosaques, les Suédois et les Turcs. En 1652, la règle du *liberum veto* est introduite en Pologne, selon laquelle une seule voix dans l'assemblée suffit pour bloquer la promulgation d'une loi par la Diète polonaise et pour dissoudre l'assemblée. Avec cette décision, la Pologne sombre dans une longue période d'anarchie féodale¹.

La seconde puissance émergente de la grande région est la Suède. Malgré sa faiblesse démographique, la monarchie suédoise bénéficie d'avantages géographiques et politiques. Elle est particulièrement riche en matières premières comme le bois, le fer et le cuivre nécessaires pour entretenir une armée puissante. Gustave, fondateur de la dynastie des Wasa, à son avènement sur le trône de la Suède met fin à l'Union de Kalmar² et la monarchie suscite un développement rapide du pays. Gustave I^{er} dépouille l'Église de ses biens et embrasse le protestantisme luthérien. À sa mort, il laisse une monarchie centralisée, forte et héréditaire, à ses successeurs. La Suède participe également à la guerre de Livonie et à l'issue des conflits ultérieurs durant lesquels elle s'oppose au Danemark, à la Pologne et à la Russie, elle obtient d'occuper des territoires sur les côtes orientales de la mer Baltique. Après quelques décennies de guerres civiles, le pouvoir royal finit par se renforcer. Au début du XVII^e siècle, la Suède de Gustave Adolphe II mène des guerres successives avec le Danemark (1611-1613), la Russie (1611-1617) et la Pologne (1621-1629). Le monarque suédois légendaire, appuyé par la France de Louis XIII et Richelieu, entre victorieusement en guerre en Allemagne en 1631 et marque alors de façon décisive le déroulement de cette guerre de Trente Ans. La campagne triomphante de Gustave Adolphe II se termine par la bataille fatale de Lützen (le 19 novembre 1632) où le roi de Suède trouve la mort. La lutte de la Suède continue sous le règne de la reine Christine aidée de son chancelier Oxenstierna pour défendre, avec la cause du protestantisme, la domination suédoise sur la mer Baltique. Après la guerre de Trente Ans, la Suède passe indubitablement pour une puissance militaire de la grande région. En vertu du traité de Westphalie, elle obtient la Poméranie occidentale avec la ville de Stettin, l'enclave portuaire de Wismar et les évêchés de Verden et Brême. De plus, la Suède bénéficie d'une forte indemnité de guerre (environ 15 000 livres). Malgré tous ces avantages, elle dispose de moyens limités et dépend fortement de l'appui de son allié occidental, la France³.

1. Robert I. Frost, *The Northern Wars 1558-1721*, Londres, Longman, 2000, p. 53-101.

2. L'union de trois pays scandinaves (Danemark, Suède et Norvège) sous un seul monarque de 1397 à 1523.

3. Lucien Bély, *Les relations internationales en Europe aux XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, PUF, 1992, p. 108-113.

La principauté de Moscou, la Moscovie, connaît également une période de redressement spectaculaire. Sa population et son économie se développent considérablement depuis le XV^e siècle. Le grand prince de Moscou porte depuis 1547 le titre de *tsar* (César) se considérant comme l'héritier de Byzance ce qui fonde déjà une ambition de puissance politique et spirituelle. Le règne d'Ivan IV (le Terrible) marque un tournant dans l'exercice du pouvoir en Russie. La défaite, par les troupes moscovites, des chevaliers de l'Ordre de Livonie (1560) crée un vide politique dans la région baltique qui devient très convoitée par le tsar désireux d'avoir un accès à la mer. Après la mort d'Ivan le Terrible, survenue en 1588, une période de troubles commence qui est jalonnée par le règne de tsars impuissants et de faux souverains, les fameux faux Dimitri ; cette période manifeste ainsi une crise sérieuse de la légitimité du pouvoir central. Les ennemis de la Moscovie, les Suédois et les Polonais, profitent de cette faiblesse momentanée en occupant plusieurs villes et même Moscou au début du XVII^e siècle. Après la libération de Moscou, une assemblée des représentants de la Russie, le *Zemsky Sobor* (Assemblée de la Terre), élit un nouveau tsar Michel Fedorovitch Romanov, le fondateur de la dynastie du même nom, en 1613. Bientôt, des traités de paix sont signés avec les Suédois à Stolbova en 1617 et avec les Polonais en 1618 à Deouline en leur cédant la ville fortifiée de Smolensk. Durant le règne de Gustave-Adolphe II, la Suède ajoute à l'Estonie occupée déjà depuis la fin du XVI^e siècle, la Carélie et l'Ingrie fermant ainsi à la Russie, jusqu'au règne de Pierre le Grand, l'accès à la mer Baltique.

La partie méridionale de la grande région d'Europe orientale est occupée par l'Empire ottoman. Cette puissance, par excellence orientale, traverse alors ses premières crises. Après la Longue Guerre, appelée aussi la guerre de Quinze Ans (1591-1606), les Turcs conservent leurs positions en Hongrie et dans les principautés soumises des Balkans. L'Empire ottoman respecte le traité de paix qui est confirmé par deux autres traités de Vienne (1615 et 1616), car le sultan Ahmed I^{er} et ses successeurs poursuivent des hostilités contre la Perse et contre la Pologne. Les fréquentes révoltes des janissaires posent des problèmes réels aux sultans soucieux de réformer l'Empire. Si Osman II échoue dans ses tentatives, le sultan Mourad IV réussit à renforcer son pouvoir, certes avec des moyens brutaux, mais, à sa mort survenue en 1640, il laisse à son frère l'incapable Ibrahim I^{er}, un Empire dans une situation stable. Dans un premier temps, grâce à l'activité du grand vizir Kemankech Kara, Mustapha Pacha, les réformes se poursuivent, mais après l'exécution de ce dernier, les révoltes se rallument et aboutissent à la déposition du sultan en 1648. Cependant, en 1645, une nouvelle guerre se déclare en Crète, la fameuse guerre de Candie contre la République de Venise qui durera jusqu'en 1669. Durant

la deuxième moitié du XVII^e siècle, le gouvernement des grands vizirs Köprülü marque un tournant dans l'histoire de l'Empire ottoman et clôt la « période des catastrophes ». Mehmed Köprülü (1656-1661) met fin aux révoltes des corps militaires dont il épure les rangs d'une manière brutale. Grâce à la discipline rétablie dans l'armée, il remporte une victoire sur la flotte vénitienne, reprend des îles perdues dans les campagnes précédentes et fortifie les Dardanelles. Il ne tardera pas à reprendre une politique active en Europe orientale également⁴.

La « révolution militaire » n'a pas marqué d'une manière égale tout le territoire de l'Europe. Dans son ouvrage magistral, Geoffrey Parker parle des « résistances à la révolution militaire » dans les périphéries européennes. Il s'agit essentiellement de l'Europe centrale et orientale où les défenses bastionnées étaient rares et où, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, la cavalerie, surtout la cavalerie légère dépasse largement l'infanterie en effectifs. Cette résistance aux novations s'avère même efficace et favorise, au cours du XVIII^e siècle, le succès de la tactique de la petite guerre dans les armées occidentales. Néanmoins, ces quelques exceptions ne font que confirmer les règles issues de la révolution militaire. À l'époque moderne, certaines puissances « périphériques » reconnaissent leur retard dans le domaine militaire ; elles recrutent des experts et réalisent des réformes militaires toujours dans l'esprit de la fameuse « révolution militaire ». Le recrutement de ces experts militaires étrangers vise à moderniser la structure entière des armées, tandis que les éphémères missions militaires étrangères ne sont souvent que des remèdes d'urgence pour éviter le pire. En tout état de cause, le développement militaire est une condition *sine qua non* de la survie d'un État. Comme l'illustre bien l'exemple de la Russie, le concept du despotisme éclairé reflète bien l'ambiguïté des réformes de certaines puissances de la « périphérie » dans le but de rattraper leur retard militaire, bien souvent avec succès. En revanche, l'exercice du despotisme oriental, qui a provoqué un grand débat au XVIII^e siècle, démontre bien que si les réformes s'avèrent insuffisantes en profondeur, elles ne débouchent au mieux que sur des succès momentanés et précaires⁵.

L'évolution de l'art militaire et la « révolution militaire »

Le XVII^e siècle passe pour le siècle de la guerre. En considérant l'ensemble de l'Europe actuelle et en assimilant les grandes révoltes à des guerres, on ne peut trouver que deux années de paix (1669-1670). La guerre est donc une réalité omniprésente dans la plupart des États

4. Robert Mantran (sous la dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard, 1989, p. 228-243.

5. Geoffrey Parker, *The Military Revolution, Military Innovation and the Rise of the West 1500-1800*, Cambridge University Press, 1989, p. 37.

européens. En moyenne, ces derniers connaissent la guerre deux années sur trois au cours du Grand Siècle. Parmi les guerres, on peut distinguer des guerres dynastiques et des guerres à caractère idéologique ou religieuse. Le plus grand conflit du siècle, la guerre de Trente Ans (1618-1648), peut être considéré comme un amalgame des deux catégories. En ses débuts, elle est caractérisée par l'opposition des catholiques aux protestants. La période allemande (1620-1625) de la guerre de Trente Ans comporte encore les caractéristiques des guerres de religion classiques, mais l'élargissement de la guerre provoque des réactions de la part des autres puissances, comme la France, qui la transforment en un gigantesque affrontement entre États européens. Les antagonismes franco-impériaux et franco-espagnols entraînent l'effacement du caractère religieux de la guerre⁶.

De ce tourbillon sanglant que constituent les guerres européennes résulteront des conséquences qui transformeront les structures des États ainsi que les sociétés. Un Français de notre époque ne peut que difficilement concevoir la réalité de la vie quotidienne d'un paysan ou citoyen allemand ayant survécu aux misères de la guerre de Trente Ans et pour qui l'état normal des choses n'était pas la paix... De plus, par son caractère total, cette guerre concerne davantage la population civile et engendre des conséquences démographiques désastreuses dans certaines régions européennes. L'Allemagne surtout, mais l'Alsace aussi, souffrent terriblement et se dépeuplent après le passage d'armées nombreuses qui vivent surtout sur le pays. Néanmoins, les plus grands changements se déroulent au sein des armées belligérantes.

Vers la deuxième moitié du XVII^e siècle, les questions militaires en Occident sont donc complètement renouvelées comme indiqué ci-dessus. Les historiens militaires anglo-saxons (Michael Roberts, Geoffrey Parker, Jeremy Black, etc.) parlent d'une véritable « révolution militaire »⁷. Le phénomène concerne l'accélération des innovations techniques concurremment avec la transformation des armées quant à leur organisation. D'abord, l'apparition et le perfectionnement de l'artillerie au sein des armées européennes provoquent des changements dans leurs systèmes défensifs et dans la tactique militaire. Les fortifications se transforment complètement sous l'influence de l'artillerie de siège de plus en plus efficace. La « trace italienne » (plus exactement le tracé italien) et la fortification bastionnée remplacent les forteresses médiévales. Après les réalisations des ingénieurs italiens, allemands et hollandais, l'art de la fortification trouve sa synthèse dans l'œuvre du français Vauban. Le rôle

6. Voir à ce sujet : Victor-Lucien Tapié, *La guerre de Trente Ans*, Paris, SEDES, 1989 ; Geoffrey Parker, *The Thirty Years' War*, New York, Routledge, 1984.

7. Voir à ce sujet : Geoffrey Parker, *The Military Revolution, Military Innovation and the Rise of the West 1500-1800*, Cambridge University Press, 1989.

de l'artillerie de campagne s'accroît également pendant cette période. Après les premières incertitudes quant à son emploi dans les batailles ou les opérations militaires, dès les premières décennies du XVI^e siècle, l'artillerie de campagne y devient un élément décisif. Les batailles de Pavie (1525) ou de Mohács (1526) illustrent bien la rapide expansion de cette arme dans les deux parties de l'Europe⁸.

Les armes à feu portatives se répandent également dans les armées. Les arquebuses, les mousquets et, à la fin du XVII^e siècle, le fusil à silex (*focile* en italien) deviennent les armes majeures. Le choc des piquiers et des cavaliers reste tout de même un élément essentiel des batailles, mais le feu prend de plus en plus d'importance. Il en résulte un rôle accru pour l'infanterie, appelée avec raison la « reine des batailles ». Durant notre période, les piques (7,2 – 4,5 mètres de long) restent encore des armes efficaces contre les attaques de cavalerie, mais les piquiers ne peuvent plus se passer de l'appui des arquebusiers et mousquetaires. Un exemple de la combinaison réussie des deux armes est présenté par les fameux *tercios* espagnols. Le problème de la réunion des deux types d'armes sera résolu à la fin du siècle par l'invention des baïonnettes de type « bouchon » et plus tard à douille. Les avantages d'une arme cumulant deux fonctions apparaissent rapidement. Mais comme les premiers mousquets souffrent d'une faible cadence de tir et d'un manque de fiabilité, les armes blanches ont toujours le dernier mot dans la mêlée des troupes⁹...

L'augmentation des effectifs des armées est une conséquence logique du développement des affaires militaires en Europe. Une armée moyenne au XVII^e siècle compte environ 40 000 ou 50 000 hommes, mais durant les guerres, elles peuvent atteindre des chiffres beaucoup plus élevés. Il en résulte que les méthodes traditionnelles de recrutement se révèlent inefficaces. Les armées féodales sont remplacées par des armées professionnelles et internationales de mercenaires. Ces derniers sont recrutés souvent parmi des populations reconnues compétentes pour les tactiques modernes d'infanterie, tels les Suisses, les Irlandais ou les Écossais. La Confédération Helvétique conclut une alliance avec la couronne de France dès le 21 novembre 1516. Les cantons suisses s'engagent à fournir des mercenaires pour les rois de France. Cette alliance fut renouvelée deux fois : en 1602 et en 1663. Jusqu'à la Révolution française, les troupes les plus fidèles aux rois de France, les gardes du corps en particulier, sont composées de Suisses. Dans les armées internationales, traditions, coutumes, langues et cultures de guerres se mélangent. L'honneur militaire

8. Sur la bataille de Mohács : János B. Szabó et Ferenc Tóth, *Mohács 1526, Soliman le Magnifique prend pied en Europe centrale*, Paris, Economica, 2009.

9. Lucien Bély, *Les relations internationales en Europe aux XVII^e-XVIII^e siècles*, (3^e édition), Paris, PUF, 2001, p. 301-303.

est éclipsé par l'intérêt économique des entrepreneurs militaires qui sont les vrais acteurs du recrutement des armées. Néanmoins, les batailles déciment régulièrement ces armées qui subissent parfois des saignées susceptibles d'atteindre 20 ou 30 % de leurs effectifs. Le renouvellement des armées après bataille pose donc un problème très difficile aux entrepreneurs. La gestion des ressources humaines se heurte à la difficulté du phénomène très courant de la désertion. Malgré le châtimeut sévère punissant la désertion, les mercenaires dépourvus du sentiment d'appartenance nationale quittent facilement les rangs de leurs armées, et choisissent le camp du plus offrant.

Raimondo, Comte de Montecuccoli



Avec la croissance des effectifs des armées, les frais de leur entretien ne cessent de monter en flèche. De nombreux États européens s'endettent pendant les guerres et doivent affronter des crises financières sévères en raison de leurs dépenses militaires. Les penseurs militaires européens empruntent l'image de l'argent à l'historiographie antique en l'appelant avec beaucoup de justesse « le nerf de la guerre ». Raimondo Montecuccoli, le célèbre généralissime italien de l'armée impériale, consacre, dans ses mémoires, tout un chapitre à l'argent dans lequel il énonce le fameux adage resté lié à son nom : « *L'argent produisant tant d'effets merveilleux, dont les Histoires sont remplies, faut-il s'étonner si un certain homme étant enquis combien de choses étaient nécessaires à la guerre, il répondit, trois ; l'argent, l'argent, l'argent*¹⁰ ». En vérité, les dépenses sont nombreuses pour une armée : en plus des dépenses logistiques (ravitaillement en vivres et en munitions, logement, transports, fourrages des chevaux, etc.) s'ajoutent des frais liés à l'existence des armées modernes : le coût des uniformes, les frais de l'armement standardisé et de son développement, ceux des services de santé et de la bureaucratie militaire. En bref, ces changements complexes constituent un véritable tournant dans les affaires militaires qu'on peut qualifier avec raison de « révolution militaire ».

Évolution de la fortification à l'époque moderne : apparition de l'artillerie dans les sièges et période de transition

Pendant la période transitoire des XV^e et XVI^e siècles l'évolution de l'artillerie demeure très lente et reste cantonnée beaucoup plus dans l'artillerie de défense des places que dans l'attaque de ces dernières. Il était par ailleurs impossible d'ignorer le passé et de faire table rase des constructions existantes¹¹.

C'est pendant la Renaissance que se créa une « *École italienne* » formée d'ingénieurs¹², par leur formation proches des artilleurs et de leurs tâches et ainsi bien instruits des possibilités et difficultés des bouches à feu¹³. Citons par exemple, San Michel, San Galo, Girolamo Martini, Antonio Mellone. Avec ces ingénieurs se développera, en Europe centrale et occidentale, la fortification moderne, théorisée par des écoles hollandaise, allemande et française. En Europe centrale, l'école allemande

10. *Mémoires de Montecuculi, Generalissime des troupes de l'Empereur*, tome I, Wetstein, Amsterdam, 1752, p. 67.

11. Delair, chef de bataillon, professeur à l'École d'application de l'artillerie et du Génie, *Cours de fortification permanente*. 1^{re} partie : Histoire de la fortification jusqu'en 1870, 1^{er} fascicule : *Des origines à la méthode de siège de Vauban*, EAAG, 1882.

12. De l'italien « *ingenio* » qui signifie « *engin* ».

13. En France il faudra attendre le règne de Louis XIII pour que des « officiers de troupe » rejoignent les ingénieurs et grâce à leur contact et par leurs études ils obtiendront un *brevet d'ingénieur du roi*, embryon du *Corps des ingénieurs militaires*.

se construisit essentiellement à partir de ce tracé italien qui cependant connaîtra de nombreuses péripéties dues aux progrès de l'artillerie, notamment l'introduction dès 1494-1495 des pièces en bronze à tourillon et du boulet métallique¹⁴, et occasionnés par l'amélioration des poudres¹⁵. La poliorcétique devra aussi tenir compte des expériences des Ottomans. Selon certains historiens, ce sont les Vénitiens qui comprirent les premiers qu'une page se tournait. « *Les guerres présentes sont influencées davantage par la force de l'artillerie... que par la valeur des hommes d'armes*¹⁶. »

Il est évident que toutes sortes de parades seront immédiatement envisagées. C'est la sempiternelle affaire du « boulet contre la cuirasse » qui perdurera jusqu'à notre époque par la guerre des mesures et contre-mesures. Cependant, malmener l'esprit d'un adversaire potentiel et rendre son budget exsangue n'est pas complètement stupide sur le plan stratégique. Le coût de nouvelles fortifications ou la rénovation des anciens ouvrages, selon le « tracé italien », demeure considérable. Certaines cités durent ainsi limiter leurs prétentions ou même perdre leur indépendance ou leur liberté ne pouvant plus lever les armées indispensables à leur défense en raison de programmes défensifs trop ambitieux et onéreux. Pour résumer, même Machiavel et le florentin Guichardi, son compatriote, s'en préoccupèrent. Machiavel finira par dire, « *qu'il n'y a plus aucun mur, quelle que soit son épaisseur, qui résiste aux tirs d'une pièce d'artillerie* ».

Devant cette évolution, contrainte par l'artillerie, la fortification n'aura plus qu'à résister. L'art de la fortification et l'intelligence des ingénieurs s'adapteront mais l'inverse n'aura que très rarement lieu. La fortification va se renforcer tout en se simplifiant jusqu'au moment où l'artillerie de siège deviendra de plus en plus inopérante. Il faudra alors penser aux mines, aux sapes et bien évidemment aux contre-mines, de multiples parallèles et places d'armes pour ouvrir des brèches dans les murailles. Elles permettront la percée finale. Le chapitre III du présent ouvrage développe cette question appliquée au siège de Vienne. Vauban excellera dans cette maîtrise de l'art militaire et sera un des rares ingénieurs qui essaiera de maîtriser la question de l'artillerie car s'il construit des places, il doit aussi les prendre.

14. Il remplacera progressivement le boulet en pierre qui éclate facilement sans grande puissance d'impact. C'est un boulet en fer doux donc à faible teneur de carbone.

15. La poudre noire est composée de corps combustibles soufre et carbone et d'un comburant, l'azote de potassium. Dès la fin du XV^e siècle on améliore le mélange avec 85 % de salpêtre et on prend grand soin de la production du charbon en utilisant du bois de bourdaine ou aulne noir, enfin on améliore la qualité du salpêtre et on contrôle la granulométrie. Cf. Philippe Roy, « Histoire de balistique », in *Armes et cultures de guerre en Europe centrale au XVI^e siècle et XIX^e siècle*, Cahiers du CERMAA n° 6, 2005-2006, p. 115 sq.

16. Geoffrey Parker, *The Military Revolution*. Cité par Jean Bérenger, in *La révolution militaire en Europe*, Paris, Economica, 1998, p. 8.

On songea d'abord à consolider l'obstacle passif en abaissant et renforçant les hautes murailles héritées du Moyen Âge. Le procédé était exagérément coûteux et impossible à appliquer à toutes les anciennes constructions. Moins vulnérable que les murailles, le fossé reprend la première place. Une solution se dessina, celle d'appliquer des contreforts¹⁷, des masses d'appui (massifs épaulant les remparts) creuses maçonnées et reliées par des voûtes. Les plates-formes supérieures sont élargies. Alghisi de Campai adopta un système de voûtes en berceau (verticales)¹⁸ adossées aux murailles qui furent complétées par des contreforts dits de Martini. Un autre système de voûtes, combinées avec les premières, à génératrice horizontale sera repris par Jean Errard de Bar le Duc¹⁹, Daniel Speckle²⁰, Blaise Emile Pagan (1604-1665) et Raimondo Montecuccoli²¹.

Devant les progrès de l'artillerie de siège, la muraille se confondra avec la paroi du fossé et deviendra la contrescarpe²² précédée d'un large glacis*. Très vite le fossé s'élargira du côté du glacis donc de la contrescarpe. L'ingénieur Nicol Fontana di Tartaglia (1499-1557) le couronnera par un chemin couvert*, Pietro Cataneo inaugurant (1571) les places d'armes qui seront renforcées, dans les constructions anciennes, par des braies²³ puis de fausses braies.

Un problème difficile à résoudre restera celui des emplacements, des dispositions pratiques et de l'efficacité de l'artillerie défensive. Cette question sera en grande part à l'origine de la création de plates-formes de tir, les « rondelle »²⁴, dans le tracé italien et tout particulièrement en Europe centrale qui devinrent des bastions* de plus en plus saillants pour allonger le tir des pièces d'artillerie le plus en avant possible des murs

17. Contreforts : ils apparaissent dès le XVI^e siècle et préfigurent le « tracé italien ». Ce sont les masses d'appui généralement en terre, des masses d'appui creuses en maçonnerie voient le jour rapidement qui lient les contreforts par des voûtes à génératrices verticales. L'extrados étant tourné vers l'extérieur les boulets ne peuvent toucher qu'un pied droit. Les voûtes peuvent être concentriques ou rayonnantes. Dans ce cas on parle de « génératrices horizontales » ou plus simplement de « cordon ».

18. Cf. contreforts.

19. Jean Errard (né vers 1554 et mort en 1610), mathématicien et ingénieur militaire lorrain, initialement au service de la cour Ducale de Lorraine, qui, converti au protestantisme, s'est engagé au service du roi de France Henri IV. Introduit en France de la fortification italienne, il est ainsi un précurseur de Vauban.

20. Daniel Specklin ou Speckle (1536-1586).

21. Mémoires de R. Montecuccoli avec les commentaires de monsieur le comte Turpin de Crissé, Tome II, Chapitre II : Des forteresses, p.133 sq.

22. Mur extérieur du fossé au pied ou au-dessous du glacis, donc du côté de l'assaut.

23. Massif de terre dressé devant les murs pour les masquer des vues extérieures.

24. « Rondella » ou « rondelle » en allemand. Plate-forme de tir circulaire qui préfigure la tour à canon.

d'escarpe²⁵, et plus facilement battre les fossés en croisant les feux et en flanquant les courtines* retardant ainsi par les feux de mousqueterie l'approche de l'adversaire et de ses mineurs²⁶. Avec ces bastions, des courtines bien étudiées d'une longueur commandée par la portée des armes, les casemates²⁷, les ravelins^{28*} et bientôt les demi-lunes* entrent dans l'ère de la table à dessin et de la fortification bastionnée.

Ces architectes ou « ingénieurs » italiens, accompagnés de leurs techniciens et de nombreux maçons et charpentiers œuvrent en Europe centrale, exportant cette « trace italienne »²⁹ et prennent part à la construction et à la modernisation de l'enceinte de la ville de Vienne, dès 1529. Citons l'exemple de Pietro Ferabosco qui écrit en 1559 à l'empereur Ferdinand I^{er} : « *J'ai servi (...) dans les confins de Hongrie puis V. M. avec la charge de fortifier Poszonyi³⁰, Harbatice (Ebersdorf), Vienne, Prague, Oradea et les confins de la Croatie et de la Dalmatie.* »

L'application de l'ensemble de ces nouveaux principes se nomme « *la première manière italienne* » concrétisée en 1593 par les Vénitiens qui fortifièrent, sous la conduite de l'ingénieur Scamozzi, la place lombarde de Pamanova.

Lorsque les bastions absorbèrent la quasi-totalité de la forteresse on parlera de la « deuxième manière italienne » comme à Turin où Pacciottio d'Urbino fortifia la place avec tracé des fonds par la magistrale³¹, ce que nous retrouvons aussi sur les positions de la place d'Anvers.

Nous retrouverons les caractéristiques de ces fortifications qui n'évolueront que très peu, y compris au XVII^e siècle, dans le chapitre consacré au second siège de Vienne de 1683. Ces ingénieurs italiens fortifièrent les frontières naturelles, maritimes, les ports et arsenaux, les

25. Mur intérieur du fossé du côté de la place. Elle soutient les massifs en terre des remparts et fait face à la contrescarpe qui soutient les glacis. L'escarpe est dite détachée quand le talus en terre est séparé du mur, et qu'elle ne soutient plus que le pied du rempart. Elle est dite « semi-détachée » lorsqu'elle ne soutient plus le rempart qu'à demi hauteur.

26. L'ébauche de ses bastions apparaîtra à Civita Vecchia dès 1519 mais les fossés étaient encore inondés et une confusion de terminologie peut faire confondre les bastions et les ravelins qui verront le jour beaucoup plus tardivement* ainsi que les demi-lunes* et des redoutes détachées à l'extérieur de l'enceinte.

27. Comme la caponnière, la casemate est une pure création italienne : c'est au début de la fortification bastionnée un emplacement protégé dans les fonds du fossé ou épaulé sur l'escarpe et avec une bouche à feu conçue pour battre les fossés au ras des fonds. Malheureusement, très vite envahies par la fumée de la poudre noire elles deviennent rapidement inutilisables.

28. Ravelin : terme ancien pour demi-lune, de l'italien ravelino, révélateur.

29. Il serait plus correct de parler de « tracé » plutôt que de « trace », Delair, *op. cit.*

30. Presbourg, actuellement Bratislava, capitale de la Slovaquie.

31. Magistrale : ligne théorique suivie par le sommet des escarpes et matérialisée par le cordon. Ce qui est en dessous est défilé aux vues de l'assaillant.

régions montagneuses mais aussi la très artificielle, « frontière militaire » autrichienne³² face aux Ottomans. Ils contribuèrent à la défense du Danube dans un système englobant des forteresses anciennes et modernisées, comme Győr et Esztergom et Komárom³³ et des positions nouvelles, comme Érsekújvár et Karlovac. Ils eurent des disciples célèbres dans toute l'Europe, aux Pays-Bas, en France où des génies comme Daniel Specklin qui, après avoir bâti en Hongrie puis en Allemagne, fortifia Strasbourg et des Blaise Pagan ou Jean Errard de Bar-le-Duc qui inspirèrent les grands stratèges ingénieurs et poliorcètes du XVII^e siècle, Vauban et Rimpler³⁴. Dans Specklin on trouve un essin qui inspira Pagan et préfigure les bastions. Des angles de flanc³⁵ et des courtines³⁶ il abaisse des perpendiculaires sur les lignes de défense, fichantes, lesquelles forment les crêtes extérieures des parapets des flancs de courtine³⁷.

Comme nous l'avons vu, l'art du siège n'évolua que très lentement jusqu'à l'aboutissement d'une méthode accomplie par Vauban. Avant le boulet métallique la défense demeurera supérieure à l'attaque. Il fallait amener les canons presqu'à bout portant protégé par des gabions appelés « *mandes* ». Avec le boulet métallique et les progrès de la mobilité de l'artillerie, c'est l'attaque, avec des possibilités de brèches plus lointaines, qui reprend la supériorité, mais sans beaucoup de méthode. Le canon sera cependant « amené », selon l'expression consacrée des artilleurs, au bord des fossés par gabionnades successives qui créent des sortes de redoutes reliées par des cheminements qui deviendront les tranchées en zigzag. Les Turcs inaugureront les parallèles lors du siège de Candie. L'abus et l'anarchie des parallèles apporteront plus d'inconvénients que d'avantages, Vauban y mit de l'ordre et essaya avec succès sa méthode de siège à Maastricht (1673), tout en la perfectionnant à celui de Valenciennes (1677). Dès lors nous sommes à la veille du siège de Vienne.

32. Jean Nouzille, *Histoire de frontières. L'Autriche et l'Empire ottoman*, Berg International, Paris, 1991.

33. Sur le Danube, actuellement Komárom sur la rive hongroise et Komarno du côté slovaque où se situe la vieille forteresse médiévale.

34. Cf. le chapitre 3 sur le Siège de Vienne et l'opinion de Georg Rimpler (1636-1683). Comme nous l'avons précisé il n'a pas laissé d'écrits mais ses amis publièrent en 1724 un traité regroupant ce qui avait été partiellement édité sur ses pensées et méthodes de siège.

35. Angles de flanc qui contribuent au flanquement : procédé d'aménagement des défenses de manière à utiliser la meilleure portée des armes et ainsi réaliser un barrage de feu continu.

36. Courtine : portion de muraille comprise entre deux bastions ou deux organes de flanquement. (Deux tours par exemple).

37. Colonel Augoyat, *Aperçu historique sur les fortifications, les ingénieurs et le corps du Génie*, T. 1, p. 13 sq., Paris, 3 tomes, 1860.

Le rôle fondamental de la fortification permanente, avant ses autres missions tactiques ou stratégiques, celui de défendre les frontières, est acquis et il perdurera pendant des siècles. Par contre, les sièges vont devenir de plus en plus lourds, effroyablement coûteux en hommes et en argent.

Nous en parlerons dans les chapitres suivants, en prenant appui sur de nombreux tableaux d'effectifs ; nous saisirons la proportion ou plus exactement le déséquilibre entre les garnisons formées de soldats professionnels et des milices estudiantines ou bourgeoises et les effectifs des assaillants. Bientôt la seule opératique sera de créer des corps de secours pour faire diversion et percer le « *chaudron* », obliger l'assaillant à engager des combats sur ses arrières et par là même à lever la pression sur les défenseurs de la position assiégée. Mais il n'était pas question de laisser derrière ces armées des poches de résistance même de simples forteresses qui auraient pu paralyser les logistiques (ravitaillements, approvisionnements et communications). Cette question est développée dans le chapitre II, et nous verrons que l'erreur fatale de Kara Mustapha sera d'attaquer Vienne, contrairement aux ordres de la Sublime Porte, sans avoir réduit les îlots de résistance autour de Győr ni contrôlé en rase campagne les opérations de l'armée de secours de Charles de Lorraine en les affrontant avant de se faire battre à la bataille du Kahlenberg et contraindre à la débâcle.

La guerre du Nord et la guerre turque en Hongrie (1663-1664)

Les origines de la guerre du Nord remontent aux traités de Westphalie réglant la situation des États belligérants. Malgré le caractère universel de ce traité de paix, les oppositions ne cessent pas d'exister. Elles surgissent au lendemain de la guerre de Trente Ans entre la Pologne et la Russie dans cet immense *no man's land* qu'est la zone de frontière militaire entre les deux puissances. Ce territoire est contrôlé par les Cosaques, des soldats-paysans et garde-frontières, des deux côtés de la frontière : les Cosaques du Dniepr au service de la Pologne, tandis que les Cosaques du Don et de l'Oural au service de la Moscovie. La relation entre les seigneurs polonais catholiques et les Cosaques libres ne s'entretient pas sans difficultés comme les soulèvements fréquents de ces derniers en témoignent. Le plus grand soulèvement éclate en 1648 sous la direction d'un officier cosaque, Bogdan Chmielnicki, élu *hetman* (capitaine) des Cosaques. Le soulèvement s'étend très rapidement et son *hetman* s'avère bon militaire et habile diplomate : il fait assiéger la ville de Lwow (Lemberg en allemand) et noue des relations avec les Tatars, les Russes et la Transylvanie du prince Georges II Rákóczi. En 1654, la Moscovie conclut un traité d'alliance avec Chmielnicki et leurs

troupes occupent bientôt la ville fortifiée de Smolensk. La prise de cette position stratégique par les Russes modifie considérablement le rapport des forces dans la région et suscite des inquiétudes en Suède et dans le Brandebourg qui règne sur la Prusse orientale. L'élargissement de la guerre paraît inévitable...

En Suède, la reine Christine, désinvolte et extravagante, abdique en 1654 et commence un long périple en Europe. Son successeur, le roi Charles X, lance une campagne en Pologne dès 1655 dans la perspective de consolider les possessions suédoises et d'en élargir les contours au détriment des autres puissances, la Pologne, la Moscovie et le Brandebourg. L'offensive suédoise ne rencontre quasiment aucune résistance de la part de la Pologne paralysée par l'introduction du *liberum veto* à la Diète en 1652. Le roi de Pologne, Jean-Casimir, s'enfuit tandis que l'armée de Charles X remonte vers le nord où il rencontre les troupes de l'Électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, près de Königsberg. Au lieu d'un affrontement sanglant, les deux rivaux trouvent un arrangement politique au dernier moment et signent un accord en janvier 1656 qui permet à Frédéric-Guillaume de conserver la Prusse orientale placée sous la tutelle symbolique du roi de Suède. L'armée suédoise continue alors son avance vers Varsovie où le roi de Pologne réunit ses forces. Charles X, en habile diplomate, conclut une alliance militaire avec Frédéric-Guillaume le 25 juin 1656 ce qui lui permet de bénéficier de l'infanterie et des reîtres brandebourgeois. Les deux alliés remportent une victoire décisive sur le roi de Pologne devant Varsovie les 28-30 juillet 1656. Cette bataille qui dura trois jours montra l'efficacité de la cavalerie suédoise et de l'infanterie brandebourgeoise contre l'armée polono-lithuanienne composée en majeure partie de cavaliers. Les témoins de l'époque, notamment le chroniqueur Erik Dahlberg, remarquent l'apparition d'une nouvelle arme : celle des hussards polonais, cavalerie semi-lourde d'inspiration hongroise et ottomane dont le succès se confirmera dans les guerres du XVIII^e siècle³⁸.

C'est alors que Georges II Rákóczi, prince de Transylvanie et protégé du roi Charles X de Suède, se lance dans une campagne aventureuse en Pologne pour se faire élire roi de Pologne, comme naguère le prince Étienne Báthory. Au début de 1657, son armée de 50 000 soldats va se joindre à celles des puissances protestantes, notamment la Suède et le Brandebourg, contre le roi polonais Jean Casimir. Entre-temps, la diplomatie impériale réussit à se concilier quelque peu la Pologne et le Brandebourg tandis que le Danemark, anxieux du rapprochement suédo-transylvain, déclare la guerre à la Suède. Suite à un coup de force maritime de Charles X, le Danemark signe un traité de paix en 1658 qui sera bientôt rompu par le

38. Robert I. Frost, *The Northern Wars 1558-1721*, Londres, Longman, 2000, p. 142-191.

roi suédois. L'extension de la guerre inquiète déjà les grandes puissances européennes. Tandis que la France de Mazarin et l'Angleterre de Cromwell essaient d'aider les Suédois, une coalition se forge entre la Pologne, l'Empire, le Brandebourg et la Hollande. Les alliés réussissent à battre les Suédois à Nyborg le 24 novembre 1659 accélérant ainsi le processus de paix. Le traité de paix est conclu avec la médiation de la France à Oliva le 3 mai 1660.

Le prince de Transylvanie, abandonné de son allié suédois, finit sa campagne hasardeuse en Pologne par une débâcle générale. Comme la principauté de Transylvanie se trouve alors sous la tutelle de l'Empire ottoman, le prince Rákóczi ne devait pas mener de campagnes militaires sans autorisation préalable de son suzerain, la Sublime Porte. Le grand vizir réagit avec vigueur en envoyant une armée tatare contre la Transylvanie et en déposant son prince. Les troubles de la Transylvanie provoquent une réaction violente de Mehmed Köprülü et la campagne turque se termine en 1660 par la prise de Nagyvárad (aujourd'hui Oradea en Roumanie), point stratégique important entre la Hongrie et la Transylvanie. Comme l'idée d'une intervention militaire en Hongrie s'est imposée à cette époque à la cour de Vienne, le comte Raimondo Montecuccoli est chargé de la réaliser. En 1661, l'armée impériale est envoyée en Transylvanie où il fait sa jonction avec l'armée de l'éphémère prince de Transylvanie nommé par Rákóczi, Jean Kemény. Le manque de ravitaillement et les épidémies déciment son armée et Montecuccoli se retire en laissant le prince Kemény face à son adversaire le prince Apafi, qui est soutenu par une puissante armée turque. Le résultat est une défaite complète du prince transylvain sur le champ de bataille de Nagyszöllös, en 1662, où Kemény trouve la mort³⁹.

La guerre se rallume ainsi en Hongrie qui devient de nouveau le terrain de manœuvre et de ravitaillement des troupes ottomanes et impériales. L'année 1663 annonce une grande campagne turque contre les points stratégiques du système de défense en avant de la ville de Vienne. La forteresse d'Érsekújvár (aujourd'hui Nové Zámky en Slovaquie) tombe en été 1663 ouvrant la voie vers la capitale impériale. La cour impériale décide de quitter Vienne et l'empereur Léopold I^{er} demande des secours contre les Turcs aux puissances européennes, et notamment à son rival Louis XIV. Les troupes de secours envoyées par les princes de l'Empire et la France n'arrivent qu'en 1664 en Hongrie. La campagne de cette année commence par une expédition surprise du comte Nicolas Zrínyi, célèbre poète, grand capitaine et ban (gouverneur) de Croatie visant le pont d'Eszék (aujourd'hui Osijek en Croatie). Zrínyi, par cette campagne d'hiver, réussit à détruire le pont stratégique, mais provoque une offensive

39. Köpeczi Béla (sous la dir.), *Erdély története 2. k.* (Histoire de la Transylvanie, tome 2), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1988, p. 720-726.

redoutable de l'armée ottomane qui se déclenche en direction de Vienne. L'armée ottomane et celle des alliés chrétiens sous le commandement de Montecuccoli se rencontrent près de la ville de Saint-Gothard (aujourd'hui Szentgotthárd en Hongrie) sur la rivière Rába le 1^{er} août 1664. Les opérations se déroulent autour d'une tête de pont construite par les janissaires que les alliés réussissent à éliminer, transformant la bataille en une victoire décisive. Celle-ci n'est exploitée ni militairement ni politiquement car l'Empereur décide de conclure en septembre un traité de paix à Vasvár qui se révèle très désavantageux pour les intérêts hongrois⁴⁰.

Nicolas Zrínyi



40. Voir à ce sujet : Ferenc Tóth, *Saint-Gothard 1664, Une bataille européenne*, Panazol, Lavauzelle, 2007.

La politique orientale de Louis XIV et la rébellion hongroise

Le traité de paix de Vasvár déroute l'opinion publique en Hongrie et les participants français de la campagne de Hongrie en sont choqués. Une prise de contact est alors établie entre les nobles hongrois et français dont les conséquences se feront sentir dans les décennies à venir. Avec la reprise des hostilités entre la France et l'Empire, la politique orientale de la France cherche de nouveaux points d'appui dans la grande région de l'Europe orientale. La Suède est depuis la guerre de Trente Ans considérée comme un allié stable de la France. La Pologne passe également pour un allié potentiel qui cherche des appuis contre les appétits de la Russie et de l'Empire des Habsbourg. L'Empire ottoman, malgré les vicissitudes des alliances franco-ottomanes à l'époque moderne, peut être un allié de revers redoutable contre l'Empire qui doit alors mener une guerre sur deux fronts éloignés pendant la plus grande partie de la fin du XVII^e siècle. Les Malcontents hongrois et la principauté de Transylvanie complètent admirablement le réseau diplomatique antiautrichien que la diplomatie française peut réactiver en cas de besoin.

Le mouvement des Malcontents hongrois s'élargit rapidement après 1666. Louis XIV attaque la Flandre espagnole en 1667 et se trouve en guerre contre l'Autriche. Les comploteurs comptent sur l'aide du roi français et prennent contact avec ses agents en Europe centrale. Les Malcontents proposent à plusieurs reprises des projets d'alliance avec la France. Ces propositions reflètent une vision irréaliste car Louis XIV considère cette convergence d'intérêts comme une simple diversion. Néanmoins, l'Empereur Léopold ne peut concentrer toutes ses forces sur la Flandre. En 1670, un soulèvement éclate dans le Nord de la Hongrie. Au début, les insurgés occupent les points stratégiques et dominent la majeure partie de la Haute Hongrie. Le chef de la rébellion, le palatin Wesselényi, meurt sur ces entrefaites et les autres chefs n'ont plus le temps de mener le mouvement à bonne fin. Cependant, la paix entre la France et l'Espagne permet à l'Empereur de s'occuper des troubles en Hongrie. La répression arrive peu de temps après. Les chefs de la conjuration sont exécutés, beaucoup d'autres emprisonnés et leurs biens confisqués par le trésor impérial. Certes, la punition autrichienne est très sévère, mais beaucoup moins draconienne qu'après le soulèvement des Tchèques en 1620 suivi de la bataille de la Montagne Blanche⁴¹.

Au lendemain de la conjuration nobiliaire de Wesselényi, la cour de Vienne mène une double politique de réforme vis-à-vis de ses sujets

41. Jean Bérenger, « Francia-magyar kapcsolatok a Wesselényi-összeesküvés idején 1664-1668 » (Relations franco-hongroises à l'époque de la conjuration Wesselényi 1664-1668), in *Történelmi Szemle*, Budapest, 1967, p. 275-291.

hongrois : d'une part, en augmentant les impôts pour que la Hongrie contribue davantage au budget impérial ; d'autre part, en reprenant la persécution des protestants en vue de réaliser une monarchie catholique ne connaissant qu'une religion : celle du souverain. Dans la pratique, le meilleur modèle de cette philosophie politique est fournie par la France de Louis XIV... L'idéologie de la Contre-Réforme engendre un autre effet facilitant la domination de la Hongrie : elle divise de nouveau en deux camps les Hongrois, qui montrent, cependant, dans les guerres contre les Turcs, l'exemple d'une solidarité chrétienne et nationale remarquable. Une vague d'intolérance religieuse traverse alors le pays : on ferme les temples et on essaye, par la force, de convertir les protestants au catholicisme en provoquant bientôt une résistance armée.

Le mouvement kouroutz⁴² lance ses premières attaques en 1672, car à cette période l'armée impériale est occupée en Flandre et en Pologne. Avec l'expansion du mouvement, la diplomatie française montre un grand intérêt pour la coopération avec les Malcontents. Louis XIV envoie ses agents en Pologne et en Transylvanie pour stimuler les forces antiautrichiennes. Grâce à leur activité un traité de collaboration est signé entre les alliés français, polonais, transylvains et kouroutz à Varsovie, le 27 mai 1677. Une aide française est alors utilisée pour la levée d'une armée en Pologne. Cette armée, réunie avec les forces transylvaines et rebelles, écrase l'armée impériale le 10 octobre 1677. Cette victoire donne un nouvel élan au mouvement des Malcontents dont le chef s'appelle Éméric Thököly.

À la fin de la guerre de Hollande, Louis XIV se montre particulièrement intéressé par la constitution d'un large système de coalition orientale antiautrichienne. Pour la diplomatie française, il s'agit d'une alliance de revers afin de dégager le front rhénan des forces impériales et de se constituer des « atouts » au cours des négociations de paix à Nimègue. En 1678, après quelques manœuvres incertaines, les armées kouroutz avancent vers l'ouest et occupent les riches villes minières de la Haute Hongrie. Ce résultat est obtenu essentiellement par la cavalerie, sans le soutien d'une infanterie efficace, handicap pour garder les territoires occupés et combattre l'ennemi sur le champ de bataille. Néanmoins, Thököly est en mesure de contrôler toute la moitié orientale de la Haute Hongrie. Malheureusement pour lui, l'aide militaire de la France s'interrompt, car après la signature du traité de paix de Nimègue Louis XIV retire l'armée de secours du territoire hongrois⁴³.

42. Kouroutz : les révoltés sont ainsi appelés ; le mot remonte soit aux croisés révoltés de Georges Dózsa en 1514 (du latin Cruz, croix), soit à un mot turc signifiant maraudeur.

43. Jean Béranger, « A francia politika és a kurucok 1676-1681 » (La politique française et les kouroutz 1676-1681), in *Századok*, Budapest, 1976, p. 162-170.

À partir de 1681, Thököly s'appuie de plus en plus sur l'Empire ottoman et entreprend la construction de son propre État. Il arrive à constituer une principauté dans la Haute Hongrie, le fief traditionnel des rebelles, grâce aux conquêtes de son armée et aussi à son mariage avec la richissime Hélène Zrínyi, veuve de François I^{er} Rákóczi et mère du fameux prince François II Rákóczi. Au début des années 1680, la Hongrie se trouve donc coupée non plus en trois, mais en quatre. Le règne de Thököly dure trois ans, mais celui-ci devient impopulaire à cause de la très fréquente collecte d'impôts plus élevés que dans la partie occidentale de la Hongrie !

L'Empire ottoman cherche alors à étendre sa souveraineté en Europe. Le nouveau grand vizir, Kara Mustafa, continue la politique extérieure agressive des Köprülü et espère le rétablissement de la puissance ottomane grâce à ses futures conquêtes européennes. Entre-temps, la diplomatie française s'active à Constantinople avec un ambassadeur habile, Guillerague, qui réussit, par des insinuations, à convaincre la Porte de la neutralité de la France en cas d'une campagne turque contre l'Empereur. Léopold I^{er} doit alors faire face en même temps aux troubles de la Hongrie à l'Est, à l'expansion française à l'Ouest marquée par la prise de Strasbourg en 1681 et à l'attitude incertaine des pays du Nord comme la Pologne dont le roi, Jean Sobieski, peut poursuivre une politique francophile traditionnelle. La clef de la situation se trouve alors dans la main de ce dernier souverain. Grâce à l'appui de la diplomatie pontificale, Léopold I^{er} réussit à conclure un traité d'alliance avec lui le 31 mai 1683.

Le début du conflit russo-turc

La Russie commence à se renforcer véritablement à la fin du XVII^e siècle. Après les périodes d'affaiblissements du début du siècle, en particulier l'anarchie féodale (*Smouta*) liée à l'occupation de Moscou par les Polonais, la dynastie des Romanov commence à consolider le pouvoir central à partir du règne du tsar Michel Fédorovitch Romanov choisi par le *Zemski Sobor*⁴⁴ en 1613. Durant la seconde moitié du XVII^e siècle, la Russie est encore secouée par des révoltes cosaques dont la période la plus critique est certainement la révolte de Stenka Razin de 1670-1671. L'hetman Razin construit au fil des années un pouvoir militaire très fort en contrôlant les routes fluviales de la Volga et en faisant des incursions jusqu'en Perse ; il déstabilise même la puissance du tsar en soulevant les paysans sous la domination des Romanov. Finalement, le tsar Alexis réussit à arrêter les progrès du soulèvement populaire et à battre les forces armées du hetman sur les champs de batailles. Razin est capturé et exécuté en 1671.

44. Le *Zemski Sobor* (Congrès de la Terre russe) est une sorte d'assemblée appelée par le tsar, le patriarche orthodoxe ou la Douma des boyards pour discuter ou ratifier certaines décisions.

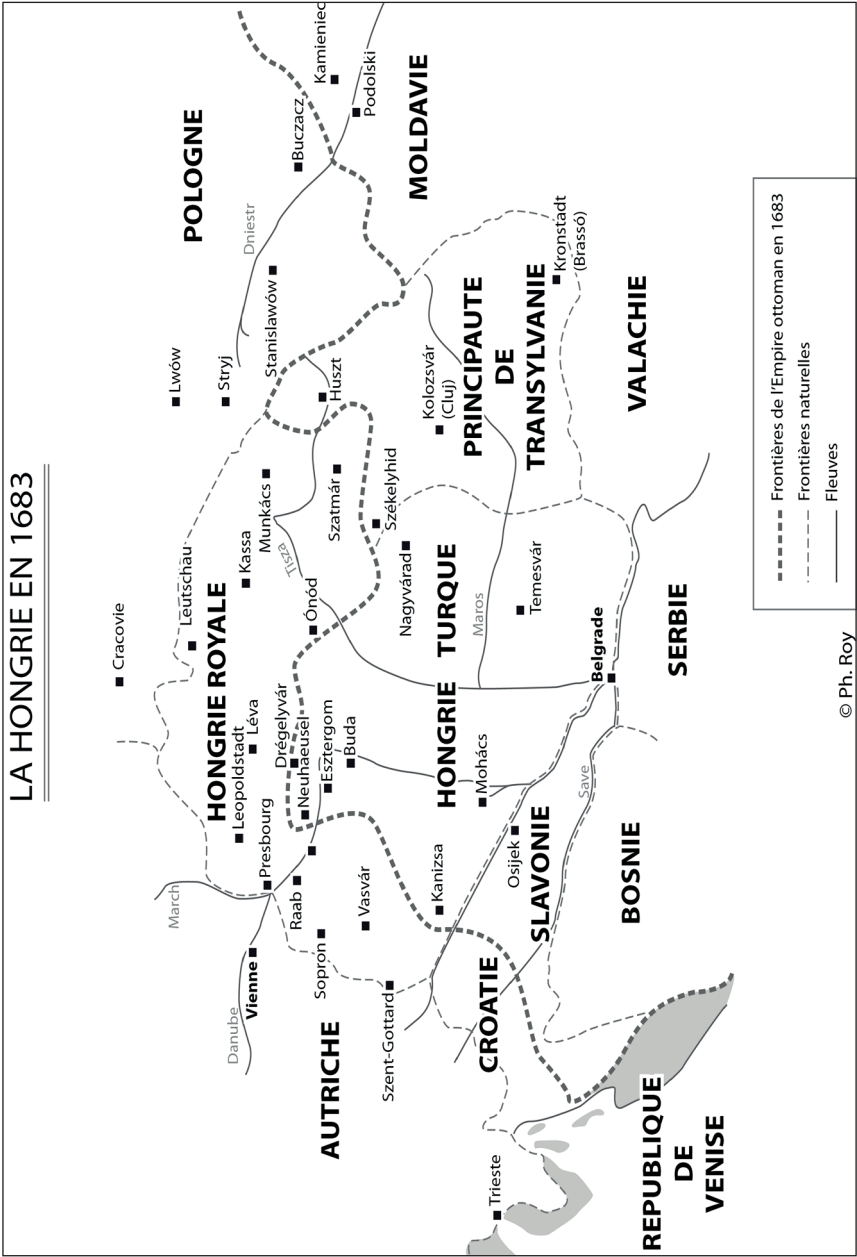
Après l'épisode de Razin, la puissance moscovite continue à étendre sa domination sur les vastes régions méridionales, un *no man's land* contrôlé par les Tatars nomades et des cosaques, par une colonisation progressive et systématiquement organisée par les tsars. Parallèlement avec les progrès de son élargissement territorial, le pouvoir des tsars se renforce dans le pays par l'effacement du *Zemski Sobor*. Afin de rendre l'État russe plus efficace, une réforme fiscale est introduite qui permet de financer une armée puissante et moderne. L'armée adopte les systèmes allemand et suédois et recrute massivement des officiers étrangers tout en limitant le rôle des troupes issues des levées féodales. Le général Vasili Galitzine, promoteur des réformes occidentales, réussit même à imposer à ces troupes le système d'organisation moderne et la discipline occidentale⁴⁵.

Sur les confins russo-turcs, les tensions ne cessent de monter à partir de 1667 où le tsar commence à contrôler l'Ukraine. D'après les points du traité d'Androusovo (1667), l'Ukraine de la rive gauche du Dniepr est rattachée à la Russie, tandis que l'Ukraine de la rive droite reste sous la domination de la République polono-lituanienne. L'hetman Petro Dorochenko, appuyé par l'Empire ottoman, s'efforce de résister à l'expansion russe en occupant Kiev et Bratslav. En 1672, la Podolie est investie et dévastée par les Turcs dans la nouvelle guerre turque contre la Pologne. Le gouverneur ottoman de cette province essaye alors d'étendre son pouvoir sur l'Ukraine en collaboration avec Dorochenko. Les cosaques mécontents élisent, en 1674, un nouvel hetman, Ivan Samoïlovitch, comme hetman de toute l'Ukraine. En 1676, Dorochenko occupe la ville de Tchyhyryne où il reste bloqué par le siège des forces russes et ukrainiennes de Samoïlovitch. Durant les campagnes suivantes, cette ville est à plusieurs reprises attaquée par des armées ottomanes considérables : en 1677 le siège d'Ibrahim pacha ne réussit pas, mais l'année suivante, le grand vizir Kara Mustapha prend cette ville en grande partie détruite. L'armée russo-ukrainienne se retire derrière le Dniepr. Les hostilités continuent en 1679 et 1680 entre les troupes russes et les Tatares de Crimée. Un accord est signé le 3 janvier 1681 à Bahçesaray et ratifié par le gouvernement ottoman en 1682. Les Russes acceptent le Dniepr en tant que frontière, mais sans la ville de Kiev. L'Empire ottoman doit s'engager à évacuer ses troupes de la région située entre les rivières de Dniepr et Boug mais garde l'Ukraine occidentale sous sa domination. Les cosaques Zaporogues restent sous la tutelle polonaise, la Crimée demeure un état vassal de l'Empire ottoman. La Russie est reconnue comme protecteur de l'église orthodoxe, ce qui lui permet d'intervenir lors des futurs conflits en Pologne ou dans l'Empire ottoman⁴⁶.

45. L. Bély, *Les relations internationales...*, op. cit., p. 265-266.

46. *Idem*, p. 267.

Avec la guerre qui vient de se terminer contre les Russes, le sultan a les mains libres contre l'Empire des Habsbourg. La politique orientale de Louis XIV ne cesse d'augmenter les ambitions des Turcs ainsi que de leurs alliés hongrois, les partisans d'Émeric Thököly. La maison d'Autriche se prépare à un conflit avec la France au sujet des « Réunions » de Louis XIV et redoute une guerre sur deux fronts avec les Turcs ; aussi préfère-t-elle avant tout la prolongation de la paix avec l'Empire ottoman. La diplomatie pontificale se préoccupe beaucoup plus de la préparation d'une guerre contre les Turcs. Elle favorise une alliance de l'Empereur avec le roi de Pologne, Jean Sobieski. Celle-ci est signée le 31 mars 1682. Selon les dispositions adoptées, en cas de guerre, l'Empereur fournirait une armée de secours de 60 000 hommes tandis que le roi de Pologne fournirait une armée de 40 000 hommes sous son propre commandement. Les forces sont prêtes pour l'année 1682 où la trêve de Vasvár expire entre les deux empires...



CHAPITRE 2

Les campagnes de 1681-1682

Les tensions entre les grandes puissances et la campagne de 1681

La politique des réunions menée avec succès par Louis XIV depuis la paix de Nimègue en 1679 peut légitimement inquiéter la cour de Vienne. Nimègue marque l'apogée de la puissance française, apogée due à la politique cohérente de Louis XIV et de ses ministres, à une remarquable armée de métier à l'efficacité incomparable à cette époque, à des ressources fiscales stables et solides dues pour une grande part à l'impôt royal et au crédit, à l'habileté des représentants du roi à l'étranger, et enfin à une politique secrète particulièrement avertie et protégée. Alors que la prépondérance française est incontestable, les traités de 1679 assurent à la France les provinces enlevées aux possessions espagnoles. Il s'agit, en fait, de territoires qui, d'après les anciens droits féodaux, dépendaient des seigneuries abandonnées par les traités de Nimègue, d'Aix-la-Chapelle et de Westphalie. Or certains de ces territoires relèvent de l'Empire. La puissance de Louis XIV pénètre en Allemagne par l'Alsace.

La rivalité entre Louis XIV et Léopold I^{er} se trouve donc exacerbée par cette politique des réunions qui dure environ six ans, soit de 1676 à 1682, période pendant laquelle Louis XIV mènera dans le plus grand secret et avec une très grande efficacité sa diplomatie de « *diversion* » sur les marches orientales de l'Empire. Cette politique peut être symbolisée par

Léopold I^{er}



l'aide financière et militaire apportée au chef des révoltés hongrois, Émeric Thököly. Bien sûr, il y a peu de chances que Léopold consente de plein gré aux « *réunions* » qui prennent vite l'allure d'annexions forcées, après quelques démonstrations militaires musclées comme celles de Louvois autour de Strasbourg en 1681.

On apprend à Vienne le 19 septembre 1681 que Thököly s'est mis en mouvement avec une armée de 20 à 25 000 hommes, qu'il a attaqué la forteresse de Kálló dans le *Partium* qui était un point sensible de la stratégie impériale. C'est un échec cuisant pour la Cour de Vienne qui avait bien cru aboutir à un compromis au cours de juillet. Le secrétaire de Thököly était parti avec des propositions raisonnables. Mais c'était sans compter sur les agents français qui incitèrent Thököly à reprendre les armes conformément aux ordres qu'ils avaient reçus du roi. La nouvelle a éclaté comme une bombe. Les Hongrois qui siègent à la Diète à Sopron imaginent le pire et voient les Ottomans sur la Leitha. Pour tout arranger, le 30 septembre 1681 arrive à Sopron la nouvelle de la prise de Strasbourg. L'opération a été un chef-d'œuvre ; Thököly, soutenu par Louis XIV, attaquait le 15 tandis que Louvois occupait Strasbourg qui, sans résistance, se plaçait sous la « *protection du roi de France* ». C'est la consternation et c'est au tour des petits États d'Allemagne d'envisager l'occupation et même l'annexion¹.

Le 24 juillet 1681, la nouvelle de l'offensive victorieuse des Malcontents, soutenus par les Turcs et les Tartares, parvient aux Cours européennes. À Vienne les ordres sont donnés pour que reprennent rapidement les travaux de restauration et si possible d'achèvement de la forteresse. Le bruit d'un « *accommodement* » avec Thököly persiste malgré ses exigences, à savoir : le commandement de la Haute Hongrie, la restitution des églises au culte calviniste et celle des biens qui lui ont été confisqués, enfin des intérêts sur les dommages qu'il en a subis².

C'est cette époque que choisit le Prince de Transylvanie, Michel Apafi, pour se mettre en campagne soutenu par 34 000 Turcs. L'ambassadeur de Louis XIV à Constantinople, Guilleragues, résume la situation le 31 juillet : « ... *Les Cosaques sont passés du côté des Moscovites faisant de grands ravages jusqu'à Kaffa qui est à l'extrémité de la Tartarie vers le Bosphore Cymerien. Cette incursion et les circonstances ridicules de l'alarme qu'a excitée la nouvelle que j'ai faite publier de l'arrivée des Ambassadeurs moscovites près de Votre Majesté, ne doivent pas persuader, ce me semble, la conclusion certaine de la paix, que les Moscovites ne se presseront que lorsqu'ils verront les Turcs en état de commencer la guerre. Le Vizir qui attribue la défection des Cosaques à la mauvaise conduite de leur prince leur a donné celui de Moldavie, de religion grecque, qui arriva ici le 24 du mois passé pour prendre sa commission et recevoir ses instructions afin de traiter avec les Moscovites qui professent le même rite ... Le Résident des Mécontents dit qu'Apafi leur donne peu de secours et qu'ils avaient*

1. Jean Bérenger, « A francia politika és a kurucok 1676-1681 » (La politique française et les kouroutz 1676-1681), in *Századok*, Budapest, 1972, p. 162-170.

2. Archives du ministère des Affaires étrangères (La Courneuve), Correspondance Politique Autriche 50 fol. 229 (désormais : AMAÉ).

rompu leur suspension d'armes avec l'Empereur dont les troupes sont vers Zakmar (Szathmár) que le Grand Seigneur lui demande, ajoutant à cette prétention de grandes plaintes sur quelques fortifications faites depuis huit ans au préjudice des termes du dernier traité. Chaki (Csáki) et Páskan, ennemis d'Apafi, assurent qu'il emploie l'argent dont ils prétendent que Votre Majesté l'assiste, à se rendre favorable les Ministres de la Porte et de Vienne... Les Turcs se préparent pour aider les Mécontents ou directement ou par Apafi, les Valaques et les Moldaves qui peuvent lever 20-25 mille hommes³. »

Ce même 31 juillet, l'empereur décrète la levée de douze mille hommes, fantassins et dragons ; puis le 14 août de deux nouveaux régiments de dragons. La Cour cherche deux millions pour couvrir ces levées. La quasi-totalité des troupes de l'empereur est mobilisée en Hongrie, à l'exclusion des régiments suivants : les régiments de Souches et de Stahremberg le Vieux stationnent en Brisgau, ceux de Stahremberg le Jeune à Phillipsbourg, de Stadel et Neubourg en Souabe, la moitié du régiment de Taft au Tyrol, l'autre moitié en Bohême avec le régiment de Harrach.

De son côté, Thököly dispose de quinze à seize mille hommes⁴. Il vient, en outre, d'enlever six mille chevaux. À cela s'ajoutent des troupes fournies par les États vassaux de l'Empire ottoman : *« Aux Mécontents se joindront quatre à cinq mille Moldaves et Valaques, qui sont, dit-on, les plus misérables gens qu'on puisse voir. Ils prétendoient quelque passage par la Transylvanie pour entrer en Hongrie, et ont fait même quelque tentative pour cela. Mais ce Prince s'y est opposé et ils ont esté contraints de passer entre la Transylvanie et le Danube. C'est ce qui a retardé son départ (dans l'expédition). Il y aura plus de quatre mille Tartares⁵. »*

Le 11 septembre, mille cinq cents hommes et trois cents cavaliers de Thököly exécutent un raid éclair, selon la méthode habituelle de celui-ci, aux portes de Trencsén⁶. Ils s'exfiltrent et s'esquivalent par la Pologne en utilisant les défilés montagneux. *« On gronde icy contre la Pologne de ce qu'elle a ouvert les passages aux Mécontents et les a fermé aux troupes de l'Empereur. »*

La nouvelle de la prise de Casale, en Piémont, par les troupes françaises, toujours dans le contexte de la politique des réunions, jette la consternation. À la Cour, où les esprits sont encore sous le coup de la prise de Strasbourg, les attaques contre la France redoublent de violence, d'autant plus qu'en

3. AMAÉ, Correspondance Politique Turquie 16, fol. 251.

4. Comme toujours au cours du XVII^e siècle ces évaluations quantitatives, même recoupées par différentes sources, demeurent hasardeuses.

5. Duvernay-Boucault à la Cour (le 24 août 1681). AMAÉ, Correspondance Politique Hongrie 6 fol. 138.

6. Aujourd'hui Trenčín en Slovaquie.

Hongrie les affaires tournent au vinaigre. Les Hongrois refusent de payer la moindre contribution et nombre de régiments impériaux privés de solde se mutinent.

Se confortant dans sa politique des réunions qui demeurent son seul et unique objectif, Louis XIV propose alors un « accommodement » : un secours militaire contre les Turcs, en échange de la destruction des forteresses de Phillipsbourg et Fribourg. Pour en débattre, l'ambassadeur reçoit les pleins pouvoirs. La proposition sera retenue et étudiée sans toutefois être acceptée, tandis que cinq cent mille écus sont offerts à la Porte de la part des États de Hongrie⁷.

Les préparatifs de la campagne de 1682

Le 1^{er} janvier 1682, le marquis de Sébeville, ministre résident de France à Vienne⁸, rend compte de l'arrivée dans sa résidence d'un courrier de Constantinople. Dès lors se répand dans la ville le bruit d'une guerre imminente avec la Sublime Porte. L'ambassadeur s'étonne et s'interroge : s'agit-il d'une réalité ou bien d'une campagne orchestrée pour couvrir les levées de troupes qui sont mal accueillies, ou bien la Cour utilise-t-elle la confusion créée par la nouvelle de la rupture de la trêve ? Il est vrai que les Turcs mobilisent effectivement leur ban et leur arrière-ban. De sa résidence de Péra, l'ambassadeur de France Guilleragues confirme la nouvelle mais donne des troupes turques une opinion défavorable : « Les troupes des lieux les plus éloignés de cet empire défilent et passent ici tous les jours ... *Il est presque impossible que la disette, la misère, la fatigue, la longue marche, la maladie, la confusion et le manque d'officiers ne détruisent cette multitude ramenée de tant de pays éloignés*⁹. »

À Vienne les ministres étrangers apprennent très rapidement que la Cour cherche cinq cent mille ducats pour faire présent au Grand seigneur de la part des États de Hongrie, afin de préserver la paix. Le 4 janvier 1682 arrive à Vienne l'annonce de la signature d'un traité de paix entre la Porte et la Moscovie. Six à huit mille Turcs, en particulier des cavaliers, seraient sur le pied de guerre, à la frontière de Hongrie. Le résident de l'Empereur à Constantinople, Caprara, considère, selon une information en provenance de Turquie, que la guerre contre l'Empire est imminente, ce que l'ambassadeur de France à Vienne confirme le 25 janvier 1682 : « *On commence ici à faire des préparatifs de guerre et à distribuer des*

7. AMAÉ, Correspondance Politique Autriche 50 fol. 359.

8. Lieutenant général des armées, chargé particulièrement des négociations et du renseignement, nommé couramment, ambassadeur de France, mais dont ce rang n'est pas reconnu par la cour impériale.

9. Sébeville au roi (le 1^{er} janvier 1682). AMAÉ, Correspondance Politique Autriche 53, fol. 10 sq.

*commissions de cavalerie, d'infanterie et de dragons. Savoir contre qui ils seront employés. Il est encore difficile d'en juger... Ce serait infailliblement contre la France, mais les Turcs font des mouvements en Hongrie qui pourraient bien les en empêcher. D'autant plus que la Diète n'a rien fait et qu'il y a plus de Mécontents qu'auparavant. On parle même d'un traité entre le grand Seigneur et le comte Tekeli (Thököly)*¹⁰. »

Quelques temps plus tard, un agent infiltré¹¹ rend compte d'énormes préparatifs de guerre en Autriche et dans les États des Princes de l'Empire. La Bavière met sur pied dix mille hommes, le Hanovre quinze mille. Dès le 19 janvier, l'Ambassadeur avait joint à sa dépêche une liste des promotions des colonels, lieutenants-colonels et majors. Parmi eux nous découvrons trois officiers français : Vauroussel au régiment de Harang en remplacement de Piccolomini, Chevreuil au régiment de dragons de Stirum et Frémonville Rabutin au régiment de Castel¹².

Par ailleurs les levées continuent, en dépit des sempiternelles difficultés financières de l'Empire, et le marquis de Sébeville reconstitue peu à peu l'ordre de bataille des armées impériales qui compteront neuf régiments d'infanterie, de deux mille hommes répartis en dix compagnies¹³ cinq régiments de cuirassiers, à huit mille chevaux en dix compagnies. Deux de ces régiments sont entièrement nouveaux et trois issus des « vieux ». On y ajoute trois régiments de dragons et un de « cravattes » et autant de cavalerie. Le tout représente dix-huit régiments nouveaux et vingt-cinq mille hommes.

Les « vieux » d'infanterie, à deux mille cinq cents hommes sont réduits à deux mille hommes. La moitié des régiments d'infanterie doit être levée dans les pays héréditaires, l'autre moitié dans les pays d'Empire, sur la base de dix-huit écus par homme dans les pays héréditaires et huit seulement dans les pays d'Empire. Les colonels perçoivent en moyenne dix écus par homme. Les armes, les quartiers sont fournis par l'Empereur. Pour la cavalerie, il faut compter quarante écus pour le tout (cavalier, monture, armes et harnachement), vingt-cinq seulement pour les dragons et les « cravattes ». L'ambassadeur de France à Vienne signale qu'on recrute plus facilement les cavaliers que les « gens de pied ». Il termine sa dépêche en annonçant le départ du légat de l'Empereur, Caprara, pour Constantinople. Nombre de

10. AMAÉ, Correspondance Politique Autriche 52 fol. 15.

11. La France a infiltré un certain nombre d'agents « déguisés » à Vienne comme à Constantinople. Cf. Philippe Roy, *La politique orientale de Louis XIV au moment du second siège de Vienne et Louis XIV et le second siège de Vienne (1683)*, Paris, Honoré Champion, 1999.

12. Sébeville au roi (le 19 janvier 1682). AMAÉ, Correspondance Politique Autriche 53 fol. 37.

13. Auparavant huit régiments.

personnes craignent pour sa mission car on dit « *que les Turcs font grandes provisions de bouche et de guerre à Neuhausel* ».

Sébeville annonce le 11 mars 1682 que Thököly, qui ne pouvait plus subsister dans ses quartiers, repart en campagne : « *Le Royaume de Hongrie est prêt à se révolter et si l'Empereur n'y met ordre promptement, à quoi je ne vois nulle disposition, il ne sera plus en son pouvoir d'y remédier*¹⁴. » Il insistera le 12 mars sur l'accroissement du nombre des Mécontents en Hongrie. « *On pense que tout le royaume est prêt à se révolter et à se mettre sous la protection du Turc, l'Empereur n'ayant rien exécuté de ce qu'il aurait promis à la Diète*¹⁵. Par ailleurs, la Cour est en émoi car l'entrée des troupes de Louis XIV dans Arenberg fait beaucoup de bruit », cependant que les Turcs continuent à faire passer un nombre impressionnant de canons et de munitions par le Danube¹⁶.

À cette époque Louis XIV s'intéressait particulièrement à la question des levées de troupes. En effet les soldes des régiments sont réduites par suite des difficultés financières croissantes. Le roi donne l'ordre à son ambassadeur et à l'ensemble de ses réseaux, en Autriche, Turquie et Pologne de saisir et multiplier toute occasion pour renforcer sa politique de subversion et d'« insinuation » et trouver « *quelques nouveaux moyens de fortifier le bruit que les ministres autrichiens font courir dans l'Empire de cette négociation particulière pour empêcher que les assemblées de Ratisbonne et de Francfort ne concluent l'accommodement aux conditions que j'ai offertes* »¹⁷.

Les rapports techniques se poursuivent. La moitié du régiment de Mansfeld fait mouvement vers le Tyrol, tandis qu'un fort contingent de troupes impériales se déplace vers l'ouest, dégarnissant ainsi le front de Bohême. Les ordres de manœuvre semblent cependant hésitants et les mouvements désordonnés continuent. Ainsi le régiment de Sharfenberg, qui devait rejoindre la Bohême, reçoit l'ordre de rester en Hongrie, tandis que Mansfeld, ambassadeur de l'Empereur auprès de Louis XIV, croit pouvoir rejoindre la France dans les huit ou dix jours. Désormais, Sébeville rend compte de ces mouvements de troupes deux fois par semaine, par ordre du roi en date du 5 avril 1682. Le jeu de chaises musicales reprend sans aucune cohérence. Le régiment de Requien va au Tyrol, celui de Stahremberg, qui devait stationner en Bohême, prend position en Styrie, à la frontière du Frioul et celui de Baden, qui devait aller en Bohême, demeure à Linz pour être à portée soit de la Bohême soit du Tyrol. L'objectif de ce Conseil de la guerre

14. Dans cette dépêche de Sébeville, ce seul paragraphe est chiffré.

15. Sébeville au roi (le 12 mars 1682). AMAÉ, Correspondance Politique Autriche 53, f°82. Il s'agit de la Diète des États et Ordres du Royaume de Hongrie tenue à Sopron d'avril à octobre 1681.

16. *Idem*, fol. 83 sq.

17. Ces « insinuations » couvrent une véritable opération d'intoxication.

est certainement de maintenir également une garnison de sécurité à Linz, retraite possible de l'Empereur, de la Cour et de l'administration impériale.

La nouvelle de la levée du blocus de Luxembourg est une surprise pour tout le monde, autant pour les missions diplomatiques que pour la Cour de Vienne. Néanmoins, la France ne relâche pas sa politique de « dissuasion » et menace sans aucun risque d'intervenir militairement : « *J'ai ordonné une nouvelle levée de huit mille chevaux pour être d'autant plus en état d'appuyer mes alliés et ceux qui désireraient l'affermissement de la paix. Vous pourrez en parler dans ce sens*¹⁸. »

Arrivée le 27 à Versailles une dépêche de Sébeville du 7 mai, acheminée par le courrier ordinaire de Cologne, inquiète le roi : un corps d'armée de cinq mille hommes fait mouvement vers le Tyrol. Le roi craint des « *desseins de l'Empereur vers l'Italie* ». Cependant Abel¹⁹ fait des difficultés pour débloquent les fonds nécessaires aux levées des nouveaux régiments et, en outre, de sévères rappels à l'ordre sont expédiés aux colonels qui ne rejoignent pas leurs unités.

Le 8 mai, le résident à Vienne reçoit l'ordre d'annoncer à qui veut bien l'entendre que l'alliance de la France avec le Danemark n'était qu'un commencement. Alors, pour la première fois, Sébeville est atteint par la quasi-certitude que ses courriers sont interceptés. Il s'en plaint au roi le 23 juillet. Les interceptions auraient lieu dans les deux sens et atteindraient la totalité de ses correspondances. Louis XIV durcit encore sa position : « *Laissez la Cour dans la crainte que je porte la guerre en Italie* », mais y apporte une nuance intéressante voire curieuse : « *personne n'a ordre de ma part de faire rompre les tentatives d'accord entre l'Empereur et les Turcs*²⁰. »

Les troupes nouvellement recrutées marchent vers Eger. Selon un Turc, mais qui est en fait un « janissaire chrétien » converti de force, déserteur de Gyulaféhervár²¹, l'intention des Turcs serait d'attaquer la Hongrie, d'assiéger Raab (Győr) et d'assister ouvertement les Mécontents. Cette information est conforme à la mission assignée à Kara Mustapha par

18. AMAÉ, Correspondance Politique Autriche 53 fol. 114.

19. Abel est président des Finances depuis 1681. Il remplace Sinzendorf condamné en 1681 et mort en 1683.

20. Désormais les succès des Turcs et des Mécontents occupent la plus grande partie des dépêches de Sébeville. La principale voie d'acheminement du courrier semble être « l'ordinaire » de Cologne (cf. AMAÉ, Correspondance Politique Autriche 53 fol. 315). Mais, par exemple, un courrier de Strasbourg annonce (*idem*, fol. 320) que seuls deux comitats de Hongrie tiennent encore, face aux 70 ou 72 000 Turcs, Hongrois, Transylvaniens, Moldaves, ... qui ont commencé le siège de Kassa (fol. 321). Circonscription géographique et administrative, garant de l'autonomie hongroise dirigé par un préfet (Comes), le comitat assure la levée du contingent militaire, le conduit à la guerre et nomme deux députés à la diète munis d'instructions précises (Gravamina).

21. Aujourd'hui Alba Julia en Roumanie.

la Porte. Il n'est toujours pas question de Vienne dans l'esprit de cette dernière.

« On apprend au reste que le traité entre Apafi, Tekeli et la France s'avance²². » Caprara, qui instruit la Cour des desseins des Turcs ainsi que de leurs préparatifs de guerre, recoupe les renseignements fournis par le déserteur. Les Turcs ont aussi envoyé un « renégat » inspecter les places fortes de Moravie.

De nouvelles accusations contre la France ne se font pas attendre. Seule l'occasion manquait. Le refrain ne change pas. Il y a cependant un nouveau couplet : le roi veut soudoyer les Princes de l'Empire, et la Suède veut traiter avec la France alors qu'elle vient de conclure un accord avec l'Empereur. L'interception d'une lettre de l'Empereur à son ambassadeur à Francfort apporte des détails, le 15 mai 1682 : en aucun cas les ministres de Vienne ne doivent traiter avec les représentants français « *qui cherchent à éloigner les Princes de l'Empire des traités de Westphalie et de Nimègue... La France cherche à démembrer l'Empire ...* »²³.

Intoxication ou réalité, les menaces d'une guerre contre la France se précisent. L'Empire se sent de plus en plus menacé d'autant plus qu'une « *armée française considérable se formerait sur les frontières de la Souabe* ». Le 10 juin 1682, un traité d'alliance en 21 articles est signé à Vienne entre l'Empereur et les Cercles de Franconie, du Haut Rhin et leurs alliés. Les signataires en sont : le Prince de Schwarzenberg, Hermann, marquis de Bade, le chancelier Hochof, Léopold, comte de Königseck, Georges Frédéric de Waldeck, Wolf Philippe de Schrottenberg

L'article premier consacre l'union entre l'Empire et les Cercles de Franconie, du Haut Rhin et leurs alliés. L'objectif est précisé mais de manière très vague dans le deuxième article : défense de l'Empire et de la paix dans le contexte des traités de Münster et de Nimègue. Le troisième article partage les théâtres d'opération sous la conduite de Léopold et du Conseil de la Guerre. Trois secteurs de défense sont désignés : défense du Haut Rhin, autour de Phillipsburg, du « Milieu du Rhin » autour de Coblenche et Garde du Bas Rhin aux confins de l'Empire. Les articles suivant traitent des levées de troupes, de demande de secours à la Bavière, des subsistances, du commandement et de l'attribution des secteurs d'opération.

Bientôt, les inquiétudes de l'Empereur se tournent vers la Hongrie car le mouvement des troupes de Thököly et du Grand Vizir a repris. Le

22. AMAÉ, Correspondance Politique Autriche 52 fol. 31-42.

23. AMAÉ, Correspondance Politique Autriche 52 fol. 31-42. Une interception sur un courrier du Prince Gustave de Hohenlohe (fol. 82) révèle que ce dernier vient de passer la revue des troupes de Franconie, « levées contre les Français ». Ces troupes seraient prêtes.

traité signé, entre le sultan et Thököly en juillet 1682, reconnaît au chef des rebelles hongrois le titre de prince de Hongrie sous protectorat turc²⁴.

Le Sultan propose en fait à Thököly le titre de « roi de Hongrie ». Thököly s'obstine à demeurer « Prince de Haute Hongrie ». Cette principauté à l'avenir éphémère, vieux rêve des Malcontents comprend les treize comitats et sept villes royales. Malgré un armistice signé avec Léopold la Principauté restera totalement dépendante de la Porte²⁵.

Les opérations militaires en Haute Hongrie

Fidèles à leur tactique de raids éclairs par leur cavalerie légère, les Malcontents s'emparent très rapidement des villes de Kassa²⁶, Eperjes²⁷, Ónod, Szendrő, Putnok, Tokaj et de Lőcse (Leutschau)²⁸. Ils dévastent la région du Zips et contraignent les forteresses de Füleke²⁹ (Filakovo) et de Putnok à capituler³⁰. La place de Füleke est rasée par les Turcs, malgré les protestations véhémentes de Thököly. Au cours de ces opérations, les Malcontents ont été renforcés par les troupes turques d'Ibrahim Pacha, gouverneur de Buda. La jonction entre les Ottomans et les troupes de Thököly est opérée devant Cassovie (Kassa). À Vienne on parle d'une armée de cent mille hommes. Pour Vitry, ambassadeur de Louis XIV en Pologne, qui est toujours à Varsovie cette annonce est forcée : « *Je crois dire que la frayeur qu'on a ici de voir les Turcs si près de la Pologne grossit un peu les objets*³¹. » En fait, il résume la situation. Le Vizir de Bude marche en personne à la tête d'un corps de quinze ou seize mille Janissaires, destinés au siège des places, peu de places de Haute Hongrie sont en état de résister, Les troupes impériales ne semblent pas réagir. Cela fait redoubler d'inquiétude en Pologne, car l'avance turque en est redoutablement facilitée. De leur côté les Polonais ont pris la décision de placer trois régiments d'infanterie sur la frontière, soit environ mille six cents soldats « en très mauvais état ».

24. Robert Mantran (sous la direction de), *Histoire de l'Empire Ottoman*, Paris, Fayard, 2008, p. 246 sq.

25. Béranger Jean, *Histoire de l'empire des Habsbourg 1273-1918*, Paris, Fayard, 1990, p. 146 sq. Il se jouera un étrange jeu diplomatique et d'intervention politique et militaire, Louis XIV soutenant les Transylvains (subsides conséquents, assistance militaire) et le sultan mettant une partie non négligeable des forces transylvaine à la disposition de Thököly.

26. Aujourd'hui Košice en Slovaquie.

27. Aujourd'hui Prešov en Slovaquie.

28. Aujourd'hui Levoča en Slovaquie.

29. Aujourd'hui Filakovo en Slovaquie.

30. AMAÉ, Correspondance Politique Pologne 73 (Lettre du 21 août 1682). AE, Paris, CP, Turquie, Vol. 17, Lettre du 3 octobre 1682. E, Paris, CP, Hongrie-Transylvanie 6, fol. 362, 370, 391 et 398.

31. AMAÉ, Correspondance Politique Pologne 73 fol. 306-311.



Les places fortes, qui ne représentent pourtant pas pour eux un danger considérable, demeurent un des objectifs prioritaires des Ottomans. C'est ainsi que le siège de Neuheusel occupé par ces derniers durera plus d'un mois. Selon des renégats prisonniers, la garnison, forte de mille deux cents hommes, peut tenir longtemps mais elle attend néanmoins un renfort du Pacha de Seraskier ainsi qu'un charroi de ravitaillement en vivres et en poudres. « *Ils sont résolus de mourir les armes à la main n'attendant aucune clémence des chrétiens*³². »

Pendant ce temps l'armée turque assiège Gran (Esztergom) sous le commandement de Cheitan Pacha avec un dispositif de cinquante à soixante mille hommes environ. Charles de Lorraine imagine alors une stratégie de « diversion ». Il décide de séparer son armée, de relâcher son étreinte sur Neuheusel et d'aller attaquer les Turcs en rase campagne pour les contraindre à desserrer puis lever le siège d'Esztergom. C'est le 7 août que Lorraine quitte Neuheusel en y laissant Caprara³³ et vingt mille hommes. Le Duc commande lui-même une armée de trente-cinq mille hommes, tant des troupes de l'Empereur que des contingents auxiliaires des Princes. S'y ajoutent les trois mille Hongrois de Batthyány, quelques hussards et haïdouques³⁴, et des « milices nationales hongroises ». Les princes de Conti et de la Roche-sur-Yon partirent aussi avec plusieurs volontaires français ne voulant perdre aucune occasion de se signaler.

Le 8 août, le Danube est franchi à Komárom ; le 9, le commandant de la forteresse de Visegrád et soixante-dix survivants de la garnison, qui comptait quatre cents hommes, rejoignent l'armée de Lorraine. Ils n'ont pu résister à douze jours de siège et deux violents assauts, malgré la configuration particulièrement difficile de la forteresse qui aurait dû jouer en faveur des défenseurs. Le 11, Esztergom est en vue. Les Turcs manœuvrent pour se rapprocher des avant-gardes impériales. Le 12, Charles de Lorraine place ses troupes en ordre de bataille face à un marécage qui va créer une coupure sur laquelle il épaulera ses opérations. Ces marais sont situés entre les montagnes, nous dirons que ce sont des collines fortement escarpées, et le Danube. Le 14, le commandant en chef, reçoit la nouvelle de la levée du siège d'Esztergom. C'était bien là son objectif. Il décide de ne pas franchir cette coupure mais, par contre, d'y attirer les Turcs en feignant une retraite brutale de son aile droite, sa gauche maintenue en flanc garde sur les

32. Bibliothèque Nationale de France, Ms. Fr. 19799 fol. 116-121.

33. Caprara a quitté Constantinople en même temps que Kara Mustapha pour suivre les mouvements de l'armée ottomane.

34. Paysans-soldats, mercenaires et affranchis chargés de tenir la « frontière militaire », soit les confins militaires autrichiens fortifiés (les « Palank »), qui ont protégé de 1522 à 1881 les limites méridionales et orientales de la monarchie contre les incursions ou invasions ottomanes.

hauteurs. Trompés sur la faiblesse des troupes impériales par un déserteur polonais, les Turcs pénètrent d'emblée dans la zone des marais. Lorraine se débarrasse de tout son charroi et de ses bagages et met ses troupes en bataille confiant à quelques pelotons légers en chandelle de surveiller les mouvements adverses et de maintenir le contact si cela s'avère nécessaire. Lorraine prend le commandement tactique de l'aile droite, Bavière celui de l'aile gauche. Vers minuit, bruyants comme à l'accoutumée³⁵ les Tartares, qui forment la tête de l'avant-garde ottomane, se retrouvent en contact avec les chandelles de l'arrière-garde impériale. Le 16, à l'aurore, Bavière, assisté des dragons de Savoie, repousse une furieuse attaque contre son aile gauche. Quelques heures plus tard, les Infidèles tombent sur l'aile droite. C'est bien sûr ce qu'escomptait Charles de Lorraine qui fait alors pivoter son armée sur deux lignes et accroît audacieusement sa puissance de feu en panachant ses bataillons d'infanterie avec les escadrons de cavalerie en ordre serré, sans aucun trou. Le choc est d'une brutalité inouïe. Il décidera de l'issue de la bataille. Repoussés avec de lourdes pertes par l'aile gauche des Impériaux, les Turcs ne peuvent que se retourner contre l'aile droite qui, dès lors, les accule vers le Danube. Ils ne peuvent alors ni avancer ni faire mouvement vers l'aile droite, ni attaquer de flanc l'aile gauche, ni reculer en ordre car dans leur dos se trouvent les fameux marais qui épaulent la manœuvre de Lorraine. La souricière est refermée. Lorraine a créé un véritable « chaudron ». Il ne reste plus qu'à en découdre.

Le duc Charles de Lorraine met ses troupes en mouvement, au petit pas, l'infanterie devant demeurer dans les rangs de la cavalerie et vice-versa, sans riposter aux premières salves turques, puis, brutalement, fait feu de toutes ses armes avec une concentration maximale. L'ordre de charge au grand galop est donné aux Hongrois. Le duc referme alors ses deux ailes en forme de tenaille, nous dirions même mieux en forme de pince, selon la tactique qui lui est chère et qui prouvera en 1683 sa redoutable efficacité. Repoussés, les Turcs se retournent vers les Hongrois qui se laissent bousculer. Tenir une position n'est pas leur fort, mais peu importe car les Turcs contre-attaqueront en vain quatre ou cinq fois consécutivement. Pris dans la tenaille des deux ailes qui se referme inexorablement, il ne leur reste plus qu'à fuir en abandonnant la totalité de leur artillerie. Les fantassins et les Janissaires sont massacrés bien qu'ils se soient battus avec ardeur. Les survivants, ceux qui ont pu passer les marais sans s'y noyer, rejoignent leur camp.

35. Philippe le Masson du Pont, *Mémoire pour servir à l'histoire de la vie et des actions de Jean Sobieski, roi de Pologne*, Varsovie, 1885, p. 237 sq.

Charles de Lorraine



Étant totalement maître de la manœuvre³⁶, Charles de Lorraine, bien décidé à exploiter la situation, arrête immédiatement la progression de son aile droite tandis que Bavière, aile gauche, attaque le camp ottoman qui retraite comme à l'accoutumée en pleine débandade. Les Turcs fuient en abandonnant leur camp avec ses quatre mille tentes, les bagages et les butins, vingt-cinq canons, les munitions et quatorze drapeaux et étendards. Ils laissent six mille morts sur le terrain, tués dans l'engagement. On ne

36. Cela ne sera pas le cas en 1683 après la levée du siège de Vienne. Cette notion d'exploitation immédiate des victoires, dans la foulée des combats, est assez nouvelle. Le Conseil de la guerre (*Hofkriegsrat*) n'a pas encore, et peu s'en faut, assimilé ces nouveautés.

parle pas des blessés. Les Hongrois ne font pas de quartier. Il n'y a pas de prisonniers.

Le 15 août 1682, Émeric Thököly est proclamé prince de Hongrie à Kassa où il se trouve avec 12 000 Mécontents. Kara Mustapha voulait le nommer « roi de Hongrie ». Thököly n'accepte pas se contentant du titre de Prince de Haute Hongrie³⁷. C'est à ce moment que commence à courir le bruit qu'il serait accompagné d'un élève ingénieur de Vauban³⁸. Le 21 août une lettre de Vienne annonce que les places fortes de Szentendre, Kassa, Eperjes et Lőcse viennent d'être enlevées par les Turcs et les rebelles hongrois³⁹.

L'armée ottomane se sépare alors en trois corps d'armée : le premier se dirige vers les « villes de montagne », villes minières dont l'importance stratégique et économique demeure considérable tandis que le deuxième fait mouvement vers la Moravie, le troisième devant rester en Haute Hongrie. Toute la Haute Hongrie est occupée, à l'exception de Szatmár.

Les troupes impériales sont organiquement divisées en trois corps d'armée, ceux de Caprara, Strassoldo et Dünevald. « *On n'a pas trop bonne opinion des généraux de l'Empereur* », écrit le marquis de Vitry, ambassadeur de France à Varsovie lorsque la nouvelle de la chute d'Eperjes est connue.

Le 6 septembre les « affaires de Hongrie » deviennent dramatiques. « *On envisage de replier la garnison de Szatmár par la Pologne pour la sauver. On commence à craindre pour Vienne*⁴⁰. » C'est alors que se répand enfin la nouvelle de la capitulation de Fülek. Elle sème la consternation. Mais les cours étrangères n'en seront informées que bien plus tard⁴¹. Ce n'est que le 18 septembre qu'une dépêche destinée à Versailles porte quelques nouvelles dont celle qui date du 15 août ! « *Le Grand Seigneur demande que Tekeli soit établi souverain des Treize Comitats de la Haute (Hongrie) dont il lui paiera le tribut. Que les deux Comitats qui restent à l'Empereur au delà de la Teis (la Tisza), à savoir de Szathmár et Zabol (Zsábolcs) lui soient entièrement cédés et la souveraineté jusqu'à la Vague laissant pourtant les terres et les mines à l'Empereur parce qu'il ne s'en savait servir; la démolition de Leopoldstadt qui est au delà de la Vague. Ils prétendent de plus que Gomorre (Komarom) et Raab (Győr) et Papa et une place en Croatie considérable avec ses dépendances et le souverain domine jusqu'à la rivière Raab ...* »

37. Mantran, *op. cit.*, p. 247.

38. Cet ingénieur n'a jamais pu être réellement identifié.

39. Sébeville au roi. AMAÉ, Correspondance Politique Autriche 52 fol. 125.

40. Vitry au roi. AMAÉ, Correspondance Politique Pologne 73 fol. 314-318.

41. Sébeville l'annonce le 18 septembre (AMAÉ, Correspondance Politique Autriche 53 fol. 366). Vitry l'écrit, sous forme de confirmation, le 24 septembre. La dépêche arrive à Versailles le 24 octobre (AMAÉ, Correspondance Politique Pologne 73 fol. 356).

Cependant Thököly, qui occupe les villes minières⁴², s'organise : le grand vizir a laissé au comte Thököly dix mille Turcs qu'il a mis en quartier de rafraîchissement dans tout le Berguestet et où le comte fait battre monnaie, c'est-à-dire des ducats sur lesquels il fait graver « *Emericus dux Hungariae* ». Il met aussi à contribution toute la Hongrie et il y mettra bientôt une partie de la Silésie et de la Moravie. « ... *Tekeli nommé Princeps Hungariae par ses troupes envoie des envoyés proposer une trêve au Palatin, ce dont Starhemberg s'étonne : Il ne tient qu'à Tekeli d'être roi de Hongrie, le Vizir de Bude l'ayant déjà voulu investir du Royaume entier de la part du Grand Seigneur*⁴³. »

Jean III Sobieski



42. D'où la pénurie de mineurs à Vienne au moment du siège. Cf. *supra*.

43. Sébeville au roi, AMAÉ, Correspondance Politique Autriche 33 fol. 438.

C'est au cours de ce même mois de septembre 1682 que le roi de Pologne, Jean III Sobieski, après de nombreuses péripéties diplomatiques et politique, particulièrement avec la France, accepte le principe d'une alliance défensive avec l'Empereur. Léopold avait déjà essayé de convaincre Sobieski, par l'intermédiaire du résident impérial Lerouski, dès le début de l'année. C'est le 27 janvier 1683 que la diète acceptera une alliance avec les Impériaux, contre les Ottomans, et votera les impôts rendus nécessaires par l'augmentation importante de l'armée. Ce traité d'alliance sera en fait signé le 20 mars 1683⁴⁴. Les Impériaux fourniraient 60 000 hommes, la Pologne 40 000⁴⁵. La diète polonaise ratifia le traité et fixa l'effectif à 36 000 soldes sur le domaine de la Couronne et 12 000 en Lithuanie.

Une lettre du ministre Palatin⁴⁶ interceptée le 12 octobre affirme « *qu'on assure fort ici (à Vienne) qu'il est arrivé un envoyé de France aux Mécontents avec des subsides pour les Turcs et les Mécontents* ». Une autre interception, le 25 octobre, confirme la nouvelle d'une trêve de trois mois en Hongrie pour que les armées puissent prendre leurs quartiers d'hiver. Caprara serait étroitement surveillé à Constantinople. Le fait serait interprété comme un indice de rupture. « *On est tous les jours plus alarmé ici des procédures de la France ... qui protège les Mécontents et pousse la Porte à rompre la trêve. On pourrait bien se résoudre ici d'en faire des remontrances tant dans les assemblées publiques que dans les cours particulières et découvrir les desseins de cette couronne*⁴⁷. » À Vienne tout le monde pense que la trêve a été rompue avec les Turcs, mais il n'y a aucune certitude.

Starhemberg franchit le Danube avec deux ou trois régiments d'Infanterie, deux trois de cavalerie et l'armée du Palatin (voir note 46 en bas de page), pour assurer la garde des passages sur la Raab. Il y a deux ou trois accrochages entre les Turcs et les « houssards » qui sont toujours battus et perdent cinq cents hommes dans la dernière escarmouche. Avec les Mécontents les difficultés persistent au sujet des villes de montagne⁴⁸ que Thököly veut bien évacuer pour autant que l'Empereur n'y mette pas de garnison. Les dernières réponses d'Emeric Thököly sont attendues

44. Jean Bérenger, *Histoire de l'empire des Habsbourg*, op. cit., p. 355 sq.

45. Les Polonais comptaient les effectifs par « soldes ». La comptabilité réelle n'est pas facilitée par cette méthode. Les officiers et sous-officiers perçoivent des soldes supérieures, ce qui affecte d'autant l'effectif global qui est estimé à 13 000 fantassins, 4 000 dragons qui peuvent combattre à pied ou à cheval et 18 000 cavaliers (voir le chapitre IV, La bataille du Kahlenberg).

46. Vice-roi de Hongrie, président de la Diète du Royaume, lève et commande les armées de la Monarchie.

47. AMAÉ, Correspondance Politique Autriche 54 fol. 187.

48. Il s'agit toujours des fameuses villes minières.

avec impatience. Il a tout de même autorisé que les officiers des mines en reprennent possession et les exploitent à hauteur de six cents écus par semaine.

Le résident du Palatin annonce le 5 novembre 1682 que Thököly s'est emparé du château de Murány qui appartient au palatin de Hongrie Pál Eszterházy, que le Grand Vizir va se mettre en marche sur Belgrade avec de nouvelles troupes pour attaquer au printemps. Martinicz, aristocrate de Bohême, appartenant au clan de la Contre-Réforme et à la clientèle des Habsbourg, est parti vers l'Italie pour solliciter des secours. Le Pape Innocent XI lui aurait accordé cent mille florins par mois⁴⁹.

De son côté le résident de Brandebourg insiste dès le 8 novembre 1682 pour la signature d'un armistice, selon certaines sources, qui se limitera en fait à une trêve hivernale entre les Impériaux, les Ottomans et les Mécontents d'Emeric Thököly jusqu'au 1er janvier 1683. Thököly « *qui s'est emparé des revenus des mines, s'attaque maintenant aux églises catholiques* »⁵⁰. L'hiver est particulièrement rigoureux. Vitry signale quant à lui la retraite précipitée, sans doute due à ces conditions climatiques extrêmes, des troupes du Grand Vizir et de celles du Prince de Transylvanie. Utilisant astucieusement les villes minières comme base de départ et de recueil, le comte Petrozzi, bras droit de Thököly, franchit une seconde fois la frontière polonaise pour exécuter un raid dévastateur profond en Moravie et en Silésie avec un bon millier de cavaliers. Ne rencontrant aucun obstacle majeur, l'Empereur ayant retiré de Silésie sa grosse cavalerie pour la placer en Hongrie, les pillards hongrois ramassent un butin considérable. Sur le chemin du retour Petrozzi pille de nombreux domaines appartenant aux plus hauts dignitaires de la Cour du roi de Pologne Jean III Sobieski, en particulier ceux du Grand chancelier Lubormiski. L'inquiétude grandit à Varsovie...

À Vienne et à Leopoldstadt les travaux de fortification sont accélérés. Les premières mesures pour parer un siège sont prises à Vienne. L'ambassadeur de France demeure néanmoins sur sa réserve : « *On travaille en diligence, c'est-à-dire autant qu'on est capable d'en avoir dans ce pays.* » Il est question d'élargir le glacis de Vienne en abattant quelques maisons des faubourgs. « *On fait faire pour un an des provisions aux bourgeois qu'on exerce souvent pour leur apprendre à se servir du mousquet.* » Il attire tout particulièrement l'attention sur d'importants problèmes de commandement : les généraux « *menacent de s'entr'égorger et négligent leurs charges militaires* ». Dans la place de Leopoldstadt la

49. Interception d'une lettre du résident palatin, le 5 novembre 1682. AMAÉ, Correspondance Politique Autriche 52 fol. 201-202.

50. Interception d'une lettre du résident de Brandebourg. AMAÉ, Correspondance Politique Autriche 52 fol. 202.

situation n'est guère plus brillante. La forteresse est dans un état pitoyable. Les bastions et les courtines sont en ruine ou à moitié inachevés. Il n'y a ni canon, ni poudre, ni boulet, ni vivre, etc. « *On pense qu'au premier assaut elle sera prise*⁵¹. »

Le 22 novembre, l'« Édit du centième denier »⁵² est promulgué à Vienne. Sa publication étonne et remplit de stupeur car il s'entend « sans exception de classe ou de rang, à tous, sur les biens meubles et immeubles ». Le Prince Johan Adolf de Schwarzenberg « offre » déjà pour sa part 25 000 écus, le Chancelier de Bohême 40 000 livres.

En cette fin d'année ce sont les questions militaires qui occupent la plupart des dépêches en provenance de Vienne. Il n'y a pas que les forteresses qui donnent des inquiétudes quant à leur fiabilité mais aussi les questions posées par les levées de troupes en plein marasme économique. En outre, il ne faut pas oublier que pour l'Empire les difficultés financières sont un mal endémique. Il faut cependant faire face aux préparatifs des Infidèles : « *L'on parle fort ici d'acheter des troupes toutes faites à Monsieur l'Électeur de Bavière et à monsieur l'évêque de Würzburg, ne pouvant plus trouver de soldats à cause de la guerre de Hongrie où tous les régiments d'infanterie ont péri lors de la dernière campagne. L'on travaille aux recrues tant que l'on peut mais elles ne seront pas si tôt faites ... On a donné au prince de Crouy un régiment d'infanterie sous le nom de l'archiduc ; on ne sait pas encore s'il ira le lever ou si ce sera de ceux qu'on prétend acheter ... Le chevalier Lubormiski en a amené ici un des dragons tout fait*⁵³... »

Comme il faut à tout prix recruter, de vastes promesses sont faites. Elles étonnent les observateurs étrangers qui en rendent compte et craignent qu'elles ne puissent être tenues. La Cour promet de payer « les régiments complets » jusqu'au mois de mars, et de donner seize écus par fantassin et quarante-trois par dragon. Des fonds exceptionnels sont débloqués à la ville de Vienne pour lui permettre d'entretenir trois mille chevaux, de constituer une réserve de vivres, de maintenir son parc d'artillerie en prévision d'un siège qui pourrait durer plus d'une année.

En fin d'année, conformément aux instructions du roi de France qui est de plus en plus pressant, exigeant inlassablement d'être informé du

51. AMAÉ, Correspondance Politique Pologne 74 fol. 29-99.

52. Impôt de 1 % sur le capital déclaré s'ajoutant à « l'impôt turc » rarement levé par l'Empereur en cas de grand péril.

53. AMAÉ, Correspondance Politique Autriche 54 fol. 91. Nous rencontrons ici une pratique courante en Europe centrale consistant à s'adresser à des « entrepreneurs de guerre » pour leur acheter au sens littéral du terme des unités en corps constitué, équipées, armées et accompagnées de leur remonte. Il en est de même, sur appel d'offre, pour la fabrication des armes.

moindre mouvement des armées impériales, l'ambassadeur transmet à son secrétaire d'État la liste des troupes ayant pris leur quartier de l'hiver 1682 et leurs lieux de cantonnement. Ces États permettent de suivre de près les armées ottomanes autant qu'impériales, transylvaines ou hongroises. L'armée impériale compte au total : 15 régiments de cavalerie, 5 régiments de dragons, 2 régiments de « cravattes » et 22 régiments d'infanterie, répartis entre l'Empire, la Bohême, l'Autriche et la Hongrie⁵⁴.

**Répartition des quartiers d'hiver
de 1682⁵⁵**

N°	RÉGIMENTS	Compagnies	STATIONNEMENT
----	-----------	------------	---------------

RÉGIMENTS DE CAVALERIE

1	Saxe-Lauenbourg	10	Bohême
2	Caprara	10	Moravie
3	Rabatta	10	Moravie
4	Dunnewald	10	Silésie
5	Caraffa	10	Bohême
6	Gundola	10	Bohême
7	Palfi	10	Haute Autriche
8	Taft	5	Silésie
		5	Empire
9	Metternich	10	Stirie
10	Piccolomini	10	Bohême
11	Montecuculi	10	Haute Autriche
12	Mercy	10	Hongrie
13	Goetz	10	Bohême
14	Halleweil	10	Hongrie
15	Veteranyi	10	Silésie

RÉGIMENTS DE CRAVATTES

1	Ladron	10	Hongrie
2	Kery	8	Hongrie

54. Sébeville au roi, le 31 décembre 1682. A.E. C.P. Autriche – Vol. 54, f°115.

55. Les noms cités sont ceux de colonels (Oberst), lieutenants-colonels (Oberst Leutenant), et quelques majors nommés par l'Empereur.

RÉGIMENTS DE DRAGONS

1	Schutz	5	Hongrie
		5	Silésie
2	Stirum	10	Moravie
3	Castel	10	Hongrie
4	Seran	10	Basse Autriche
5	Kuffstein	10	Bohême

RÉGIMENTS D'INFANTERIE

1	Lorraine	2	Hongrie
		3	Silésie
		5	Empire
2	Stahremberg	5	Moravie
	le Vieux	5	Empire
3	Baden	5	Moravie
		5	Empire
4	Kaiserstein	5	Bohême
		5	Empire
5	Knie	5	Hongrie
		5	Silésie
6	Stahremberg	10	Empire
	le Jeune		
7	Strasoldo	2	Hongrie
		8	Basse Autriche
8	Salm	5	Hongrie
		5	Moravie
9	Grana	10	Hongrie
10	Serin ou		
	Zrinyi	10	Hongrie
11	Mansfeld	10	Empire
12	Souches	10	Empire
13	Scherffemberg	2	Hongrie
		8	Haute Autriche
14	Neubourg	10	Empire
15	Nigrelli	10	Empire

16	Stadel	10	Empire
17	Tiffenthal	6	Hongrie
		5	Basse Autriche
18	Reckem	10	Stirie
19	Beck	2	Hongrie
		3	Basse Autriche
		5	Empire
20	Heister	2	Hongrie
		3	Silésie
		5	Stirie
21	Wallisch	5	Hongrie
		5	Moravie
22	Thunn	5	Hongrie
		5	Silésie

CHAPITRE 3

Les Turcs devant Vienne !

Les préparatifs de la campagne

Le 30 mars, l'armée turque quitte Andrinople en direction de Belgrade où elle arrive le 4 mai. L'ambassadeur de France à Constantinople avait informé Louis XIV que « *la marche jusques à Belgrade sera de plus de 36 jours ; on mettra les chevaux à l'herbe pour 30 jours suivant l'usage du pays vers le 12^e de may et, suivant cette supputation, les Turcs ne peuvent faire aucune entreprise considérable qu'au mois de juillet* »¹. Le séjour de l'armée turque dans la région de Belgrade est écourté. Le 14 mai, le sultan Mehmet IV nomme Kara Mustafa Pacha commandant en chef (Serdar-i Ekrem) ou seraskier. Le 22 mai, le sultan passe en revue à Belgrade les troupes qui partent combattre les Impériaux. Le 10 juin, l'armée turque est à Osijek où la rejoint Thököly avec une escorte de 400 cavaliers. Kara Mustafa décide de former trois corps d'armée. Celui qu'il commandera sera de 80 000 hommes. Les deux autres seront de 40 000 hommes et 20 000 hommes. « *J'ay vu passer quelques troupes en un estat misérable, sans armes à feu, sans chefs et sans discipline. Il y a beaucoup d'apparence qu'une grande partie périra dans les marches. Leurs chevaux sont petits et faibles, leur saleté est incroyable, le nombre de valets et de meschants chariots est excessive* »².

1. AMAÉ, Correspondance Politique Turquie 17 fol. 4-81. (le 5 mars 1683).

2. *Idem*, fol. 529 (le 14 juin 1683).

Le grand vizir



L'armée turque quitte Osijek le 18 juin et arrive le 2 à Székesfehérvár où Kara Mustafa prépare un plan d'opérations contre les Impériaux. Thököly lui a conseillé de prendre la capitale de l'empereur et l'idée commence à faire son chemin. Il maintient encore, mais pour peu de temps, que ses premiers objectifs restent les forteresses de Raab et de Komárom.

Le khan de Crimée Murat Giray, et le gouverneur de Buda, Ibrahim Pacha, ancien aga des janissaires et beau-frère du sultan, s'opposent à cette intention. Ils déclarent qu'une opération contre Vienne doit être décidée par la Porte, en Conseil des ministres, et qu'elle conduirait les États européens à venir au secours de l'Autriche. Ils estiment qu'il faut se contenter en 1683 de s'emparer, comme cela a été décidé, des forteresses de Raab (Győr) et de Komárom et de faire effectuer des raids dévastateurs par la cavalerie tatar

dans les territoires de l'empereur. Ils affirment que le siège de Vienne doit être remis à l'année suivante et qu'il faut se contenter de remplir la mission définie lors de la réunion du 6 août 1682. Les autres ministres qui sont présents restent muets et acceptent le fait accompli.

Comme nous l'avons vu, c'est dès le mois d'octobre 1682, pensant que sous la pression militaire l'empereur céderait comme en 1664³, que le grand vizir dévoile, en menaçant le comte Caprara, son intention d'aller attaquer les places de Haute Hongrie, Győr et Komárom. Le 2 janvier 1683, selon la coutume ottomane, les queues de cheval, qui annoncent la guerre, sont plantées dans le sérail du sultan à Andrinople, devant la résidence du grand vizir et sur l'esplanade de la Porte impériale de Topkapi.

La campagne s'ouvrira le 30 mars 1683, l'armée ottomane rassemblée non sans difficulté quittant alors Andrinople pour Belgrade. Une source d'origine autrichienne permet d'en faire l'histoire avec minutie, d'autant plus que les renseignements qu'elle donne peuvent être recoupés par ceux que contiennent les dépêches de Vienne, Varsovie et Constantinople, par un document qui relate les opérations vues du côté turc et par la relation d'un officier du régiment de Starhemberg. Voici comment débute la « Relation d'un officier de l'armée de l'Empereur à un général espagnol, contenant le détail des actions qui se sont passées au siège de Vienne fait par les Turcs en l'année 1683 » :

« Les différentes relations que l'on a données de la campagne dernière ont si peu de rapport en beaucoup d'occasions aux choses qui se sont passées, que je n'ai pu refuser à votre Excellence un détail qu'elle m'en demande ; ou si elle ne voit rien de poli ni d'étudié, elle y verra du moins la vérité, comme l'on doit l'attendre d'une personne qui n'a jamais su la déguiser.

La Cour ayant été persuadée l'hiver dernier de la certitude de la guerre avec les Turcs, résolut de mettre son armement à vingt sept régiments d'Infanterie et autant de Cavalerie, Dragons et Cravattes, et à lever trois mille chevaux polonais, faisant en tout un corps de 80 mille hommes pour opposer aux Turcs et soutenir Lorraine l'Empire.

Au mois de mars 1683, l'Empereur ayant ordonné pour le vingt avril l'assemblée de son armée, il en donna part à Monsieur le duc de Lorraine en lui envoyant l'ordre d'y faire trouver les troupes de son gouvernement. Il le pria de les devancer de quelques jours et de se rendre à Vienne pour le 8 ou le 10 du même mois. Après que le Duc eut disposé la marche des troupes qu'il avait l'ordre d'envoyer, il partit en poste d'Innsbruck le samedi 3 d'avril et se rendit près de Sa Majesté le 8 du même mois. À son arrivée il trouva qu'on avait résolu de mettre en campagne un grand corps d'Armée

3. Cf. Ferenc Tóth, *Saint-Gotthard 1664. Une bataille européenne*, Limoges, Lavauzelle, 2007.

et deux camps volants, le premier pour s'opposer au grand vizir. Les camps pour couvrir du côté de la Vague (Vaag) la frontière de Moravie et de la Silésie, et du côté de la Marre et de la Drave celle de Croatie et de Styrie.

Dans l'armée le Duc devait avoir pour lui le duc de Saxe-Luxembourg et le comte de Caprara pour généraux de cavalerie, le comte de Rabata et le Prince Louis de Bade pour lieutenants de maréchaux de camp, les comtes de Pálffi et de Gondola et le baron Mercy pour généraux de bataille. Dans l'Infanterie les comtes de Leslie et Starhemberg pour généraux d'artillerie, le premier devait rester aux canons et le second commander l'Infanterie et pour lui les colonels de Souches et Tipendhal faisant charge de sergents de bataille. Le comte de Schutz, lieutenant maréchal de camp, était destiné au commandement du corps qui devait rester sur la Vague et pour lui le comte de Caraffa étant général de bataille. En Croatie et sur la Mure le commandement était laissé au plus ancien des colonels, pour le comte d'Hermeingstein, général de Carlestan⁴. »

Cette organisation du commandement étonne notre rapporteur : le duc de Lorraine ne reçoit aucune consigne particulière. La conduite des opérations est dévolue à un conseil de guerre formé par les généraux⁵. Nous verrons que Charles de Lorraine, malgré l'échec de sa diversion de Hongrie en 1682, s'imposera vite par sa compétence et son autorité.

Les fourrages n'étant pas prêts, la concentration des troupes est retardée au début du mois de mai. Cependant les intentions des Turcs commencent à filtrer mais les renseignements demeurent vagues, incomplets et sans possibilité évidente de recoupement. Il s'agit essentiellement d'informations apportées par des « déserteurs » des armées ottomanes, principalement d'origines marginales (Tartares, Cosaques, Croates, etc.) ou chrétiens convertis de force, dont la crédibilité est généralement assez douteuse, quand ils ne sont pas tout simplement infiltrés par les Turcs. Ces derniers attaquaient Raab ou Vienne avec une armée de deux cent mille hommes, tandis qu'Émeric Thököly et ses Mécontents opéreraient avec une forte armée sur la rive opposée du Danube. Cette estimation est un peu forcée. Par contre l'idée tactique semble correctement retenue. Les corps hongrois et ottomans œuvreront sur des théâtres d'opération différents, les commandements organiques resteront confiés aux Pachas. C'est à ce moment que le duc Charles de Lorraine se plaignant de l'insuffisance de ses forces et de l'inexistence de son dispositif, conçoit pour la première fois l'idée d'avancer en Hongrie pour opérer une jonction avec les contingents alliés, pays de l'Empire et armée polonaise, et renforcer ainsi son armée

4. Bibliothèque Nationale de France, Ms. Fr. 22482 – « *Relation d'un officier ...* ». Cette relation du siège de Vienne, moins technique mais plus vivante que les autres documents, rend parfaitement compte de l'ambiance, de la vie quotidienne, pendant le siège.

5. *Idem*, fol. 2.

de quelques corps de cavalerie pour soutenir l'effort et contenir la pression sur la frontière militaire⁶.

Après l'alliance avec la Pologne, Charles de Lorraine relance à fond son idée de diversion en Hongrie avec pour objectif de contraindre les Turcs à partager leurs forces sur plusieurs théâtres d'opérations. En outre, en entrant en campagne deux mois avant les Ottomans, il pensait se heurter à une armée affaiblie par les déplacements en Hongrie où « *l'air, l'eau et les manquements de bois en tuent d'ordinaire plus que le fer* ». Il est un fait certain que, du côté turc, les guerres en Hongrie ont mauvaise réputation. Le climat y est très malsain par son humidité en été, très rigoureux en hiver. Les quartiers y sont difficiles, les combats y ont toujours été sans pitié. Nous avons déjà rencontré ces circonstances en relatant les campagnes du duc de Lorraine en 1681 et 1682. Pour appliquer son plan, il demande des renforts, on pourrait même dire qu'il implore leur envoi. Les 32 000 hommes qui lui sont destinés sont insuffisants pour placer l'armée en situation offensive et pour assurer un contingent correct de garnisons dans les places frontières⁷.

Le duc de Lorraine quitte Vienne le 29 avril pour Kittsee où ses troupes doivent se rassembler les 2 et 3 mai 1683. Celles-ci cantonnent sur deux lignes dans la plaine de Kittsee, face au château de Presbourg. L'Empereur Léopold y arrive le 4 et inspectera son armée le 6 mai.

Cet officier autrichien qui renseigne notre observateur espagnol donne ensuite une liste des troupes impériales que nous pouvons comparer avec intérêt à celle qui est jointe à la dépêche de Sébeville du 8 avril 1682⁸.

6. La frontière – Il s'agit bien sûr de la « Frontière Militaire », limite septentrionale de l'occupation et des incursions ottomanes et matérialisée par une ligne de forteresses, les « palanques », construits tous les cinq au dix kilomètres. Leurs garnisons comptent en général de 50 à 150 hommes, souvent des cavaliers étrangers. Tous les trente ou cinquante kilomètres, on trouve de grandes forteresses aux garnisons de 300 à 1 000 soldats, fantassins ou cavaliers. Ce dispositif impose le ravitaillement permanent de 20 à 80 000 soldats selon les circonstances, de plus de 100 000 en période de guerre ouverte. Conçue comme un véritable glacis pour arrêter la poussée des conquérants ottomans, cette frontière militaire a évolué très rapidement en trois phases principales, du XVI^e au XVII^e siècle.

7. BNF, Ms. Fr. 22482, f°4.

8. Liste des troupes et ordres de bataille au rassemblement de Kittsee le 6 mai 1682.

**Liste des Régiments qui se sont trouvés
au rendez-vous de Kittsee
le 6 mai 1683**

INFANTERIE	Compagnies	CAVALERIE	Compagnies
Stahremberg le Vieux	10	Caprara	10
Bade	10	Rabatta	10
Mansfeld	10	Dunnewald	10
Tiffental	10	Palfi	10
Souches	10	Gondola	10
Scherffenberg	10	Taff	5
Grana	9	Mercy	10
Strasoldo	6	Halleweil	10
Neubourg	5	Montecuculi	10
Bech	7	Dupigny	10
Vallisch	7	DRAGONS	
Thurn	6	Stirum	10
Wurtemberg	5	Castel	10
Heister	7	Herbeinville	10
TOTAL			
INFANTERIE : 112 compagnies		CAVALERIE : 135 compagnies	

Soit : 20 848 hommes – 11 158 chevaux, ce qui fait en tout 32 006 Impériaux, auxquels il faut ajouter 4 950 Hongrois, 70 pièces d'artillerie, 30 chariots de vivres, 60 chariots de munitions et 800 chevaux d'artillerie

Le 22 avril, le ministre de France écrit : « *Les Turcs ont remis au commandement de Thököly avec 15 000 hommes de leurs meilleures troupes, avec les Moldaves, les Valaques et les Transylvains. Le corps d'armée de Thököly compte ainsi au total 30 000 hommes avec lesquels il veut attaquer et prendre ce qui reste des places de Haute Hongrie et s'opposer aux Polonais si leur alliance avec l'empereur est confirmée.* »

Vienne est encerclée

Le 9 mai, l'Empereur convoque un Conseil de guerre pour mettre au point la tactique de ses armées avec une volonté qui semble résolument défensive : Il s'agit de « décider quelle opération on pouvait faire avant

l'arrivée des Turcs et de quelle manière on resterait sur la défensive lorsque les ennemis paraîtraient ». Au conseil sont présents Léopold, le duc de Lorraine et tous les généraux⁹. « *Tous convinrent que pour l'offensive on ne pourrait attaquer que Gran (Esztergom) ou Neuhausel, que comme il fallait éviter les entreprises qui pourraient beaucoup coûter et beaucoup affaiblir l'armée, on s'attaquerait à la plus facile et pour lors la plupart regardèrent Gran comme une chose plus aisée quoique d'autres soutinssent pour Neuhausel pour quantité de raisons. Pour la défensive, l'on convint qu'il fallait tâcher de soutenir les rivières de la Raab et de la Vague.* » Au cours de ce Conseil, il est proposé que les approvisionnements pour le siège soient prélevés dans l'arsenal de Vienne, et en particulier l'artillerie et les munitions, et soient acheminés par le Danube¹⁰. Le Conseil semble ignorer le risque que peut courir la place de Vienne si elle était démunie d'une part importante de ses bouches à feu. L'empereur s'oppose à ce projet qui laisserait ses armées dans l'inaction pendant presque deux mois et ordonne d'aller chercher l'artillerie et les munitions demandées dans la place de Gomorre (Komárom).

C'est le 11 mai que l'empereur rejoint Vienne et que les armées entreprennent leur mouvement vers Győr et Komárom. Il laisse au duc de Lorraine le choix entre l'attaque de Neuhausel ou d'Esztergom, et lui donne comme seule et unique consigne de veiller à la sûreté des places après l'arrivée des Turcs, et surtout à ce que les pays héréditaires ne soient pas ravagés. En ce qui concerne la Hongrie, le duc reçoit l'ordre de « *ne rien entreprendre contre la trêve accordée aux rebelles et d'épargner autant qu'il pourrait les terres des Hongrois tributaires et non tributaires pour les obliger à rester fidèles* »¹¹. Parti ce même jour de Kitch, Lorraine qui progresse avec prudence arrivera à Komárom le 26, après avoir parcouru 130 kilomètres en 16 jours. Il effectuera alors une reconnaissance de la place d'Esztergom

Malgré une vigoureuse intervention de Pálfi à Vienne, l'artillerie accumule les retards et n'arrive à Győr que le 28 mai et à Esztergom le 29. De son côté, l'armée cantonne à portée de Neuhausel et de Komárom depuis le 26, en un lieu commode pour les fourrages. C'est au cours d'une reconnaissance sur Esztergom que le duc apprend, le 30 mai, les intentions du commandant ottoman.

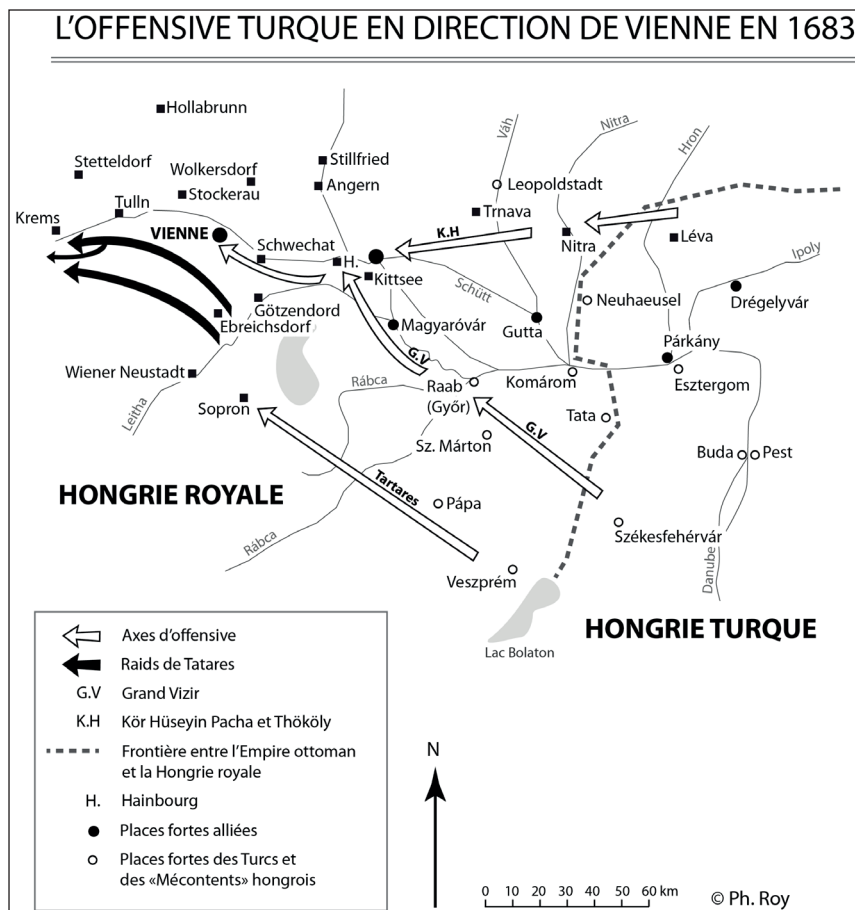
L'inaction des armées de Lorraine inquiète le Conseil de Vienne qui donne l'ordre de prendre une décision. Le duc choisit d'attaquer Neuhausel. Pour créer une diversion il envoie vers Esztergom une petite unité d'infanterie et une petite flottille armée sur le Danube pour faire mine

9. BNF, Ms. Fr. 22482 fol. 5.

10. Cf. Noël Buffe, *Les Marines du Danube, 1526-1918*, Limoges, Lavauzelle, 2011.

11. BNF, Ms. Fr. 22482 fol. 6.

de brûler les ponts¹². Pendant ce temps il assemble le reste de son armée et sa cavalerie et le 2 juin 1683 les lance sur Neuhausel.



Opérations du siège de Neuhausel

Quelques bataillons de la deuxième brigade apparaissent le 2 juin 1683 sur la Nyitra à portée des canons de la ville. Le ralliement, derrière la cavalerie des deux brigades d'infanterie, s'effectue le 3 juin tandis que Starhemberg établit des ponts sur la Nyitra. Le 4 juin les Impériaux franchissent la rivière. À 16 heures, les éléments avancés pénètrent dans les jardins de la ville basse, chassent les Turcs qui couvrent un pont et franchissent le deuxième bras de la Nyitra. Un fortin (Palank) situé près de la porte de Bude est enlevé. Les 5 et 6 juin le gros des armées de Lorraine rejoint et campe dans les fossés tandis que commencent les travaux de mise en batterie de l'artillerie

12. Cf. Noël Buffé, *Marines du Danube...*, op. cit.

Le 7 juin le résident de l'Empereur auprès de la Porte, Caprara, prend congé du grand vizir alors que le chancelier d'État Kaunitz reste auprès de l'Aga des Janissaires et que Tököly, Keményi, Petri, Petrozzi et Barkóczi, à la tête des « Kouroutz » hongrois, franchissent le Danube, dans la région d'Endőd. Ils sont à deux heures de marche du camp de Győr. Le « rapport turc » précise, parlant de Thököly, que *« son train et sa suite formaient un ensemble de 2 000 hommes auxquels on donnait par jour dix bœufs, deux castrours¹³ (sic), deux chariots chargés de pain, trois autres chargés de vin, deux cents mesures d'avoine, ainsi que trois chariots chargés de choux et cinq autres d'œufs »*. Le 10 juin en présence du résident de l'empereur, Thököly arrive avec une escorte de 400 cavaliers. Il promet aux Turcs un corps de secours de 10 000 hommes. Ses gens font courir le bruit de 50 000 hommes. Les Turcs ne le croient pas. À cette même date, Hussein Pacha rejoint avec 2 100 combattants et 200 chariots et, le 11, les pachas d'Alep, de Mésopotamie et de Karamanie avec un contingent pas très bien défini de 2 000 hommes. C'est le moment d'évoquer la présence auprès des Malcontents du « Corps de secours aux Hongrois » du colonel d'Alenduy de Boham.

Établi et financé par Louis XIV et placé sous le commandement du colonel, puis général, de Boham et organisé en quatre régiments, trois régiments de dragons – Boham, Feriol et Crauster – et un régiment d'infanterie – Clanleu –, ce corps « français » est en fait composé, dans le cadre de la diversion hongroise, pour la plus grande part par des cosaques Lipka et des Polonais. Toujours avec la grande prudence pour les évaluations des effectifs au XVII^e siècle on estime l'effectif global à 2 000 reîtres et dragons et 3 000 cosaques. Il en a coûté globalement 600 000 livres à la caisse de Louis XIV mais seuls les officiers de l'encadrement français furent régulièrement soldés ce qui explique les désertions en masse au cours des quartiers de Transylvanie, le peu d'efficacité de cette petite armée et de son retrait en Pologne en 1680. Nous avons retrouvé les comptes de liquidation, les mémoires financiers de Boham et les comptes de gestion. En principe dès octobre 1680 la totalité des gens de Boham devaient avoir rejoint la Pologne. Ils devaient alors être dispersés. Cependant, en 1681, il se passe une chose curieuse. Akakia toujours résident à Leopold (Lemberg)¹⁴ écrit le 26 août 1681 à Louis XIV pour dire que Thököly cherche à renforcer son potentiel militaire avant la prochaine campagne, en particulier parce qu'il devra occuper un plus grand nombre de places fortes. Akakia ajoute, circonspect et laconique : *« Il m'a déjà fait savoir que quelques officiers de ceux qui ont servi en Hongrie sous Monsieur de Boham l'étaient venus trouver et lui offraient de lui amener,*

13. Castreurs ou hongreurs chargés du contrôle l'abatage du bétail.

14. Lvov en polonais, actuellement Lviv en Ukraine.

mille, deux mille et jusqu'à trois mille dragons montés, équipés et prêts à servir. Et il pouvait les avoir pour peu de choses d'avance en les assurant de lui payer bien moindre pourtant que l'ordinaire. Mais il ne veut pas s'en charger ni s'y engager envers elles s'il n'est pas assuré d'avoir de quoi les contenter. Il m'a fait sonder là dessus. Et je ne doute pas que Messieurs Faigel et Nemessanyi ne me pressent de m'expliquer plus nettement. »

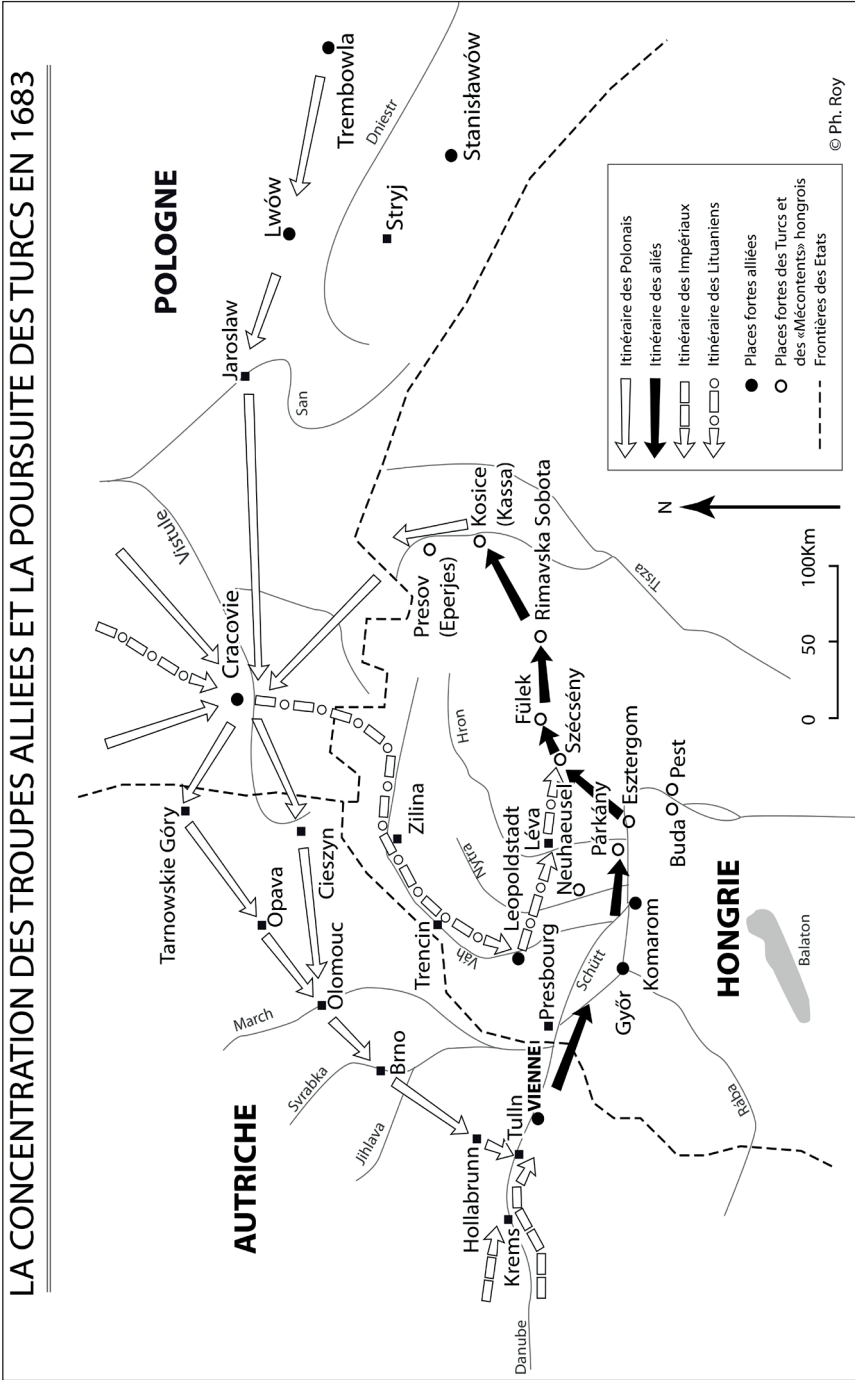
Louis XIV ne répond pas ; rien, même pas la moindre allusion car l'affaire est tentante mais bien embarrassante. Nous remarquerons seulement que pendant l'hiver 1681-1682 les gratifications et pensions de Thököly seront fortement réajustées !

Le 12 juin 1683, Émeric Thököly effectue un raid sur Eszék¹⁵ pour reconnaître les ponts sur le Danube. Les 13 et 14 juin l'artillerie ottomane tente de franchir le Danube sur le pont d'Eszék qui est détruit. Le grand vizir, averti par ses ingénieurs que le pont ne supportera pas la charge des gros canons, décide la construction d'un nouveau pont. Le 15 il apprend par des prisonniers hongrois, cravates et allemands que les Impériaux ont levé le siège de Neuhausel. Un courrier de Vienne a critiqué cette entreprise informant le duc de Lorraine de l'avance rapide des Turcs en Styrie et lui demande de réfléchir à l'opportunité de la suite du siège. N'ayant obtenu, par contre, aucune réponse quant à ses demandes de renfort, le duc juge plus à propos de lever le siège et marche sur Komárom pour y observer les mouvements de l'ennemi et préparer une intervention en cas de tentative de franchissement de la Vág par l'ennemi. En outre, il fait activer les travaux d'entretien, voire de restauration des ouvrages fortifiés de Leopoldstadt, Komárom et Győr.

Le 18 juin, alors que l'armée turque quitte Eszék, c'est dans ce camp que Lorraine reçoit deux envoyés de Thököly qui veulent annoncer à l'Empereur la fin de la trêve. Le 20, l'intention de Kara Mustapha de marcher sur Albe Royale (Székesfehérvár)¹⁶ est confirmée. Quatre mille paysans creusent des puits sous la contrainte des Turcs. Pour Charles de Lorraine les intentions turques sont désormais enfin clarifiées : leur objectif est sans aucun doute de franchir le Danube et d'attaquer Vienne. C'est alors que, très réactif, nous pourrions même dire très opératif, le duc Charles de Lorraine imagine le plan qui fera échec aux armées ottomanes. Rapidement il quitte Komárom, rejoint l'île de Schutt, apportant un renfort notable au général Schultz avec les régiments d'Herbeville et de Castel. Dans le dispositif le rôle de l'île est essentiel car elle couvre la Silésie et la Moravie, dans l'attente de la jonction avec les Polonais destinés à la couverture de la Vág.

15. Aujourd'hui Osijek en Croatie.

16. Actuellement Székesfehérvár.



Le 22 juin, ayant laissé le commandement de son armée au duc de Saxe-Luxembourg, Charles de Lorraine marche sur Győr. L'aga des janissaires pendant le même temps est envoyé en précurseur et en reconnaissance à Albe Royale pour y préparer un bivouac afin que le grand vizir et son armée puissent y « *attendre le gros canon qui marchait fort lentement quoiqu'attelé de 18 à 25 paires de bœufs et de buffles* ». Le grand vizir aurait l'intention de passer la Rába et de marcher sur Vienne. Barkóczi et des agents de Thököly sont à leur tour envoyés en précurseurs « *pour promettre et assurer la liberté à tous ceux qui se soumettraient volontairement au comte Thököly* »¹⁷. Le 27 juin, le grand khan des Tartares et le vizir de Bude rejoignent le grand vizir. C'est à ce moment que celui-ci donne l'ordre, qui lui sera fatal, de prendre Győr et de marcher sur Vienne. Par ailleurs la mission des agents de Thököly ne semble pas couronnée de succès.

Dès son arrivée à Győr, Lorraine précipite l'achèvement de la contrescarpe* de la citadelle et donne l'ordre d'établir des positions avancées sur les hauteurs qui couvrent la ville, et des postes avancés d'observation sur la Rába et l'île de Schutt. Il émet d'ores et déjà des craintes sur la défense de la rivière et de ses approches et sur la sécurité du camp, d'autant plus que Vienne lui demande de n'engager « *aucune action sans être assuré de l'avantage* ». Cette position était la seule qui puisse l'autoriser à bloquer l'avance des armées ennemies. En conséquence il établit dès le 25 juin le dispositif suivant : l'aile gauche prendra position entre le camp et la ville tandis que simultanément l'aile droite se développera jusqu'aux marais de la Rába opérant la jonction avec le corps de Rabata pour soutenir les points de passage obligé, proches de l'aile droite. Le régiment de Wallis et quelques éléments de Croates prendront position dans l'île de Schutt pour faire front aux attaques généralement rudes et brutales des Tartares, ceux de Grano et de Baden se positionneront aux alentours de la ville.

Le 28 juin, les janissaires quittent les bois de la région d'Esztergom et commencent à brûler les villages. Les éclaireurs ottomans sont à portée de canon de la place d'Esztergom et dès le 30 les premières escarmouches ont lieu entre l'avant-garde ottomane et un petit détachement de cavalerie impériale.

Le 1^{er} juillet 1683, les ennemis marchent en ordre de bataille le long de la Rába pour prendre position entre le monastère de Saint-Martin¹⁸ et un point situé à environ une heure de marche de l'aile droite impériale. Pendant ce temps, selon leurs habitudes et leur manière de faire la guerre, les Tartares exécutent des raids de pillage et brûlent le « Palank » de

17. BNF, Ms. Fr. 10682 fol. 72.

18. Aujourd'hui Pannonhalma en Hongrie.

Saint-Martin. Le duc de Lorraine fait une reconnaissance, appuyé par son artillerie, pour reconnaître l'ennemi. Il est alors possible, à ce moment, de dresser un ordre de bataille des forces en présence. C'est lorsque les Turcs commencent à faire mouvement que les difficultés de Lorraine débutent. L'armée ottomane progresse de part et d'autre du Danube, qui est son axe logistique. Au nord du Danube, un corps d'environ 30 000 hommes, Turcs et Mécontents, placé aux ordres de Yör Hüseyn Pacha, gouverneur d'Eger, a pour mission de progresser sensiblement à hauteur du gros de l'armée, sur l'axe Nyitra-Presbourg-Vienne.

Le corps principal progresse en trois colonnes en direction de Vienne, au sud du Danube. Les janissaires tiennent l'aile droite. Plus au sud, le flanc-garde est assuré par 20 000 cavaliers tatares du khan de Crimée qui, partant du lac Balaton, progressent sur l'axe Pápa-Sopron-Wiener Neustadt tout en lançant de profondes reconnaissances en Basse Autriche. Les janissaires formaient l'aile droite, les spahis l'aile gauche. Le grand vizir marche au centre avec l'artillerie et ses sempiternels bagages. Le duc de Lorraine ne peut leur opposer que 9 500 chevaux et ne put contenir ses ennemis d'autant plus qu'ils étaient conduits par les rebelles hongrois de Pápa et de Veszprém, particulièrement par le comte Batthyány qui prit le parti de Thököly. Partant de Székesfehérvár, le gros de l'armée turque se dirige d'un premier bond vers Győr. Le grand vizir décide de fixer la forteresse de Győr par un corps de 10 000 hommes aux ordres d'Ibrahim Pacha, gouverneur de Buda et franchit immédiatement la Rába, non sans difficulté, sur une douzaine de ponts de bateaux et met le pays à feu et à sang. Pour ne pas se faire couper la route de Vienne et des pays héréditaires, Lorraine prend la décision de se retirer pendant la nuit, tout en maintenant en arrière-garde, les six compagnies de Strasoldo, les sept compagnies de Wallis sous le commandement de ce colonel, en attendant l'arrivée du duc de Croy. Commandée par Leslie, l'infanterie occupe l'île de Schutt, tandis que Lorraine, avec la cavalerie, passe la Leitha pour couvrir la Basse Autriche conformément aux ordres de l'empereur¹⁹.

Le 2 juillet, le corps du duc de Lorraine est bousculé sur la rive occidentale de la Rába et se replie sur Berg, au sud-ouest de Presbourg. Le duc de Lorraine pensait pouvoir de la sorte tenter une opération en tenaille ou mieux en pince sur les arrières de l'armée ottomane dont l'intention d'attaquer Vienne ne faisait plus aucun doute. Mais en ce début du mois de juillet, les troupes impériales doivent abandonner la Hongrie royale. Quatre places fortes, Leopoldstadt, Gutta²⁰, Nitra et Szatmár restent aux mains des Impériaux au nord du Danube. Sur le Danube, Komárom, Raab et Presbourg continuent à résister. Au sud du Danube, la place de Wiener

19. Lettre de Charles de Lorraine. BNF, Ms. Fr. 12200 fol. 12.

20. Aujourd'hui Kolárovo en Slovaquie.

Neustadt et un certain nombre de palanques restent à l'empereur. Près de Vienne, deux régiments tiennent une tête de pont. Une attaque turque sera repoussée plus tard. Pour contrôler le Danube le duc de Lorraine installe une garnison d'infanterie à proximité de la tête de pont.

Le 2 juillet à Székesfehérvár, Kara Mustafa tient un conseil de guerre pour établir un plan d'opérations contre les Impériaux. Au cours de ce conseil, Kara Mustafa Pacha, auquel Thököly a conseillé de prendre la capitale de l'empereur, déclare que son intention est de s'emparer de Vienne, mais que ses premiers objectifs restent les forteresses de Raab et de Komárom. Le khan de Crimée Murat Giray, et le gouverneur de Buda, Ibrahim Pacha, ancien aga des janissaires et beau-frère du sultan, s'opposent à cette intention, une opération contre Vienne ne doit être décidée que par la Porte, en conseil des ministres ; en outre, elle conduirait les États européens à venir au secours de l'Autriche. Ils estiment qu'il faut se contenter en 1683 de s'emparer des forteresses de Raab et de Komárom et de faire effectuer des raids dévastateurs par la cavalerie tatare dans les territoires de l'empereur. Ils affirment que le siège de Vienne doit être remis à l'année suivante et qu'il faut se contenter de remplir la mission définie lors de la réunion du 6 août 1682. Les autres ministres qui sont présents restent muets et acceptent le fait accompli. Ainsi, contrairement au plan initial adopté en conseil des ministres et sans l'approbation du sultan, Kara Mustafa décide d'assiéger Vienne. Cependant, il semble que le grand vizir avait envisagé depuis un certain temps de s'emparer de la capitale de l'empereur puisqu'il avait menacé le comte Caprara, lors d'une audience à Constantinople au début de l'année, d'assiéger Vienne²¹. Lorsque cette décision du grand vizir est rapportée au sultan six jours plus tard, Mehmet IV déclare que sa seule intention était de prendre les places de Raab et de Komárom et que Vienne n'était en aucun cas concernée. « *Je ne sais pas ce qui a pu pousser le pacha à se comporter d'une manière aussi irrespectueuse. Je peux seulement prier Allah et lui demander assistance. Mais si on m'en avait parlé plus tôt, je ne l'aurais pas approuvé*²². » Ainsi, contrairement au plan initial adopté en conseil des ministres et sans l'approbation du sultan, Kara Mustafa décide d'assiéger Vienne²³.

Parallèlement à ces événements, les 2 et 3 juillet les Turcs sont essentiellement occupés à piller les terrains situés entre la Rába et la Leitha. Il y aura cependant quelques escarmouches entre les éclaireurs turcs et les gens de Castel et Heissler qui sont chargés de contrôler le

21. AMAÉ, Correspondance Politique Turquie 17, fol. 462 (le 5 janvier 1683).

22. « General Azir Arkayin, The second siege of Vienna (1683) and its consequences », *Revue internationale d'histoire militaire*, n° 46, Ankara, 1980, p. 111.

23. AMAÉ, Paris, CP, Turquie, Vol. 17, folio 462, 5 janvier 1683.

secteur de Neuhausel et par là même de couvrir Neustadt. Les Impériaux demeurent dans le camp de Berg les 4 et 5 juillet. Dès lors Caprara court à Vienne informer l'Empereur de l'évolution des combats. Il apparaît, le 5 en fin d'après-midi, que les Ottomans ont franchi la Leitha avec un fort parti de cavalerie. Lorraine fait marcher des éléments de son infanterie vers Vienne et demande à Starhemberg de le rejoindre. Ayant laissé à la traîne leur artillerie et leurs bagages contrairement à l'attente générale, les Turcs manœuvrent avec une exceptionnelle rapidité. Les régiments de l'avant-garde impériale vont très vite être débordés et la tâche de l'État-major impérial sera de couvrir avec le moins de dommage possible la retraite de son arrière-garde. Les éléments avancés des forces ottomanes vraisemblablement des Tartares, au contact des régiments de Mercy et Götz semblent refuser délibérément le combat quand soudain, selon les principes maintenant bien connus de la « petite guerre », ils accrochent la ligne formée par Rabata, Taft, Montecucculi, Dupigny, Stirum et Savoie. C'est l'engagement de Pétronelle. La ligne principale de cavalerie impériale est violemment bousculée et franchie par les Tartares. Charles de Lorraine charge lui-même à la tête d'une unité de dragons après avoir regroupé les régiments qui ont cédé sous les attaques des Tartares. Pour contre-attaquer, Lorraine ne dispose que de 13 compagnies de cavalerie dont trois de dragons. La manœuvre est une réussite car les Tartares rebroussement chemin à bride abattue. Chez les Impériaux les pertes sont sévères : le duc de Savoie, le prince Thomas d'Arenberg, le comte Melini et un grand nombre d'officiers « de moindre rang » sont tués dans la bataille. Après s'être « rafraîchi », Lorraine rejoint, du côté de Vienne le 8 juillet 1683, l'infanterie, le général Schutz, et quelques bonnes troupes polonaises de Lubormiski. La nouvelle que les Hongrois ont rallié les Malcontents d'Émeric Thököly et qu'ils marchent vers Tirnau parvient à Vienne. Dès lors les événements vont se précipiter.

Les Turcs reprennent leur progression le 5 juillet, marchant quatre à cinq heures par jour et parcourant des étapes moyennes de 20 kilomètres. Le 6 juillet, le duc de Lorraine, qui est à Deutsch-Altenbourg, envoie le général Andreas Caprara à l'empereur pour lui rendre compte de ce qu'il est persuadé désormais que l'objectif des Turcs est Vienne.

Les janissaires atteignent Magyaróvár le 8 juillet et s'emparent d'une grande quantité de vivres, de poudre, d'un grand nombre de boulets, de fers et d'outils qu'ils utiliseront pendant le siège.

Le même jour le duc de Lorraine et Starhemberg entrent dans Vienne. Leur premier soin est de calmer les esprits et de mettre le maximum de monde au travail sur les glacis et sur les palissades de la contrescarpe qui sont inachevés. Il est alors possible de dresser un tableau approximativement exact de la garnison.

État de la garnison entrée dans Vienne, le 14 juillet 1683

	Compagnies
Stahremberg	10
Mansfeld	10
Souches	10
Scherfenberg	10
Bech	7
Heister	7
Kaiserturm	5
Neubourg	5
Wurtemberg	5
Thun	3
Dupigny cavalerie	10

Le 10 les Turcs prennent Gattendorf et Hainbourg dont ils rasant la palanque le 11 juillet. Les environs de Brück an der Leitha sont atteints le 11 juillet par l'armée ottomane. Elle franchit la Leitha le 12 et stationne près de Pétronelle. Le 13 le camp est près de Schwechat. Le 14 la Schwechat est franchie. Avec les janissaires, le grand vizir arrive au Wienberberg. Le mercredi 14 juillet, l'armée turque arrive devant Vienne. Le grand vizir fait appeler les officiers généraux et, après avoir effectué avec eux une reconnaissance des fortifications de la ville, répartit entre eux les secteurs qu'ils devront tenir pendant le siège.

Le 16 juillet, après avoir occupé l'île Tabor et ses approches puis établi des ponts sur le Danube, les Ottomans sont sous les murs de Vienne. Les engagements sont nombreux mais aucun d'entre eux n'a pu arrêter ni même ralentir l'avance des Infidèles²⁴.

L'effectif de l'armée de Kara Mustapha est celui de la revue effectuée devant Győr le 1^{er} juillet 1683, soit 302 300 fantassins, cavaliers, artilleurs, mineurs, pionniers et « gens des vivres »²⁵.

Coupée du monde, la ville de Vienne est assiégée. Charles de Lorraine essaie en vain d'établir une communication avec Starhemberg. La politique de diversion en Hongrie a échoué.

24. BNF, Ms. Fr. 10685 fol. 74.

25. Troupes de Haute et Basse Syrie, Bagdad, Asie mineure, Pamphlie, Acadie, Dalmatie et Modolie, garde du grand vizir (8 000), janissaire du sultan (25 000), spahis (30 000), janissaires d'Europe (12 000), Tartares (24 000), Valaches et Moldaves (12 000). BNF Paris, Ms 22482, f°10 sq.

Comte Rudiger Starhemberg



Le 15 juillet 1683, un Hongrois écrit au Castellan de Pologne : « À mon retour de La Porte je vous écrivis le détail de ma légation. Nous en sommes, grâce à Dieu, de retour, avec toute sorte de satisfaction. Dans les conférences avec le Grand Vizir, on traita des moyens d'entrer en Croatie et en Italie et des routes qu'il faudrait prendre pour aller à Javarin et à Vienne. Le Grand Vizir nous a demandé trois choses, à savoir de nous venger des Allemands, de satisfaire nos troupes et de procurer à la Hongrie une pleine et entière sûreté. A quoi nous répondîmes qu'il n'avait pour cela qu'à mettre le siège devant Vienne et ruiner cette ville et tout seroit à

couvert ... J'ai reçu ce matin des lettres de Thököly qui m'apprennent que le Grand Vizir a formé le siège de Vienne ²⁶... »

Vienne est à son tour devenu un chaudron dans lequel, désormais encerclées, la garnison et la population doivent faire face aux assiégeants ottomans avec tous leurs moyens humains, matériels et militaires. Deux possibilités, réalistes ou non, vont se présenter : les assiégés tentent une percée opérative et les Impériaux créent un corps de secours destiné par une opération en pince à couper les lignes ottomanes et à les contraindre à se placer en position défensive dans l'attente d'une percée. C'est ce qui se passera avec la superbe manœuvre de Charles de Lorraine quand il aura résolu ses problèmes de commandement et d'alliance pour apporter du sang frais et des moyens militaires offensifs au plus haut de leur opérationnalité. On est dans un style d'opposition tactique et opérative très contemporain. Les Turcs coupés de leurs charrois et de leur logistique n'auront plus qu'à se faire hacher au Kahlenberg et entamer une retraite émaillée de multiples revers offensifs et défensifs. Mais qu'en est-il exactement de l'état des fortifications de la place de Vienne, de la garnison et des approvisionnements ?

Les fortifications²⁷

Les fortifications de Vienne, héritières de la trace italienne avec des flancs perpendiculaires à la courtine repensée selon les dessins de « Speckle »²⁸, ont été aménagées aux XVI^e et XVII^e siècles, en trois phases successives. La première, faisant suite au 1^{er} siège de Vienne, de 1542 à 1561, est celle de la construction du *Löbelbastion*. La deuxième phase, de 1641 à 1647, vit la construction principalement du *Kärtenbastion* et du *Schottenravelin*²⁹. La troisième phase verra la construction des *Mölkerbastion* et *Gonzagabastion*, de la courtine* principale reliant les bastions près du *Schottentor* et les portes (Tor) *Rotenturm*, *Schotten*, *Burg* et *Kärtner*, puis des ravelins *Burg* et *Kärtner*.

En 1680, les intentions ottomanes commençant à se dévoiler, le Graf Ernst Rüdiger Starhemberg avait été nommé commandant de la Place de Vienne assisté par Daniel Suttinger travaillant sous la direction de son « maître » Georg Rimpler (1636-1683)³⁰. Ces deux ingénieurs relevèrent

26. AMAÉ, Correspondance Politique Hongrie 7 fol. 200.

27. Le symbole * renvoie au Glossaire simplifié de terme de fortification, en fin d'ouvrage.

28. Spécialisation du « flanquement ». Cf. Commandant Delair, chef de bataillon du Génie, Cours de fortification, 1882, Tome 1, fol. 14 de la réédition en fac simile, Klopp, Thionville, 2002.

29. Cf. Ravelin dans le glossaire.

30. Hartwig Neumann, *Festungsbaukunst und festungsbau-technik*, Bernard & Graefe, Bonn, 1988, p. 193.

tous les plans de la ville et les emplacements des positions défensives. Rimpler sera tué pendant le siège lors de la préparation d'un fourneau de contre-mine* et c'est Suttinger qui, en 1696, commentera pour la première fois les écrits de Rimpler qui laissera des textes mais pas de plans. Ses critiques du système bastionné de la place de Vienne sont sévères : manque d'abris voûtés et absence de feux « casematés et étagés » si efficaces à Candie, insuffisance du flanquement*, etc.

La première enceinte de ville comprend alors douze bastions* angulaires construits en brique et reliés entre eux par des courtines*. Les mortiers installés sur les cavaliers d'artillerie* des bastions ont une portée de 300 à 400 mètres, les mousquets environ 300 mètres. Les murs d'enceinte, larges d'environ 20 mètres, ont une hauteur de 6 à 8 mètres couronnés par un chemin couvert*. Les fossés* en avant des murs ont une largeur d'environ 20 mètres et une profondeur de 6 à 8 mètres. Les ravelins* accessibles depuis les bastions par des chemins couverts palissadés couvraient les intervalles entre les bastions tandis qu'un mur de contrescarpe* maçonné couvrait le fossé. Une ultime palissade protégeait le glacis*. En 1681 on s'appliqua essentiellement à remettre les maçonneries en état mais les travaux s'éternisèrent pour les sempiternelles raisons financière accompagnées, quant aux décisions, d'un lot de lourdeurs administratives.

Avant l'arrivée des Turcs, de nouvelles palissades furent installées sur le glacis pour renforcer la protection du chemin couvert et, pour dégager les glacis, les faubourgs furent partiellement incendiés. Les Turcs achevèrent ultérieurement ces destructions.

Population, approvisionnements, situation sanitaire

Le gouverneur de Vienne, le comte Ernst Rüdiger von Starhemberg, est un général expérimenté et courageux « *fort brave et fort estimé* »³¹. Son adjoint, le comte Zdenko Kaplirz Sulevic, est le vice-président du Conseil de guerre. « *Le général Capliers paroist estre le plus habile qu'ils aient icy pour la guerre, mais mauvais courtisan... fort vieux estant officier de cavalerie avant la mort de Wallenstein dont il estoit le parent.* » Le bourgmestre Andreas von Liebenberg, un vieillard de 72 ans, reste dans la ville. Au début de l'investissement de la capitale par les Turcs on estime au nombre de 60 000 à 70 000 les civils encerclés dans la ville. 30 000 civils l'ont quittée avant l'arrivée des Turcs mais affluent un grand nombre de réfugiés appartenant aux classes pauvres des faubourgs et des campagnes environnantes de Basse Autriche. La Cour, le gouvernement et la société aisée qui avaient plus à perdre en défendant la ville l'ont précipitamment quittée. La population viennoise a connu deux évènements décisifs au

31. AMAÉ, Correspondance Politique Autriche 50 fol. 144.

cours des années 1660-1680. En 1670, les Juifs aux importantes ressources financières ont été chassés de la ville suivis quelques années plus tard par les « *Raizen* » (les Slaves des Balkans) soupçonnés d'espionnage au profit des Malcontents et des Turcs. Par ailleurs de 6 000 à 10 000 personnes ont succombé à la grande peste en 1679. Avant même l'approche des Ottomans, la population se trouvait dans une grande misère économique et dans une situation sanitaire fortement dégradée car un grand nombre de médecins ont quitté Vienne. Les hôpitaux n'arrivaient pas à accueillir tous les malades et les blessés. Très vite les ordures et autres immondices envahirent la ville. Des mesures sanitaires les plus élémentaires durent être imposées sous la menace de très sévères sanctions alors même que les premiers indices d'épidémie apparaissaient. Parallèlement, des mouvements de panique spontanée trahissaient l'aggravation de la tension, de la brutalité et de la criminalité. Stahrenberg fut contraint de dresser des potences. On avait peur des empoisonnements et on voyait des espions partout. Il y eut des scènes de lynchage. À la fin du mois d'août les vivres vinrent à manquer ce qui provoqua des sorties très risquées pour s'emparer de bœufs. L'apparition de la dysenterie rouge augmenta la panique. Déjà évoquée, la « relation écrite du siège de Vienne » en fait état : « *Le 27^e au matin on exécuta deux soldats du régiment de Beck qui voulaient désertre et un jeune garçon de 15 ans qui ayant passé au camp des ennemis revint dans la ville pour découvrir nos mines aux ennemis. Après-midi on fit une sortie où les ennemis perdirent bien des gens et qui nous coûta trente soldats. En suite de cela les ennemis firent sauter une mine qui emporta encore une autre pièce du Ravelin et nous fit grand tort.* »

Se montrant un excellent maître de la « psychologie de masse », par son attitude exemplaire et amicale, Starhemberg tiendra la population en main pour qu'elle puisse supporter toutes ces épreuves jusqu'à l'arrivée des armées de secours du duc de Lorraine et de Jean Sobieski.

La défense

Au début du siège les effectifs de la défense sont estimés entre 16 000 et 19 600 hommes, soit 82 compagnies appartenant à 11 régiments qui sont entrées dans Vienne le 14 juillet. Selon Michael Einder, le trésorier des guerres, les effectifs soldés s'élevaient à cette date à 13 500 hommes, y compris la garde bourgeoise du marquis degli Obizzi.

La milice de la ville est divisée en huit compagnies et compte environ 1 815 hommes, celle des marchands totalise 1 300 hommes répartis en six compagnies, celle de l'université, la Légion académique des étudiants, regroupe 700 étudiants en trois compagnies placées sous le commandement du recteur Grüner. Reste enfin la milice de la Cour de 960 hommes en quatre compagnies. Selon les comptes du trésorier des guerres, qui a soldé

un total de 13 500 hommes, on peut reconstituer l'ordre de bataille de la garnison.

Ordre de bataille de la garnison au commencement du siège

1	Alt STAHRMBERG	Lieutenant-colonel Georges Maurice KOTTULINSKY, baron de JELTSCH	effectif : 1 860
2	De SOUCHES	Colonel Charles Louis de SOUCHES	effectif : 1 834
3	MANSFELD	Lieutenant-colonel Alexandre de LESLIE	effectif : 1 728
4	SCHERFENBERG	Colonel Frédéric de SCHERFENBERG	effectif : 1 725
5	BECK	Colonel Melchior Leopold de BECK	effectif : 1040 (7 compagnies)
6	KAISERSTEIN	Lieutenant-colonel Henri de SCHENK	effectifs : 968
7	HEISTER	Colonel Sigisbert de HEISTER	effectif : 927
8	WURTEMBERG	Colonel Ferdinand Charles de WURTEMBERG	effectif : 851
9	PFALZ-NEUBOURG	Lieutenant-colonel ARIEZAGA	effectif : 844
10	« GARDE BOURGEOISE »	Obristwachtmeisters und Arsenal verwalters Ferdinand degli OBIZZI	effectif : 933 (3 compagnies)
11	THIM (ou DHIM)	Commandement donné au plus ancien des capitaines	effectif : 410 (3 compagnies)
12	STRASSOLDO	Petit détachement de 20 ou 30 hommes	
13	REGIMENT DE CAVALERIE	Colonel Bernard de DUPIGNY	effectif : 600 à 700 cavaliers
14	L'artillerie, commandée par le colonel Christophe de BÖRNER et le lieutenant-colonel Martin de PÖKSTEIN, possède 262 canons, dont les calibres varient de une à deux cents livres; en plus de 50 canons de l'arsenal de la ville dont huit obusiers. Les pièces de la ville étaient servies par une compagnie d'une centaine de « Buchsenmeister »		

Il faut ajouter à cela comme indiqué plus haut :

- Milice de la ville 1 815 h.
- Milice des marchands 1 300 h.
en 6 Compagnies.
- Milice de l'Université 700 h.
en 3 Compagnies.
- Milice de la Cour 960 h.
en 4 Compagnies.

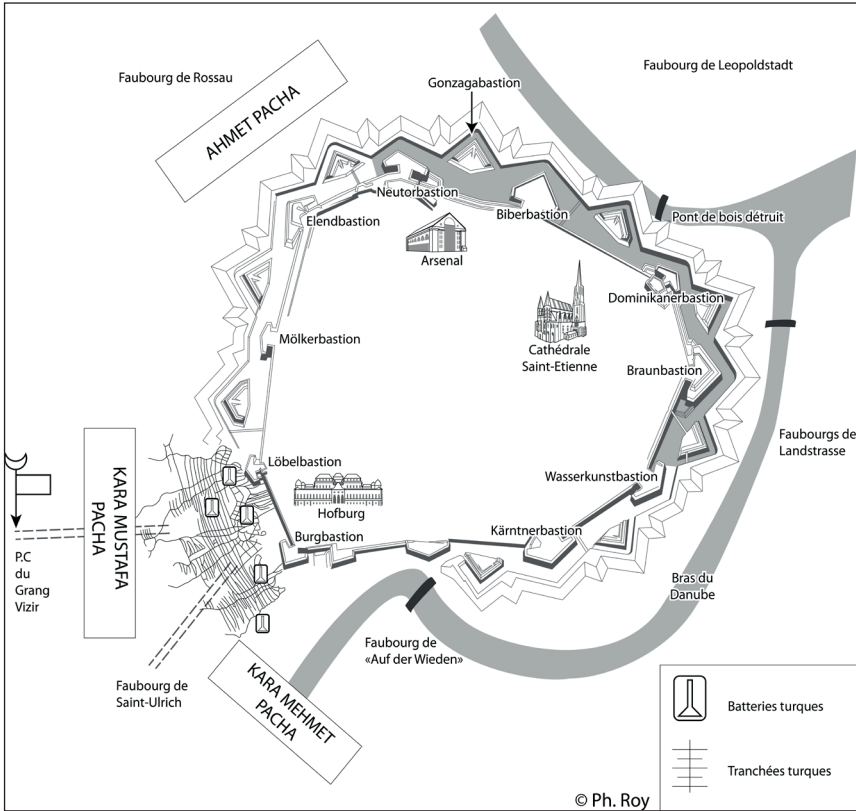
Les défenseurs de Vienne comptent au début du siège au plus 19 600 hommes, au moins 16 000 hommes.

À elles seules les milices représentent plus ou moins 5 000 hommes qui manquent totalement de formation militaire et seront engagés pour l'essentiel dans des tâches non combattantes mais néanmoins particulièrement utiles : guet et observation sur les couronnements des bastions et des ravelins, protection et lutte contre les incendies, acheminement des boulets, des poudres, réparation des positions retranchées détériorées par les tirs adverses, etc.

En se repliant, les troupes impériales ont conduit des troupeaux de bétail dans la ville afin d'assurer une partie du ravitaillement de la garnison et de la population. Cette dernière participe aux travaux de défense. Il fallut veiller à l'approvisionnement en moyens de combat et en vivres tant pour les militaires que pour les civils. Un magasin principal, un « arsenal » dans la terminologie du moment, fut créé en 1682 par décret impérial. Il recevait essentiellement des matières premières : poudres et mèches, fer, plomb, zinc, sels, acides et cuivre pour la fabrication des fameuses grenades et aussi des boîtes à mitraille dont les défenseurs étaient friands. Arrivaient aussi bien sûr, en grande quantité, du foin, de la paille, du blé et des farines.

Les préparatifs du siège

Dès le 14 juillet, le grand vizir a réparti ses troupes autour de la ville en fixant trois secteurs principaux. Au nord-ouest, l'aile gauche de l'armée turque, aux ordres du beylerbey de Jenő (Ineu), le vizir Ahmet Pacha, comprend les troupes provinciales de Caramanie et de Sivas et 20 compagnies de janissaires appuyées par 25 canons. À l'ouest et au sud-ouest, le centre de l'armée, aux ordres du grand vizir auquel est adjoint l'aga des janissaires, Bekri Mustafa Pacha, comprend des troupes régulières et provinciales de Roumélie et 20 compagnies de janissaires appuyées par 25 canons. Au sud, l'aile droite, aux ordres du beyler-bey de Diyarbakir, le vizir Kara Mehmet Pacha, est constituée par des troupes régulières et provinciales d'Anatolie et de Syrie et 20 compagnies de janissaires



appuyées par 25 canons³². Le grand vizir fait sommer la garnison de se rendre, ce que rejette Starhemberg. C'est la tradition. Le grand vizir donne l'ordre d'approcher les canons et ouvrir le feu contre la ville par trois pièces de chaque secteur

Selon le chancelier Kaunitz l'armée turque est forte d'environ 180 000 hommes, y compris environ 10 000 hommes restés à Győr, sous le commandement d'Ibrahim Pacha, Thököly, Apafi et trois autres pachas avec 40 000 hommes. Les pionniers de Valachie et de Moldavie comptent environ 10 000 hommes, les Tartares de 20 à 30 000 hommes.

Une liste trouvée dans la chancellerie du grand vizir après le siège de Vienne prouve que l'armée turque était encore forte de cent soixante dix-neuf mille cinq cents hommes, sans le contingent de ceux qui avaient des terres et des fiefs. Enfin une autre liste trouvée dans la même chancellerie indique que l'armée du grand vizir comptait au commencement de la campagne, tant en combattants qu'en valets suivant l'armée, près de six cent mille hommes. Ces listes sont datées du 7 septembre 1683.

32. Kreutel, *op. cit.*, p. 30-31.

Liste des troupes de l'armée des Turcs qui se sont trouvées à la revue faite devant Vienne, le 7 septembre 1683

1 - MUSTAPHA bassa vénérable grand vizir avec les Janissaires et toute sa cour.	6 000
2 - KARA MECKMET bassa de MESOPOTAMIE ou d'ARBEQUER	5 000
3 - HEIRA bassa de BOSNIE	6 000
4 - IBRAHIM basa de BUDE	5 000
5 - HUSAN bassa de DAMA RES	3 000
6 - HASSAN bassa de TEMESVAR	1 000
7 - MUSTAPHA bassa de SILISTRIE	1 500
8 - SEICORI ACHMET bassa d'AMITTA.	1 000
9 - CORIOGI BELGER BEGI de RAMECAL ROMNELIEN	6 000
10 - BESIER bassa d'ALEPPO	1 000
11 - ACHMET basa de NATOLIA	2 000
12 - HORMOS bassa de NENTECHEM.	500
13 - ACHMET bassa de TYRA	600
14 - HASON bassa de HONIMA	600
15 - ALI bassa de TECKE	500
16 - ALI bassa de SEBSESTE	1 000
17 - ALI bassa d'ANCIRA.	500
18 - ACHMET bassa de MEROS	1 000
19 - ALI bassa de CARAMANIA	1 000
20 - MUSTAPHA bassa d'ERBAY	500
21 - MUSAIN bassa de BOLIN	600
22 - EMIER bassa d'ADENNA	500
23 - ASEAN bassa de NIOLOILI	1 000
24 - HASAN bassa de NEUTA.	500
25 - ALI bassa de PERIS	300
26 - HASSAN bassa de SERMIN	300
27 - CHIRIGI bassa d'ERLAC.	600
28 - ACHMET bassa de CARAISAT	1 000
29 - OSMAN bassa Ogli de KATHAHIA	1 000
30 - IBRAHIM bassa de WARDEEN	600
31 - MUSTAPHA bassa Aga des janissaires	16 000
32 - OSMAOGI commandant des Spahis	12 000
33 - DIAGA commandant de DIMARIA ou ZAIM (ceux qui possèdent des terres ou des fiefs).	5 000
34 - Bassa qui commande l'artillerie.	1 500
35 - DIAGA comandant ceux qui montent à l'assaut	5 000
36 - BASSA qui fournit les munitions pour l'artillerie.	4 000

37 - Des soldats de KAIRO	3 500
38 - Des mineurs	500
39 - De ceux qui se sont offerts volontairement avec des sabres . . .	20 000
40 - Le GRAND CHAM avec ses TARTARES	31 000
41 - MICHEL ABAFFI, Prince de TRANSYLVANIE.	7 000
42 - SYRVAN Voïvode de WALACHIE	5 000
43 - Voïvode de MOLDAVIE	4 000
44 - L'armée de TECKELY	15 000
De l'autre part	48 400
Total :	179 500

Comme le rapporte Dimitri Cantimir³³ : « *Le Vizir [entreprit] le siège conformément à ses idées et nullement selon les règles de l'art de la guerre ; son imagination lui tenait lieu de prudence. Par exemple dans la persuasion qu'il était que Vienne ne pouvait lui échapper, il ne voulut point que la ville fut bloquée étroitement de toutes parts, ni qu'on donna d'assaut général.* » La brèche sera attaquée quotidiennement, mais avec de petits partis pour « *fatiguer davantage, que les veilles continuelles et pertes journalières devaient épuiser nécessairement et forcer à la fin de se rendre* ».

Le grand vizir décide d'attaquer la ville par le sud-ouest. Au nord et à l'est, la proximité du canal du Danube et de la rivière Wien ne permet pas d'entreprendre des travaux d'approche. Le grand vizir suit entièrement les conseils tenus de son ingénieur qui, pour reconnaître la place, y avait pénétré déguisé en valet. « *L'ingénieur Ahmet bey a en effet affirmé au grand vizir, d'une part, qu'en conduisant une guerre de mines, il perdrait moins de monde et que, d'autre part, les alliés de l'empereur ne pouvant intervenir avant la fin du mois de septembre, la ville serait prise bien avant*³⁴. »

Le grand vizir ne veut pas prendre la ville par un assaut général, mais la contraindre à capituler pour récupérer le butin au profit de l'État. Il concentre les opérations de siège sur le secteur sud-ouest, non loin du château impérial, où, à l'aide de l'artillerie, de travaux de mines et d'assauts limités, il pense s'emparer rapidement du fossé et de deux bastions, ceux appelés « *Burghastei* » et « *Löbelbastei* ».

La tactique adoptée par le grand vizir provoque des critiques dans le camp turc. « *Le vizir de Bude s'est aussi fort brouillé avec le Grand Vizir*

33. Dimitri Cantimir, Prince de Moldavie, *Histoire de l'agrandissement de l'Empire Othoman ou Aliothman, où se voyent les causes de sa décadence*, 2 tomes, 1743, Tome 2, de l'édition « Reprint » Lavauzelle, Limoges, 2007, p 90 sq.

34. AMAÉ, Correspondance Politique Autriche 56 fol. 79.

ayant mandé au Grand Seigneur que de la manière dont il attaquait la place, il ne la prendrait pas, voulant aller sous terre suivant le sentiment de son ingénieur, qui est un capucin renégat de Venise, au lieu de suivre la pensée de l'ingénieur général qui est, à ce qu'on dit, français – ce qui est totalement faux – qui voulait attaquer la ville le long du Danube ... d'une manière qui aurait été plus vite que par les mines qui donneraient le temps à la Chrestienté de s'assembler et de venir au secours. »

Une mise au point s'impose sur la technique poliorcétique des Turcs car les assiégés, des pamphlétaires et des historiens autrichiens des XVIII^e et XIX^e siècles se déchaînèrent contre la France. Si nous avons eu connaissance de la présence d'un ingénieur militaire français, Philippe le Masson Dupont (ou du Pont), dans l'armée de Sobieski, nous avons pu déterminer qu'aucun ingénieur militaire français, ni volontaire, ni en mission ne se trouvait en tant que conseiller technique chez les Turcs lors du siège de Vienne de 1683. Par contre, le siège était dirigé par un Vénitien qui était au siège de Candie (1648-1669) sous les ordres des ingénieurs de l'École française. Cela explique pourquoi le siège a été conduit à la française, selon la technique des tranchées et des parallèles conformément au plan joint à ce texte Ce système qui consiste à réunir les tranchées par des parallèles, en créant des places d'armes pour se protéger contre les sorties des assiégés, a été utilisé par les Ottomans lors du siège de Candie. C'était leur méthode d'attaque des places. Un ingénieur vénitien Marco Boschimi releva en 1649 un croquis de ce siège qui parvint à Vauban qui l'améliora en créant une troisième parallèle. Vauban inaugure cette nouvelle approche à l'occasion du siège de Maastricht, en juin 1673. Il n'y a qu'un pas à franchir pour que les observateurs impériaux sur les murailles de Vienne accusent les Turcs de manœuvrer à la française. De là à dire que des ingénieurs français conseillaient les Turcs ? Pour ne rien arranger, Vauban rendra aussi hommage le 12 octobre 1683 à l'utilisation astucieuse des mines par les Turcs, à la formation de leurs compagnies de mineurs « *comme je l'ai toujours enseigné* »³⁵.

Reprenons le cours du siège en suivant la « *Relation imprimée du siège de Vienne* » :

« Le 12^e de juillet nos coureurs ayant rapporté, que les troupes ottomanes marchaient droit vers cette ville ; et l'avant-garde paraissant même déjà

35. Rôle des parallèles : 1^{re} parallèle : mise en place des nouvelles batteries. Travaux d'approche, « fouilles » à l'abri des coups directs. 2^e parallèle : relier les positions des batteries plus rapprochées des remparts. 3^e parallèle : tremplin pour l'assaut des chemins couverts. Vauban à Louvois, de Tournay, le 12 octobre 1686, in *Revue du Génie militaire*, 13^e année, t. XVII, 1899, p. 339 sq.

bien près, le général Stahremberg, gouverneur de cette Place, abandonna au peuple les bois de chauffage et de charpente qui se trouvaient sur le bord de la rivière, et fit brûler le reste (...) Les ennemis approchèrent si près de la ville, qu'on pouvait les atteindre avec du canon, et ce fut alors que le général Stahremberg fit brûler et ruiner tous les faubourgs, églises et jardins qui se trouvèrent autour de la ville.

L'empereur, qui va se réfugier à Lintz, désigne un conseil qui devra rester à Vienne pendant le siège, composé des personnalités suivantes : le comte Kaplirz Sulevic Intendant militaire, Conseiller d'État et général d'artillerie, le comte de Molard, grand maréchal d'Autriche, le baron de Belcham, conseiller de la Chambre et le Chancelier Herman.

La première préoccupation du conseil est d'établir avec le duc de Lorraine la hiérarchie des commandants aux ordres de Starhemberg. Ces questions de "subordination" semblent prendre des dimensions considérables alors que tout est à faire pour mettre en œuvre la défense de la ville. La hiérarchie adoptée est la suivante : le comte Starhemberg gouverneur, sous lui les comtes de Thaun et de Serini, sergents de bataille, et ensuite les comtes de Souches et de Scherffemberg, le baron de Beck, le prince de Württemberg, le baron de Heisler, tous les colonels entrés dans Vienne³⁶. »

« Le mercredi matin 14^e du même mois ; l'ennemi s'était déjà couvert de terre, et n'était plus qu'à quinze toises des palissades ; les masures des faubourgs brûlées favorisant ses approches, et lui servant d'épaulement, et le mettant à couvert du canon. On ne laissa pas de tirer sans cesse ce jour-là de part et d'autre. Le soir les incendiaires mirent le feu à l'église des Écossais et aux belles maisons de Traun et d'Arrenberg et les réduisirent en cendres. On en attrapa quelques-uns auxquels on coupa têtes, mains et pieds, laissant leurs corps ainsi exposés dans la rue pour servir d'exemple à d'autres. On fit prendre ce même jour-là à la bourgeoisie et aux étudiants et aux artisans, et on commanda sous peine de la vie de découvrir les maisons, surtout celles qui n'étaient couvertes que de bois, en moins de deux heures. Pendant la nuit le canon de l'ennemi tira sans cesse du côté du château du Bourg et du bastion des Écossais et les Janissaires approchaient de plus en plus des palissades³⁷. »

Dans la nuit du 14 au 15 juillet, le duc de Lorraine quitte la ville et se retire au-delà des ponts avec sa cavalerie ayant laissé toute son infanterie au gouverneur (!). La position de l'île Tabor, faubourg de Vienne couvert de jardins, est abandonnée, le bras du Danube est reconnu guéable pour

36. BNF, Ms. Fr. 22482, f°15. Publié dans : Philippe Roy, *Louis XIV et le Second siège de Vienne (1683)*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 171-179.

37. *Idem*, p. 171.

la cavalerie, après reconnaissance de Lorraine, Kaplirc, Starhemberg et de l'ingénieur Rumpfer.

Le 15 juillet, les Turcs déclenchent leur premier bombardement sur le bastion du château (*Burgbastei*). « *L'ennemi mit ses mortiers en œuvre pour la première fois : mais ses grenades ne firent aucun effet.* » En même temps, les premiers travaux d'approche, tranchées et parallèles sont entrepris tandis que le grand vizir fait incendier les faubourgs qui n'avaient pas encore été détruits par les Impériaux. Les assiégés procèdent à un tir de contre batterie. « *Cette même nuit les nôtres firent une sortie, et l'on entendit alors un terrible bruit au camp des Turcs comme si on les voulait tous égorger.* »

Aucun espoir ne subsistait, par ailleurs, de tenir les ponts de Vienne qui pouvaient être battus en brèche par l'artillerie ottomane. L'avance de Thököly menaçait la tête de pont et l'île aurait pu se transformer en piège pour ses défenseurs. Malgré un raid meurtrier (une abbaye et dix maisons brûlées), le même jour et imputé aux Hongrois, Lorraine décide de ne brûler les ponts et les bateaux du Danube que lorsqu'il y serait acculé. Les ponts et la flottille sont laissés à la garde des dragons de Schutt qui avaient rejoint le 11.

Les Turcs attaquèrent la tête de pont le 16 juillet, vraisemblablement pour estimer la valeur et la profondeur de la résistance des Impériaux. Küçük Pacha, beylerbey de Roumélie, est tué dans sa tente par un boulet. Les travaux d'investissement sont effectués en trois directions et répartis en trois secteurs d'approche. L'aga des janissaires est responsable de l'approche en direction du ravelin du château, le gouverneur de Damas, Hassan Pacha, du secteur d'approche du bastion du château et le gouverneur de Temesvar, Ahmet Pacha, de celui de la *Löbelbastei*.

Ils furent repoussés par la manœuvre désespérée des dragons appuyés par un « canon chargé à cartouche »³⁸ mis en batterie près du pont. Les dragons poursuivant les Turcs dans leur retraite prirent quelques drapeaux. C'est cette tendance des Ottomans à retraiter dans le désordre et la précipitation – que nous retrouverons ultérieurement – qui sera une des raisons essentielles de leur échec.

Charles de Lorraine a compris dès les débuts de la campagne le parti qu'il pouvait tirer de ce comportement et il l'exploita toujours au maximum, en accrochant systématiquement les arrière-gardes turques avec de forts partis de cavalerie légère bien armés. Cet engagement du 16 juillet marque, selon nous, le véritable commencement du siège de la ville de Vienne³⁹.

38. Ce sont les fameuses « boîtes à mitraille » !

39. Dans ce combat du 16 juillet, un Pacha et de nombreux janissaires furent tués. Le colonel Schultz fut blessé, son lieutenant-colonel tué, un major polonais, le comte de Salsbourg et quelques dragons tués ou blessés.

En effet, les Turcs ayant occupé le Tabor encerclent la ville, établissent des ponts sur le Danube. Leur objectif est double : maintenir les communications avec leur camp et interdire toute descente du fleuve. Dès que les incendies s'éteignent dans les faubourgs, les janissaires les occupent. Lorraine essaye en vain de correspondre avec la ville. Vienne, coupée du monde, est assiégée. *« Le 16^e on fit une seconde sortie sur les ennemis. On jeta une grande quantité de grenades dans les approches. Ce fut ce jour-là que les ennemis passèrent la premières fois auprès d'Erdberg dans le Braser et de là dans Leopoldstatt, qu'ils brûlèrent et la belle église des Carmes aussi. Par cette occupation de Leopoldstatt, les ennemis nous ôtèrent toute communication. Depuis ce jour-là jusqu'au 20^e, le canon tira presque sans cesse de part et d'autre. On se servit aussi des grenades et les nôtres firent plusieurs sorties : mais les ennemis tâchaient d'approcher davantage de la ville, et cherchaient même dès lors à attacher le mineur à la contrescarpe et au Ravelin⁴⁰. »*

40. Ph. Roy, *Louis XIV et le Second siège de Vienne (1683)*, op. cit., p. 171-172.

CHAPITRE 4

La victoire de Kahlenberg

Le début du siège

De leur côté les Turcs organisent le siège. Les éléments demeurés à Győr, soit environ 12 000 hommes, y sont maintenus pour couvrir les besoins logistiques. Le prince de Transylvanie, Michel Apafi, relève le vizir de Bude qui doit rejoindre le camp de Vienne. Pour renforcer la sécurité des convois, un nouveau camp est établi entre Sichen et Altenbourg.

Dès le 14 les premières tranchées étaient ouvertes à 150 pas de la contrescarpe et des emplacements de batteries créés dans les jardins du faubourg de Saint-Ulrich, les pièces furent à portée le 15 et un ultimatum envoyé aux assiégés. Il est, enfermé dans un petit sac, jeté par-dessus la contrescarpe par deux cavaliers au grand galop. Unanimes les observateurs sont frappés par l'aspect paradoxalement moderne et oriental du camp des Turcs sous les murs de Vienne. Les tranchées, couloirs et parallèles sentent les méthodes françaises modernes mais sont encombrés de véritables « bazar oriental », de campements hétéroclites qui seront un obstacle redoutable aux manœuvres d'approche et à l'organisation des opérations militaires.

Dès lors le duc de Lorraine va employer ses meilleures troupes à « incommoder » les Turcs en attaquant les ponts et en harcelant les bases arrières, camps et convois de ravitaillement. Les observateurs militaires, rapporte notre « officier impérial » auteur de la « *Relation écrite...* », ne

comprennent pas pourquoi les Turcs ont ravagé et brûlé les faubourgs, détruit les vivres qui s’y trouvaient ainsi que mille autres choses qui auraient pu leur rendre un service infini pendant le siège. Bien d’autres décisions ou indécisions des assiégeants resteront incompréhensibles.

Lorraine mit en mouvement le comte Hermenstein vers la frontière de Styrie, ainsi que les garnisons de Győr, Komárom, Neustadt (dragons de Castel), afin de prendre les Turcs à revers en les attaquant du côté des montagnes¹. Après une reconnaissance particulièrement soignée, il établit une garnison d’infanterie dans l’abbaye de Klosterneuburg, à deux heures du camp des Turcs, à un endroit bien placé pour contrôler le Danube. Le comte Leslie fut chargé de regrouper l’artillerie à Tulln et d’y attendre quelques troupes de Léopold restées dans l’Empire et les auxiliaires de Bavière, Saxe et Franconie. Lorraine s’en remit alors aux décisions de la Cour. Pour lui, sans secours et sous le harcèlement des Turcs, Vienne est une ville perdue. Malheureusement bien des opinions contraires – notamment que la ville pourrait tenir – sont répandues à Lintz²...

Dans la nuit du 18 au 19 juillet, le comte Guido von Starhemberg effectue une sortie pour détruire une partie des travaux d’approche. « *Les 20^e et 21^e, les ennemis firent passer du canon dans la Leopoldstatt et en incommodèrent la ville. Et le 22^e, comme ils voulurent passer de plus gros canons sur des bateaux, on leur en coula à fond deux pièces et un mortier ; mais ils ne laissèrent pas d’en passer d’autres plus loin du côté de Nusdorf et d’Erdberg.* »

Le 23 juillet, entre 18 et 19 heures, deux mines explosent à la contrescarpe des *Burgbastei* et *Löbelbastei*. Trois assauts de janissaires sont repoussés.

« *Le 23^e vers le soir, ils firent jouer trois mines entre le château et la porte de la Carinthie, qui n’eurent pas un grand effet n’y ayant eu que six des nôtres tués ou blessés, et quelques palissades de la contrescarpe emportées. Cette nuit-là et tout le jour du 24^e ils jetèrent sans cesse des bombes et des grenades dans la ville; et quoique plusieurs boulets eussent percé des maisons d’outre en outre, il n’y eut jamais personne de blessé. Le même jour à cinq heures du soir, les gens étant en grand nombre au sermon à St-Etienne, un boulet passa par une fenêtre, abattit une grande masse de pierres et ne blessa personne. Les ennemis avaient déjà tiré plusieurs coups contre la tour de cette église, qui l’avaient endommagée. Cette nuit-là le canon retentit, et il eut une grêle de bombes et de grenades de part et d’autre.* »

1. BNF, Ms Fr 22482 fol. 20.

2. Sébeville n’y est peut-être pas totalement étranger !

Ce même jour, Charles de Lorraine achève le regroupement de son armée : Grana, Bade et Crouy ont quitté Győr le 20 à minuit et rejoint le duc à bride abattue

Le 25, un détachement de Dünnevald met hors de combat huit cents Tartares. Depuis lors les Tartares, moins ardents, seront tenus en réserve.

Les renforts de Pologne ne sont attendus que pour le début de septembre. Un message de Starhemberg, blessé à la tête, annonce que les Turcs ont avancé leurs tranchées à 30 ou 40 pas de la palissade de la contrescarpe. Selon le « rapport turc », on fit sauter le 25 juillet trois mines entre les portes du Château et la porte des Écossais afin de gagner la contrescarpe et d'y loger si possible des détachements de pionniers. Le 24, le bruit a couru que Thököly devait s'avancer vers Presbourg. Le « rapport turc » confirme cet ordre pour le 26. Thököly et Mihály Apafi devaient franchir le Danube, se rendre maîtres des ponts et marcher vers Presbourg. Lorraine, qui estimait ne pouvoir faire confiance au gouverneur de cette ville, décide de se mettre en route pour bloquer l'avance de Thököly et l'empêcher d'atteindre son objectif. Lorraine renforce la garnison de Presbourg de 200 hommes et 300 chevaux. Ce renfort est placé sous le commandement du major Okerby qui en fait n'arrivera pas à rejoindre.

« Le duc décampa le 25 des ponts de Vienne après les avoir fait brûler, y laissant cependant les régiments de Savoie et de Ricardi pour en conserver les fronts ». Arrivé sur la March, il apprit l'échec du détachement de renfort d'Okerbi, défait par les Hongrois, que les Turcs opéraient la jonction de leurs deux armées, que Thököly avec 20 000 Hongrois et 8 000 Turcs, commandés par les pachas de Varadin et Derle, se préparait à l'attaque du château de Presbourg. Lorraine força immédiatement son allure « malgré les difficultés de l'entreprise ». Cette décision a été sérieusement contestée quant à la longueur du chemin, l'importance de l'adversaire, le risque de détruire des troupes plus utiles ailleurs, d'autant plus que la jonction des Hongrois et des Turcs risquait de compromettre le ralliement des Polonais.

Avec sa cavalerie et ses dragons, le duc franchit la Rivière le 28 au soir, ses bagages ayant rejoint la March. Les « rebelles » accrochèrent immédiatement. Louis de Bade et le baron de Merci protégèrent les défilés qui commandent le débouché de Presbourg. La cavalerie est avancée. Le major Okerbi et deux cents pionniers arment une petite flottille d'assaut³.

3. Cf. Noël Buffe, *Les marines du Danube...*, op. cit.

État des troupes au camp de Presbourg, le 28 juillet 1683**Cavalerie**

Caprara	10
Rabata	10
Caraffa	10
Palfi	10
Gondola	10
Taft	6
Mercy	10
Halleweil	10
Montecuculi	10
Veteranyi	10
Goetz	10
Total	106 compagnies

Dragons

Schultz	
Stirum	
Herbeinvill	
Total	30 compagnies

L'ensemble compte 136 compagnies et environ 9 000 chevaux, sans comprendre le corps polonais de près de 2 000 hommes.

À Vienne, les assiégés repoussent une attaque sur la contrescarpe. Les ennemis seront à nouveau repoussés le 27, après que les Autrichiens aient fait exploser une contre-mine* dans le secteur de l'Aga des janissaires.

Le 28, le duc de Lorraine franchit la March à gué et lance ses dragons en direction de Presbourg qui est occupé. Le 29 juillet, les Impériaux, soit 106 compagnies de cuirassiers et 30 compagnies de dragons et le corps polonais de Lubomirski mettent en fuite les Mécontents. Thököly laisse sur le terrain 150 tués et prisonniers, 500 chariots et 900 paires de bœufs sont récupérés. Les rebelles hongrois se replient à Tmava (Tirnavu). De nombreux Tartares se noyèrent en franchissant le Danube. Cette action mit de la mésintelligence entre les rebelles et les Turcs qui se séparèrent Mécontents et qui ne se réunirent plus par ordre du grand vizir⁴. Le duc de Lorraine installe un camp entre Stillfried et Angern au bord de la March,

4. Confirmé par des lettres interceptées. BNF, Ms. Fr. 10685 fol. 75.

à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de Presbourg. À Vienne, le 29 juillet, les Turcs font exploser une mine tandis qu'un envoyé de Thököly vient rendre compte au grand vizir que le chef des « Mécontents » s'est emparé de la ville de Presbourg et lui annoncent la reddition des forteresses impériales de Léva et de Nyitra. La cadence des tirs de mines et de contre-mines devient quasiment quotidienne.

Le 30 juillet, les tirs de mines et contre-mines continuent et, le lendemain, une autre contre-mine éclate dans le secteur de Kara Mehmet Pacha. Un accrochage qui dure cinq heures oppose les Autrichiens et les Turcs sur la palissade. Ces derniers assiègent par ailleurs la palanque de Gitzendorf sur la Leitha. Les assaillants *« attachèrent la nuit du 30^e de juillet des bateaux au pont-levis et firent ensuite avancer des radeaux dans le dessein de faire une attaque du côté de la tour rouge, où on dit que les fortifications sont moins bonnes et le 31^e de juillet, nous fîmes sauter une mine qui coûta trente hommes aux Turcs. Le 1^{er} d'août, il tomba un boulet dans l'église de St-Etienne. »*

L'aggravation de la situation des défenseurs

Le 1^{er} août, on apprend que Jean III Sobieski partirait de Cracovie le 6 de ce mois. Le 2 août, une nouvelle contre-mine explose sans provoquer de dégâts chez les Turcs. *« La nuit du 2^e nos gens brûlèrent une bonne partie des bateaux et radeaux des ennemis, dont nous venons de parler. Et ceux-ci s'emparèrent de deux pointes ou étoiles de la contrescarpe du côté de la porte du château, et perdirent bien du monde. Cette même nuit-là il sortit trente maîtres des nôtres, qui revinrent avec 48 bœufs. Le jeu des bombes, des grenades et du canon continuait nuit et jour, mais il n'y eut que très peu de gens tué. »* Le 3 août, une contre-mine blesse une dizaine de Turcs vers midi. Ces derniers attaquent la contrescarpe du bastion du Lion (*Löwebastei*). Le combat est rude et il commence à y avoir beaucoup de pertes : *« Ils l'emportèrent mais ils en furent rechassés bientôt après, avec la perte de quelques cents hommes pour eux et du lieutenant-colonel du régiment de Starhemberg, que notre gouverneur regrettait fort, d'un capitaine et d'un Lieutenant et de vingt soldats pour nous. »*

Dans la journée, les palanques de Pottendorf et d'Ebreichsdorf capitulent et dans la soirée, après quatre assauts consécutifs et en trois endroits différents, les Turcs parviennent jusqu'à la contrescarpe. *« M de Stahremberg, gouverneur de la Place, s'y trouva en personne. Nous perdîmes vingt hommes, et nous eûmes trente blessés. Les ennemis perdirent cinq cents. »*

Pour les assiégés la situation devient difficile.

« Le 5^e un espion nous rapporta que les ennemis ayant envoyé trois mille chevaux reconnaître le secours que nous attendions, il n'en était revenu

que mille, les autres ayant été assommés. » Le 6 août, Charles de Lorraine envoie à Passau le général Pálffy pour faire part de son plan d'opérations à l'Empereur. Se maintenant au nord du Danube pour assurer la sécurité des communications avec la Pologne, il compte franchir le Danube à Krems avant la fin du mois d'août dès qu'il aura pu rassembler 25 000 hommes. Ensuite, il pénétrera dans le Wienerwald afin d'y organiser une position défensive. Les palanques autrichiennes de Schottwien et d'Ebenfurt, situées au sud-est de Vienne, se rendent aux Turcs.

Le 7 ou le 8 août, les secours polonais demeurant « incertains », Lorraine décide de « serrer » l'adversaire au plus près et de rassembler une armée de 40 à 45 000 hommes « tant des Impériaux que des Bavares et des premières troupes de Pologne qui entreraient en Silésie ».

À Vienne les Turcs se rendent maître de la contrescarpe : « *Notre garnison fut ces deux nuits-là aux mains avec les ennemis depuis les 9 heures du soir jusqu'à la pointe du jour. On dit qu'il y eut 900 des ennemis tués, et 70 ou 80 des nôtres, et entre autres le lieutenant-colonel Leslie du régiment de Souche fut tué d'un coup de mousquet.* »

Le 7 et le 8, les Turcs font exploser de nouvelles mines. Charles de Lorraine écrit à Louis XIV le 8 août 1683 pour le prier d'intervenir du côté de la Chrétienté : « *Les ennemis se sont emparés de la contrescarpe après 23 jours d'une assez ferme résistance mais qui nous a coûté beaucoup de monde*⁵. » En fait, 31 colonels ont été tués. Starhemberg est malade. Lorraine insiste aussi sur la faiblesse de l'aide que les habitants civils peuvent offrir aux défenseurs. Le 1^{er} août, la garnison de Győr détruit un important convoi turc près d'Altenbourg. Un accrochage rapide eut lieu peu de temps après entre Thököly et le colonel Mercy qui empêcha les Hongrois de prendre les magasins impériaux près d'Euzendorf. Les bateaux des Hongrois sont détruits et les troupes ainsi bloquées dans le Tabor. Lorraine fit également échouer un projet de Thököly qui « fit interpellé la Moravie à lui *paier contribution* ».

Le 11 août, deux contre-mines blessent une dizaine de Turcs qui creusaient une tranchée d'approche. Le 12 août, après avoir fait sauter trois mines, les Turcs prirent la contrescarpe, firent sauter la demi-lune près de la porte des Écossais, du côté du château. Ils voulurent alors s'y cantonner mais en furent repoussés. Le combat ayant duré plus de six heures les assiégés perdirent près de 1983 soldats malades ou blessés, 6 colonels tués, trois lieutenants-colonels, un commandant et un ingénieur que Mr de Mannsfeld avait fait sortir de France... Il n'y a plus de grenades. Les mineurs sont neutralisés. Par l'intermédiaire de Caprara le grand vizir propose la reddition de la ville en raison des pertes et parce que la

5. BNF, Ms. Fr. 12200.

contrescarpe serait sur le point de céder. Le 18 août, dans la matinée, une sortie aux ordres du colonel Dupigny échoue avec de lourdes pertes, dont le colonel et trente maîtres. Ces maîtres ou « mestres » sont des cavaliers commandés par des « Ritter meister ». Une nouvelle sortie est effectuée dans la nuit du 22 au 23 août et dans la nuit du 23 au 24. La garnison récupérera une trentaine de bœufs.

Le 19 août, le duc de Lorraine quitte son camp des bords de la March et se dirige vers l'ouest en passant par Wolkersdorf. Le 21, il est à Stockerau et atteint Tulln le lendemain. Le 24 août, il attaque avec 13 000 hommes le corps de Kör Ussein Pacha opérant au nord du Danube et le bat à Langenzersdorf⁶ où le pacha d'Eger est tué. Les Turcs et les Mécontents se replient en direction de Tirnau. À Volkersdorf, le duc de Lorraine apprend l'arrivée de l'armée polonaise qui approche des frontières de la Basse Autriche et envoie le prince Lubomirski à Nikolsbourg (Mikulov) pour y saluer le roi de Pologne. La concentration des troupes alliées va permettre d'envisager la bataille qui doit rompre l'encerclement de Vienne.

Pour hâter les décisions, Charles de Lorraine établit de nombreux courriers avec la Cour et avec Kaplirs qui se trouve toujours dans la citadelle de Vienne. Il s'adresse directement à Sobieski. Les nouvelles de Vienne insistent sur l'avance des mineurs. L'indécision des Turcs commence à étonner puisqu'ils semblent occuper le ravelin. Leurs mineurs pensent travailler en toute quiétude à l'abri de l'artillerie et de la mousqueterie. Lorraine, qui attend toujours la jonction des troupes auxiliaires, ne peut que faire mouvement vers Vienne et chercher l'endroit favorable pour franchir le Danube. Une idée fausse a été répandue : celle d'un éventuel franchissement du Danube près de Presbourg. L'armée de Thököly est dans la région de l'île de Schutt pour faciliter la jonction avec quelques milices tartares. Les troupes de Saxe et de Franconie devraient approcher de Lintz. C'est finalement la région de Tulln et Krems qui est choisie. On a envoyé à Krems toute l'artillerie, soit 50 pièces de 3 à 12 livres. Bavière qui est à Lintz devrait en fournir 24. Trois des plus grosses seront mises en batterie au-dessus du camp des Turcs. Les Bavares occupaient déjà une rive du Danube et l'endroit était protégé par le défilé du Wienerwald qui interdisait aux Turcs l'emploi massif de leur cavalerie. Pálffy, venu de Lintz, rejoint le 23 avec l'ordre d'attendre la jonction avec tous les alliés avant de s'approcher des positions turques.

Le duc continue, le 24, d'avancer vers Tulln. Un détachement de cavalerie, aux ordres de Lubormiski accomplit une reconnaissance vers la frontière ; le vizir, informé des mouvements de l'armée impériale dont l'objectif devenait évident, aurait demandé à Thököly d'entreprendre des

6. AMAÉ, Correspondance Politique Autriche 5 fol. 65.

raids meurtriers dans les pays héréditaires, pour créer une diversion et détourner Lorraine de la route de Vienne. Thököly se contente en fait de faire quelques démonstrations ... qui n'amélioreront pas ses rapports avec les Ottomans. Les Tartares ayant cependant repris leurs raids, brûlé de nombreux villages, Lorraine tourne bride et engage le combat dans la région de Pisemberg le 24 août 1683, avec une armée qui comprend en tout 176 compagnies de cavalerie et de dragons impériaux ainsi que 11 376 chevaux et un corps de 2 000 Polonais. Les pertes furent sévères de part et d'autre. Une fois encore les Turcs, qui ont perdu 1 000 ou 1 200 hommes, ont mal décroché et retraité en panique, dans le désordre le plus complet. L'effectif initial des Turcs était d'environ 14 000 cavaliers, turcs ou tartares. Les rebelles hongrois étaient demeurés sur la March. Sur les fortifications de Vienne, du 20 au 24 août, les duels de mines et contre-mines deviennent de plus en plus meurtriers.

« Le 24^e les ennemis nous voulurent rendre la pareille par deux mines. La première ne fit que jeter de la terre dans le fossé mais la seconde emporta quelques-uns de nos gens. Ce même jour-là nous eûmes avis de M. le duc de Lorraine que le secours serait prêt dans huit jours. Cela nous consola beaucoup parce que nous commencions à être pressés et que notre garnison diminuait à vue d'œil, y ayant déjà quatre mille soldats ou tués ou malades ou blessés. Au reste on se préparait à soutenir un assaut général et Monsieur notre gouverneur n'oublia rien de tout ce qu'il pouvait s'imaginer être pour la sûreté de la Place. Tous les bourgeois avaient ordre de veiller jour et nuit dans leurs caves, à cause des mineurs des ennemis. Ce même jour 24^e les ennemis firent passer deux cents chevaux au-delà du Danube, qui mirent le feu à quelques villages mais ils furent battus, et ceux qui voulurent repasser en deçà se noyèrent dans la rivière. Sur le soir du même jour nos mineurs rencontrant un fourneau des ennemis le firent jouer aux dépens d'eux; en même temps la garnison fit une sortie dans le fossé d'où elle chassa les ennemis qui perdirent plus de trois cents hommes en cette rencontre; mais ils ne laissèrent pas d'y revenir la nuit et le lendemain 25^e ils s'y portèrent comme auparavant et y apportèrent des sacs de laine pour se couvrir. Ce même jour 25^e nous eûmes encore une heureuse rencontre avec les ennemis car ils furent chassés du fossé, leurs ouvrages furent renversés; on leur encloua dix pièces de canon; et on leur enleva toute la poudre d'une mine. Le 26^e on s'aperçut de la tour de St-Etienne que les Turcs quittaient leur camp et approchaient en grand nombre de la ville. Cela obligea notre gouverneur à faire doubler la garde partout, et à faire tirer toute la nuit sur eux. »

Dès lors de nouvelles difficultés apparaissent chez les Ottomans.

Le 26 août « les janissaires parurent extrêmement rebutés et ne voulurent plus rien faire, disant qu'ils avaient fait leur devoir, qu'ils s'étaient battus

pour leur Sultan soixante dix jours consécutifs et trois pour leur Aga. Tellement qu'on les vit ultérieurement résolus d'abandonner les travaux, ce qui obligea leur moufti à les exhorter à continuer encore leur service pendant quelques jours ; ce qu'ils promirent⁷. »

Le 27, une nouvelle mine saute dans le mur de contrescarpe. En raison des pertes qui sont élevées le grand vizir suspend l'assaut. Le 28, les janissaires refusent une fois de plus le combat, le corps des janissaires ne devant pas être engagé plus de quarante jours au cours d'un siège. Seul l'espoir du pillage de la ville les maintient au combat... Starhemberg avoue avoir perdu 3 015 hommes jusqu'au 18 août.

Le 28 août, les conditions météorologiques sont difficiles. Les nouvelles des assiégés peuvent paraître moins inquiétantes aux observateurs militaires. Les Turcs n'ont pas réussi à prendre pied sur le ravelin. Il est vraisemblable qu'une galerie de mine s'est effondrée mais les sapeurs turcs continuent leur ouvrage. C'est pour le bastion de Lebel que les assiégés manifestent la plus grande inquiétude. Cependant l'ampleur des pertes des assiégés commence à filtrer : le Prince de Wurtemberg est blessé, les colonels Dupigny, Saint Croix, les chevaliers de Stainville, de Gournay, de Chauviray et Bringer ont été tués. Un appel désespéré, expédié par Starhemberg au duc de Lorraine le 27 août, parvient au camp des Impériaux : *« Très Gracieux Seigneur, il est temps que Votre Altesse nous vienne en aide car nous perdons beaucoup d'hommes et beaucoup d'officiers, encore plus par la dysenterie que par le feu ennemi, puisque soixante personnes par jour succombent à cette maladie. Nous n'avons plus de grenades, jusqu'ici notre meilleur moyen de défense. Nos canons ont été en partie démontés par l'ennemi, en partie détruits. »* Plus anxieux et plus pressant Kaplir ajoute : *« Avec les boulets, nous pouvons à peine tenir trois jours (ils en tinrent cependant plus de quinze). Les canons sont déjà presque tous démolis. En un mot, l'état de la ville exige que le secours paraisse sans autre perte de temps. Le danger est plus grand que je ne puis le confier à ce papier. »*

Or, pour le moment, Lorraine est dans l'impossibilité d'attaquer avec ses propres troupes. Son action dépend de la promptitude de l'arrivée des secours, de ceux d'Allemagne et de Pologne, qui ne devaient plus tarder. Les cours occidentales pensaient que les secours seraient rapidement en place, mais qu'aucune action sérieuse ne pourrait être entreprise avant le printemps. Innocent XI venait de renouveler ses appels à Louis XIV⁸.

« Après Dieu, à qui nous ne cessons point d'adresser nos prières, nous n'avons recours qu'à Votre Majesté, étant persuadé que ses vertus et sa

7. BNF, Ms. Fr. 10685 fol. 77. Le 31 août, les troupes du pacha d'Alep désertèrent.

8. BNF, Ms. Fr. 4385.

valeur invincible sont le plus ferme appui de la Chrétienté. C'est pourquoi nous vous conjurons par les entrailles de Notre Seigneur Jésus Christ, de prendre la défense de la Chrétienté, dans le misérable état où tout le monde sait qu'elle est réduite, et de lui tendre cette main triomphale pour la soutenir dans de si grands périls ... Lorsque nous considérons de combien de grâces la bonté divine a comblé Votre Majesté, les belles qualités dont elle l'a ornée, et les forces et les richesses qu'elle lui a données, nous croyons facilement que vous avez été destiné par la providence divine qui ne se trompe jamais pour monter à un aussi haut degré de gloire ... Nous ne doutons pas que ces raisons ne vous portent à entreprendre la conservation de Vienne, pour le salut du public qui doit être encore plus cher au Roi très chrétien qu'aux autres princes et que vous ne contraignez les ennemis d'abandonner leur injuste entreprise⁹. »

Nous savons que Louis XIV ne bougera pas, l'Empereur Léopold n'étant pas décidé à céder sur les Réunions. Les contingents d'Allemagne rejoindront en août, ceux du roi de Pologne Jean III Sobieski au début du mois de septembre.

Retournons sous les murs de Vienne. À cette époque, la fin du mois d'août, le grand vizir fait entreprendre de nouvelles sapes sous la courtine et sous les bastions de la Cour de Lebel. Les Valaches sont chargés de rétablir un pont sur le Danube. Ils croyaient « *par cette diversion retarder notre marche ou nous occuper dans cet endroit quelques corps considérables. Les pionniers des Valaches utilisent les anciens piliers du pont incendié dont les vestiges affleurent de trois ou quatre pieds car les eaux du Danube ont considérablement baissé. Un bon tiers de la coupure est franchie dans la nuit du 29 au 30. Les Moldaves et les Valaches travaillent avec diligence. Inquiété par ces progrès le duc de Lorraine attaque la position. Le coup de main est exécuté par les gens du colonel Heisler, à l'aide de bateaux construits à la hâte, appuyés par une forte contre batterie d'artillerie* ».

Les Moldaves durent se replier tandis que les Impériaux incendient totalement le pont avec des tonneaux de goudron. Chez les assiégés, la mine du bastion de la cour saute le 4 septembre mais l'assaut est un échec. « *Ce même jour un espion qui devait porter une lettre au duc de Lorraine se rendit au camp du Grand Vizir où il dit que la garnison de Vienne n'était plus que de 5 000 hommes et qu'il y avait une grande mésintelligence entre la bourgeoisie et la garnison ; sur quoi le Grand Vizir ordonna de canonner immédiatement la ville.* »

9. Victor-Lucien Tapié, « Europe et Chrétienté. Idée chrétienne et gloire dynastique dans la politique européenne au moment du siège de Vienne », in *Gregorianum*, 1961, Vol. XLII.

« Le 31^e d'août on fit connaître par un signal de trois fusées le retour d'un de nos espions qui nous assura que l'Empereur et le Roy de Pologne seraient à Krems le 1^{er} de septembre. » Le 1^{er} septembre, les ennemis sont dans le fossé du bastion du Burg. Une sortie effectuée par le général Serényi avec 600 hommes est repoussée par une contre-attaque turque et les Impériaux abandonnent sur le terrain 21 cadavres qui sont décapités. Les pertes sont lourdes de part et d'autre et dès le 26 août, les Janissaires parurent extrêmement rebutés et ne voulurent plus rien faire disant qu'ils avaient fait leur devoir¹⁰. »

C'est le 3 septembre que, pour les assiégés la situation devient très critique. Les Turcs s'emparent de l'ensemble du ravelin du Château derrière des barricades dans les rues de la ville. Énorme pénurie de munitions. Le 4, nouvel échec des Turcs qui ne peuvent prendre le *Burgbastei* et doivent évacuer le ravelin.

Le commandement autrichien est informé de la situation à l'intérieur de la ville par des messagers qui parviennent à franchir les lignes turques, de même que le comte de Starhemberg est au courant de la concentration de l'armée de secours. L'intervention de cette armée de secours devient la véritable préoccupation des assiégés.

« Le 4^e les ennemis firent jouer une seconde mine qui emporta encore une grande partie du bastion du Bourg et le 6 les ennemis firent sauter une mine. Sous le bastion du Lion qui n'eut pas l'effet qu'ils s'en étaient promis à cause des soupiraux que nous avions faits au bastion et une partie de cette mine ayant fait son effet contre eux. Elle ne laissa pas d'emporter une des pointes du bastion et de nous enterrer plus de trente mineurs, ce qui fut une perte considérable pour nous parce que nous manquions fort de ces gens-là. »

Le rédacteur, certainement pressé de quitter les lieux, achève sa relation de manière laconique : *« Le reste n'a pu être achevé avant le départ du courrier. »*

Le 7 septembre, un nouvel assaut général qui se solde par un échec offre un spectacle invraisemblable : *« Ce fut un spectacle fort curieux de voir accourir le petit peuple, les pieds nus et les bras étendus, les uns avec de vieilles armes rouillées, les autres avec des bâtons seulement, ou quelques marteaux; et lorsqu'on vit qu'il y avait à peu près une quarantaine de mille hommes ainsi rassemblés, on fit jouer deux mines, l'une au bastion de la cour, l'autre au bastion de l'Eble et en même temps on commanda l'assaut qui s'exécuta avec une si grande confusion qu'ils s'entretuèrent les uns et les autres sans obtenir aucun résultat Le 7, le grand vizir envoya derechef demander au Résident de l'Empereur s'il n'avait pas pouvoir de conclure la paix »*

10. BNF, Ms. Fr. 10685 fol. 77.

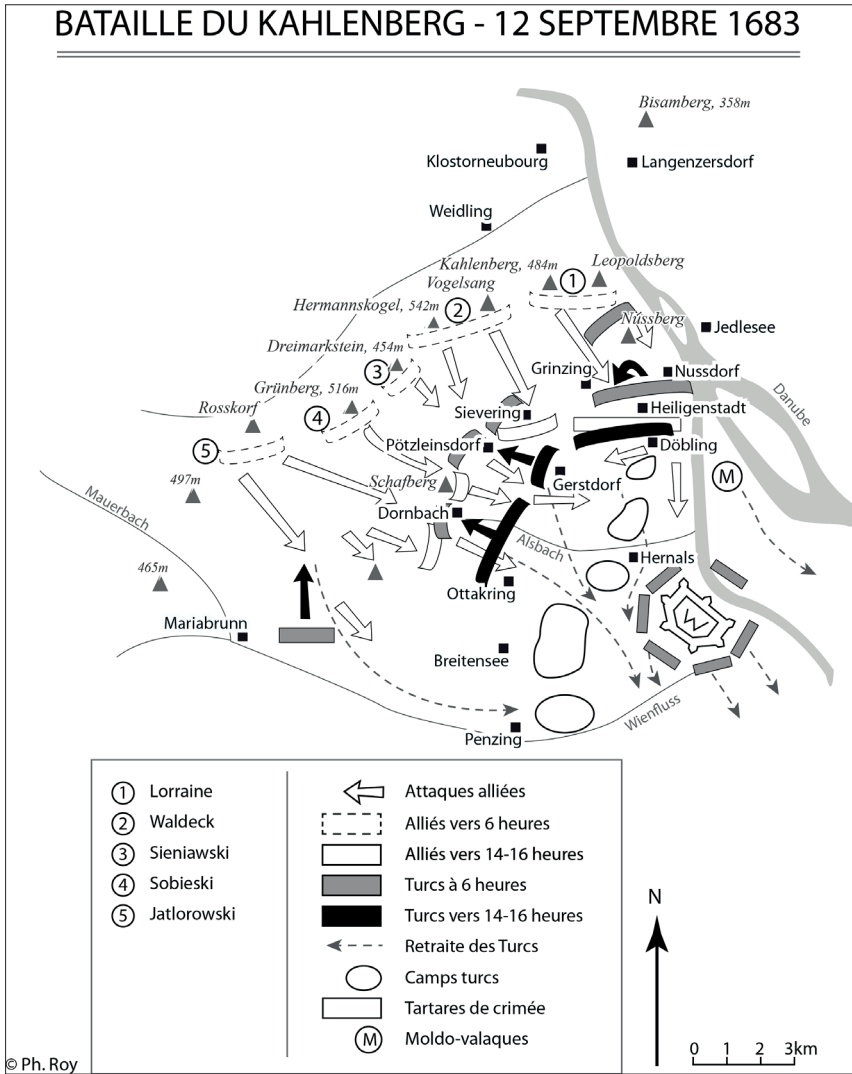
Le 8 septembre, toute l'armée est rassemblée à Tulln. On attend les Polonais. La jonction est enfin assurée avec les « corps de secours » des auxiliaires d'Allemagne. Vivres et fourrages sont complétés. Cette jonction aurait pu être pratiquement achevée le 5 septembre, dans la plaine de Tulln mais les pluies incessantes retardèrent l'exécution de ce projet. Mercy, avec 2 000 chevaux, opère une reconnaissance vers Morback pour essayer de percer les intentions turques. Le 9, à la pointe du jour, il conduit toute l'armée allemande entre Saint-André et Königstadt. Un courrier apprend que le 4 les Turcs ont donné l'assaut au bastion de la cour et le 8 au bastion de Lebel. Un drapeau y aurait été planté. Les pionniers et les unités spécialisées dans les assauts campent dans les brèches. Les défenseurs ne répondent plus qu'avec de l'armement d'infanterie. Des prisonniers confirment ces nouvelles qui décident l'Empereur et Lorraine à presser le mouvement des troupes qui attendent toujours la jonction avec les Polonais de Jean III Sobieski. C'est alors qu'il appartient au duc de Lorraine d'accueillir les alliés, « *d'apaiser entre eux les querelles de protocole et de susceptibilité qu'aucune circonstance, au XVII^e siècle, n'était capable de faire oublier; de fixer les conditions d'une attaque du camp turc* »¹¹. C'est la bataille du Kahlenberg qui se déroulera le 12 septembre 1683.

La bataille du Kahlenberg

Le duc de Lorraine met les armées allemandes en position dans les montagnes le 10 septembre. Les Polonais demeureront une bonne heure en arrière sur la droite du dispositif des Impériaux. Le 11 septembre, après l'occupation facile de la chapelle Saint-Léopold par un détachement de trois cents cavaliers, les armées s'ébranlent et marchent, comme Lorraine l'avait demandé, vers Kahlenberg, par cinq routes convergentes. L'aile droite est confiée au roi de Pologne et à son armée.

Au soir du 11 septembre, les défenseurs de Vienne aperçoivent les feux de bivouac de l'armée de secours sur le Kahlenberg, renforcée par le contingent polonais de Jean III Sobieski. Comme nous l'avons vu, cette armée est forte d'environ 40 000 hommes. C'est la cavalerie forte de 3 700 hussards, 11 150 cuirassiers, 500 arquebusiers à cheval et 2 700 cavaliers légers qui se taillera la part du roi. Cette cavalerie, en raison de plusieurs siècles de contacts et de voisinage avec les Tartares ou Tatares et autres Cosaques Zaporogues, connaissait parfaitement leur « manière de faire la guerre » comme le note l'ingénieur Philippe Le Masson du Pont, petite guerre de harcèlement et d'usure.

11. V. L. Tapié, *Europe et chrétienté...*, op. cit., p. 280.



Par ailleurs cette cavalerie, surtout les fameux « hussards noirs », terrorisent ses adversaires. Au contraire des hussards hongrois, ces hussards polonais sont lourdement armés et cuirassés. Ils opèrent par « postes » de trois cavaliers, ont à leur disposition un chariot et deux chevaux pour le transport de leurs cuirasses, tentes, armes et vivres. De leur côté les Lithuaniens alignaient des hussards plus lourds, les « Petyors ». Jean III disposait aussi d'une artillerie, sous la responsabilité de Le Masson du Pont et de 1 200 à 1 800 cosaques Zaporogues « réconciliés » avec la Pologne.

La bataille du lendemain va mettre fin à 59 jours de siège. Les pertes de la garnison s'élèvent à plus ou moins – selon les sources – 53 officiers

et 5 000 hommes parmi les troupes régulières et 1 650 hommes parmi les milices de la ville. Les pertes civiles sont beaucoup plus importantes. *« Il est mort plus de 22 000 personnes depuis le commencement du siège tant de blessure que de maladie, et surtout de maladie. Là où les pestes demeurant endémiques. »* En plus, à la fin du siège, il meurt en moyenne 60 personnes par jour de dysenterie.

Les 11 et 12 septembre 1683¹², les ordres de bataille des armées en présence étaient les suivants. Au total, l'armée de Lorraine était forte d'un effectif d'environ 75 000 hommes. Il ne faut pas oublier les 6 000 Hongrois du palatin Pál Eszterházy qui n'apparaissent pas dans les états. En face, l'armée ottomane comptait encore 138.900 hommes. Dans un premier temps les cinq corps d'armée firent mouvement vers les hauteurs du Kahlenberg et s'établirent sur trois lignes sur le versant situé du côté de Klosterneubourg, soit :

Troupes de l'Empereur	21 000
Troupes de Bavière et Salzbourg	10 500
Troupes de Pologne (y compris le premier contingent de volontaires)	21 000
Troupes de Saxe	9 000
Troupes de Franconie	9 500

L'ensemble des troupes doit marcher en ordre de bataille pour autant que la configuration du terrain le permette.

Dans un premier temps les cinq corps d'armée font mouvement vers les hauteurs du Kahlenberg et s'établissent sur trois lignes sur le versant situé du côté de Klosterneubourg. La petite artillerie, qui ne demande pas de travaux de batterie considérables, est à Saint-Léopold. Aucune réaction n'est remarquée chez les Turcs qui dans la nuit du 11 au 12 septembre étendent leur front entre la Montagne et le Danube sur un terrain très compartimenté coupé de haies, de vignobles et de jardins. Dans la nuit la ligne turque est prise sous le feu de l'artillerie impériale. La cavalerie ottomane, une sorte de milice à pied et à cheval qui ressemble aux dragons des Impériaux, recule hors de portée de l'artillerie. Il n'y a que très peu d'infanterie. L'artillerie turque est inexistante.

Au lever du jour Lorraine imagine la tactique qu'il va utiliser, imposée par ce champ de bataille impossible, entre les lignes impériales et Vienne, limité par une ravine qui couvre le camp des Turcs en poste à Heiligenstadt. L'idée de Charles de Lorraine est de longer le Danube et d'attaquer le camp turc par la droite. En raison des coupures de terrain il place sur sa

12. BNF, Ms. Fr. 24482 fol. 40-45.

gauche un grand corps d'infanterie dont il conserve le commandement et qui a pour mission d'être le premier au contact des ennemis. Leslie insère ses propres troupes dans le dispositif et prépare les appuis d'artillerie. La préparation des batteries – en particulier celles qui sont destinées aux pièces de plus gros calibre – demande une bonne partie de la nuit. Deux bataillons d'infanterie sont engagés en « sonnette » tant que les appuis d'artillerie ne sont pas disponibles.

Les Turcs – grâce à des reconnaissances rapides de cavalerie légère – finissent par percer les intentions des Impériaux. Vers cinq heures du matin ils envoient un fort parti d'infanterie et de cavalerie barrer l'accès du ravin entre la Montagne et le Danube, malheureusement pour eux sous le nez des batteries impériales. Fontaine contre-attaque avec des éléments épars, ramassés en hâte sur le terrain, dans une manœuvre désespérée pour éviter l'encerclement des batteries. Le travail n'a pas cessé un instant. Sous le commandement de Crouy un corps de secours attaque en ligne, avec une vigueur inouïe, les Ottomans postés derrière le rideau d'arbres qui masque le ravin. Après un recul rapide, et pour une fois sans trop de désordre, les Turcs rejoignent le gros de leurs troupes et préparent un important mouvement de revers pour renforcer les éléments qui restent en contact. C'est à ce moment que Lorraine fait donner son impressionnante aile gauche, puis Waldeck et Saxe-Luxembourg. Des dragons sont envoyés en avant de l'aile gauche pour contraindre les Turcs à garder le contact et leur interdire toute dérobade. C'est le célèbre mouvement en tenaille qui assurera la victoire des armées de Lorraine qui s'avère un commandant en chef énergique et un brillant tacticien. Leslie, audacieux, porte son artillerie légère en avant de l'infanterie¹³.

« *L'avantage de la manœuvre permet au Duc de gagner du terrain, pour étendre le front de l'aile gauche à mesure qu'elle défend les sorties du défilé.* » Les hussards polonais chargent en direction d'Hernals et les Impériaux dans celle de Gerstdorf. L'action sera décisive. Simultanément, l'infanterie appuyée par la grosse artillerie fait un bon en avant et dégage un grand compartiment de terrain qui est immédiatement occupé par l'aile gauche. Caprara verrouille le dispositif jusqu'au Danube. Waldeck et Saxe-Luxembourg qui sortent des couverts à bride abattue ferment la tenaille en opérant la jonction avec les Polonais en un temps éclair. Satisfait, Lorraine reprend le commandement de son aile gauche à l'Électeur de Saxe et fait basculer d'un seul bloc toute l'infanterie allemande. Saxe veille à ce que les généraux colmatent les nombreuses brèches que la contexture du terrain rend inévitable. Le mouvement s'opère sous le feu continu de l'artillerie et des armes d'infanterie. Dans cet ordre Lorraine commande un

13. *Idem*, fol. 45.

mouvement d'ensemble de tous les corps d'armée, l'aile gauche s'étirant le long du Danube jusqu'au village de Nüssdorf où elle rencontre une grosse résistance qui nécessite l'intervention des dragons de Stirum et de Dünneval qui occupent la position pour couvrir les arrières. L'auteur du manuscrit « espagnol » caractérise la manœuvre de Charles de Lorraine d'une merveille d'école, « comme dans un amphithéâtre ».

Nous approchons du dénouement de la bataille de Kahlenberg, qui ouvrira les portes de Vienne aux « libérateurs ». Néanmoins les Turcs ont un sursaut qui crée une indéfinissable pagaille car ils se mettent en bataille dans leur camp tandis que surviennent des éléments de l'armée polonaise créant une terrible confusion. « *Polonais et Turcs semblent mêlés.* » Le Roi Jean III fait alors donner ses hussards noirs qui terrorisent les Turcs. Au grand galop, lances baissées, ils s'enfoncent comme un coin dans la ligne turque. Ils s'engagent trop dans les rangs adverses et doivent rebrousser chemin avec de lourdes pertes. Les Turcs les poursuivent à leur tour inconsidérément et se jettent dans les jambes de Waldeck et des Bavares qui sont fort à propos couverts par un puissant tir d'artillerie qui freine les poursuivants. Pour mettre fin à ce « désordre », le Roi forme une première ligne de hussards, engage derrière eux Rabata et les dragons disponibles. Le choc est tel que les Ottomans décrochent vers une large croupe de terrain où ils retrouvent leur infanterie et leur artillerie. La situation est éclaircie, le mouvement général des armées se poursuit. Les escarmouches de mousqueterie sont nombreuses mais les pertes légères. Lorsque Lorraine approche de leur camp, les Turcs se mettent encore une fois en bataille mais sans grand enthousiasme. Ils occupent le ravin qui est près de leur camp et sont encore en possession de leur artillerie. Cette fermeté dure peu et vers cinq heures du soir ils décrochent « *et nous laissent la commodité de la passer (la ravina) sans embarras et d'entrer dans leur camp* ». Le duc, profitant de cet avantage, fait tourner toute sa gauche et au lieu qu'elle tirait auparavant le long du Danube lui fit reprendre sa marche en la rejetant sur sa droite pour qu'elle investisse le camp des ennemis.

Déconcertés, les Turcs commencent à se replier. Vers 7 heures du soir le duc de Lorraine et les armées de l'Empereur atteignent les faubourgs de Vienne et les abords immédiats de la contrescarpe. À la faveur de la nuit, Louis de Bade et le baron de Mercy pénètrent dans les dernières tranchées turques et se heurtent à une ultime résistance des janissaires qui décrochent devant la lourdeur de leurs pertes. Elles sont estimées à plus ou moins 6 000 tués et de très nombreux blessés contre 1 500 tués et de nombreux blessés pour les Impériaux¹⁴.

14. Voir à ce sujet les extraits du *Journal de Charles de Lorraine*.

La bataille pour la libération de Vienne est terminée. L'empereur rend un premier hommage au duc de Lorraine, artisan de la victoire. Au cours de la nuit, les Turcs franchissent la Schweich. Dans leur fuite, ils abandonnent avec précipitation leur camp. Les Impériaux y découvrirent l'étendard de l'Empire ottoman, les « queues de cheval » marques de commandement et de dignité du grand vizir, les archives de chancellerie, les équipages, les munitions de bouche et de guerre, cent quatre vingt pièces d'artillerie, canons et mortiers. La fuite des Turcs est rapide mais en bon ordre. Le 13 septembre, ils passent la Rába et se retirent en bon ordre. Le butin le plus précieux aurait été pris par les Polonais. Certains parlèrent de la saisie de 800 000 ducats en or dans la tente du grand vizir¹⁵.

Il est possible de conclure cet épisode de la bataille de Kahlenberg en disant que si les Turcs se sont, par endroit, âprement défendus, c'est la rapidité éblouissante de la manœuvre de Lorraine qui commanda fort à propos le déferlement de la cavalerie polonaise qui créa l'effet de surprise, puis la panique des Ottomans. Conformément à la tactique du XVII^e siècle, l'armée assiégeante fut « délogée » mais dans l'immédiat ni poursuivie, ni détruite. Pourtant, en dépit des pertes, Lorraine voulut engager directement la poursuite. L'Empereur s'y est opposé prétextant la « lassitude générale » et la nécessité de « rafraîchir les troupes ».

L'Empereur pénètre dans sa ville. Les descriptions sont sinistres : pertes, blessés, maladie et aussi consternation, crainte de l'esclavage, ... La garnison est réduite à 4 000 hommes. 8 000 sont morts, blessés ou malades. Il ne reste plus que très peu de « vieux officiers ». La plupart de ceux qui commandent sont jeunes et « ont été faits pendant le siège ».

Charles de Lorraine obtient enfin l'autorisation de repartir en campagne. Le 14 septembre, les armées chrétiennes franchissent la Schwechat vingt-quatre heures après les Ottomans. Elles se heurtent à une résistance désorganisée et spasmodique des janissaires. Lorraine campe quelques jours sur les rives de la Schwechat. Il attend l'arrivée de ses bagages. Les pionniers utilisent ce temps de répit pour établir un pont sur le Danube, à hauteur de Presbourg.

Quelque temps après, l'offensive est reprise vers la Hongrie. Le 7 octobre, le roi de Pologne est maltraité dans l'engagement de Párkány. Ce même jour l'armée chrétienne bouscule les troupes ottomanes à Bude. Esztergom, au pouvoir des Turcs depuis 1605, capitule à la fin du mois d'octobre. Bude, capitale de la Hongrie, sera reprise en juillet 1686, et tout cela « *par les armes de la Maison d'Autriche et sans que la France y eut contribué* ».

15. Jean Béranger, *La Hongrie des Habsbourg*, Tome 1 : De 1526 à 1790, Rennes, P.U.R., 2010, p. 152-153.

CHAPITRE 5

Les conséquences du second siège de Vienne et la reconquête de la Hongrie

La Sainte Ligue et la continuation des opérations

L'échec du siège de Vienne par les Turcs change considérablement la situation des forces en Europe centrale. C'est un tournant spectaculaire aussi bien sur le plan militaire que sur le plan des relations internationales. Après le succès des troupes chrétiennes devant les murs de Vienne, le péril turc semble écarté des régions situées au centre des territoires sous la domination de la Monarchie des Habsbourg. Jean Sobieski se lance à la poursuite des Turcs en direction d'Érsekújvár et Esztergom, mais son armée subit un échec à Párkány lors d'un fort engagement contre les troupes réunies de Kara Mustapha le 7 octobre 1683. Environ 2 000 Polonais tombent en héros sur ce champ de bataille. Le lendemain arrivent les troupes de Charles de Lorraine et les armées chrétiennes s'emparent alors sans difficulté de la forteresse d'Esztergom le 28 octobre de la même année. Après la prise d'Esztergom, les opérations de 1683 s'arrêtèrent sur ce succès considérable, mais une incertitude subsistait encore quant aux objectifs stratégiques de l'empereur : il hésita longtemps entre la reconquête

de la Hongrie et la reprise des opérations contre la France¹. Dans cette situation ambiguë d'hésitations politiques et militaires, l'initiative vint finalement de Rome.

En fait, c'est le pape Innocent XI qui força l'empereur à continuer la guerre contre les Turcs. Si on peut le dire ainsi, Léopold I^{er} commence, « malgré lui », la guerre de reconquête de la Hongrie. Le pape Innocent devient le promoteur de la lutte contre les Ottomans. Il mène déjà une diplomatie très active au début des opérations de 1683, en vue de réconcilier les intérêts des puissances chrétiennes. Son agent le plus actif dans la formation des coalitions antiturques se révèle être le capucin Marc d'Aviano (1631-1699)². Ce dernier, appuyé par le nonce apostolique de Vienne, Buonvisi, réussit également à persuader l'empereur de donner la priorité à une guerre contre les Turcs. Les négociations des futurs coalisés (Empire, Venise, Pologne) s'accélérent à partir de 1684 à Vienne. Le document de la Sainte Ligue est signé dès le 5 mars par le roi de Pologne, par l'empereur le 28 mars et par le doge vénitien Marco Antonio Giustiniani le 25 avril³. Un peu plus tard, l'ordre de Malte et la Toscane rejoignent la Ligue.

En 1684, le principal théâtre des opérations sera la Hongrie, car les campagnes en Podolie et en Moldavie ainsi que celles prévues en Grèce n'obtiendront pas de résultats durables. Enfin les effectifs réunis sont commandés par les chefs militaires remarquables de cette époque : Charles de Lorraine, le prince électeur Max-Emmanuel de Bavière (surnommé plus tard le « roi bleu »), Louis-Guillaume de Bade-Bade (appelé « Louis le Turc » *Türkenlouis* en Allemagne) ainsi que le légendaire prince Eugène de Savoie ; mentionnons aussi de nombreux militaires de second rang qui marquent tout de même les événements comme Guido Starhemberg ou le comte Jean Pálffy⁴.

L'armée principale d'environ 38 000 hommes sous le haut commandement de Charles de Lorraine se met en route à la fin du mois de mai 1684 vers Bude pour commencer le siège de cette forteresse d'importance stratégique. Après les premiers succès, le siège échoue

1. Jean Béranger, « La politique de l'Empereur Léopold I^{er} face à l'Empire ottoman », in Raffaella Gherardi (sous la dir.), *La politica, la scienza, le armi. Luigi Ferdinando Marsili e la costruzione della frontiera dell'Impero e dell'Europa*, Bologna, CLUEB, 2010, p. 28-29.

2. Voir sur son activité : Erich Feigl, *Halbmond und Kreuz. Marco d'Aviano und die Rettung Europas*, Wien, Amalthea, 1993 ; Jan Mikrut (sous la dir.), *Die Bedeutung des P. Markus von Aviano für Europa*, Wien, Dom Verlag, 2003 ; Johanna Pisa et Isabella Wasner-Peter, *Marco d'Aviano Prediger und Diplomat*, Wien, 2000.

3. Varga J. János, *A fogyó félhold árnyékában*, Budapest, Gondolat, 1986, p. 71-72.

4. Ekkehard Eickhoff, *Venedig, Wien und die Osmanen. Umbruch in Südosteuropa 1645-1700*, Stuttgart (Klett-Cotta), 1988, p. 377.

en raison du retard dans le déroulement des opérations et de l'arrivée des renforts ottomans qui causent de lourdes pertes en hommes et des dégâts matériels non négligeables. En effet, les camps des assiégeants ne présentent pas de ligne défensive (*circonvallation*) et se trouvent à la merci des troupes légères ottomanes. Le 3 novembre 1684, après de nombreuses tentatives avortées d'assauts et de forages de mines, on lève le siège et les troupes retournent à leurs quartiers d'hiver en Haute Hongrie. Néanmoins, l'échec de la campagne de 1684 ne retient pas les alliés de continuer leurs opérations en vue de la prise de Bude.

En 1685, une nouvelle offensive est donc prévue en trois directions : vers le sud de la Hongrie, dans la Haute Hongrie et sur l'axe du Danube. Le premier objectif de la campagne est la prise d'Érsekújvár qui tombe à la fin du mois d'août. Pendant cette même période, plusieurs victoires impériales marquent les hostilités sur le front du sud de la Hongrie. L'armée du feld-maréchal Leslie se rend au début du mois d'août au pont d'Eszék, point stratégique déjà incendié durant la campagne d'hiver de Nicolas Zrínyi en 1664. Les Impériaux occupent rapidement la ville d'Eszék et envisagent la destruction du célèbre pont d'Eszék qui assure la communication entre la Hongrie et la Croatie. La situation dans la Haute Hongrie change également d'une manière radicale : l'offensive des armées alliées se déploie contre Émeric Thököly qui doit vite reculer ; son État éphémère sombre alors dans une complète anarchie⁵. Après la prise de la forteresse d'Érsekújvár, l'armée du général Schultz occupe l'une après l'autre les places fortes fidèles à Thököly : le 11 septembre la ville d'Eperjes⁶, le 29 septembre celle de Tokaj et les châteaux moins importants ouvrent leurs portes. Thököly se retire progressivement du territoire de la Hongrie. Cependant, les Turcs veulent pouvoir utiliser ce dernier lors des négociations à venir. Dans ce dessein, le pacha de Nagyvárad⁷ l'invite dans sa résidence et l'emprisonne le 15 octobre 1685.

Pour la campagne de 1686, les forces réunies par l'Empereur comptent environ 100 000 hommes selon les estimations des historiens. Elles se composent de cinq éléments : l'armée principale, le corps de Bavière, le corps de Dráva (au sud de la Hongrie), le corps de Transylvanie et le corps de Szolnok (sur la grande plaine hongroise). Les troupes arrivées devant Bude commencent à ouvrir les premières tranchées dès le 21 juin 1686 et l'artillerie commence son bombardement deux jours plus tard. Au début des opérations, les événements des sièges précédents se reproduisent : les alliés occupent d'abord le Mont Gellért et ensuite la

5. Jean Bérenger, *Finances et absolutisme autrichien dans la seconde moitié du XVII^e siècle*, Paris, 1975, p. 74-77.

6. Aujourd'hui Presov en Slovaquie.

7. Aujourd'hui Oradea en Roumanie.

ville basse de Bude. En dépit de la résistance virulente des défenseurs, les tranchées se développent, les postes se construisent et les batteries se multiplient autour de la ville haute admirablement protégée par la nature. Les assiégés frappent les travailleurs, ingénieurs et mineurs par une canonnade et par des sorties meurtrières qui ralentissent certes les travaux mais ne les empêchent pas. Grâce à un feu nourri d'artillerie deux brèches apparaissent aux côtés des rondelles du nord de la forteresse. Le duc de Lorraine fixe le jour de l'assaut pour le 14 juillet 1686. Il fait miner la rondelle du milieu déjà endommagée. Néanmoins, les Turcs creusent aussi, garnissent des contre-mines et les font sauter la veille de l'assaut en produisant l'effet même qu'on attendait des mines. La surprise est grande dans le camp chrétien, mais le haut commandement décide d'agir aussitôt et lance l'assaut général dans la soirée du 13 juillet. Malgré l'héroïsme des volontaires, des officiers et des soldats, cette offensive se solde par un échec cuisant. Cependant, le 22 juillet, une bombe lancée par un mortier des alliés tombe sur un magasin de poudre qui explose aussitôt avec un bruit infernal. Suite à l'explosion, une nouvelle brèche apparaît alors dans la muraille. Les combats, très sanglants, finissent par modifier la situation : les assaillants réussissent à se loger dans différents points des tours et courtines attaquées. Le 31 juillet le duc de Lorraine envoie une proposition de capitulation qui, après délibération, sera refusée par les Turcs⁸. Entre-temps, les renforts ottomans commencent à se montrer dans les environs de Bude, mais le grand vizir n'entreprend pas d'opérations importantes. Une fois les préparatifs de l'assaut général passés en revue, le duc de Lorraine donne l'ordre d'attaquer de la manière suivante : sur le front du duc de Lorraine 6 000 soldats forceront les brèches des trois rondelles du nord tandis que 3 000 soldats du corps des Bavares marcheront sur les ruines de l'ancien palais royal. D'après les témoignages des sources, les alliés massacrent beaucoup de monde, soldats, femmes, enfants, turcs ou juifs. Abdurrahman pacha se défend littéralement jusqu'au bout : entouré d'un petit groupe de soldats turcs, il se retranche dans une rue du côté oriental du château et résiste héroïquement aux assaillants qui le tuent sur place. Le butin est considérable : 400 pièces d'artillerie, des munitions de guerre en grande quantité, des armes individuelles, des approvisionnements pour une armée de 30 000 hommes⁹.

8. Nagy László, Buda fölszabadulása a török uralom alól, In : Kun József (sous la dir.), *Lotharingiai Károly hadinaplója Buda visszafoglalásáról 1686*, Budapest (Zrínyi), 1986, p. 38.

9. « Propositione di parere fatta in Ottobre 1686 a Sua Maestà Cesarea ed all'Eccelso Consiglio di Guerra circa la riparazione di Buda », in Veress Endre, *Gróf Marsigli Alajos Ferdinánd olasz hadi mérnök jelentései és térképei Budavár 1684-1686-i ostromairól, visszafoglalásáról és helyrajzáról*, Budapest, 1907.

L'armée impériale, profitant de la victoire remportée à Bude, se dirige aussitôt vers le sud de la Hongrie sans objectif militaire déterminé. Dès le 16 septembre, le Conseil de la guerre décide la continuation de la campagne et fixe les objectifs à atteindre : tout en contrôlant l'axe du Danube, le duc de Lorraine doit envoyer des corps d'armée pour occuper les places de Szeged et Pécs. Le départ rapide de l'armée du grand vizir facilite l'exécution de ce projet de grande envergure. Le chef de l'armée envoie alors un corps composé de six régiments de cuirassiers, deux de dragons et quatre d'infanterie, sous le commandement de Louis de Bade vers Pécs dont la garnison se rend le 10 octobre. Entre-temps, l'autre corps d'armée, avec le général de la Vergne à sa tête, se dirige vers Szeged. La ville tombe le 4 octobre et le siège de la forteresse commence aussitôt. Après la mort du général de La Vergne le commandement est pris par le général Georges Wallis qui, tout en menant le siège, doit faire face à l'arrivée d'une armée de secours considérable. Wallis envoie alors le général Veterani avec 5 000 hommes pour arrêter les renforts turcs aux alentours de Zenta. Le corps de Veterani surprend le camp ottoman et grâce à la discipline de ses troupes et à l'activité efficace de la cavalerie légère hongroise bat complètement l'armée de renfort. La garnison de Szeged, n'ayant plus d'espoir de secours, capitule le 23 octobre avec les honneurs de la guerre¹⁰.

L'année suivante, les objectifs de la campagne de 1687 ne sont déterminés qu'au fur et à mesure de l'évolution des opérations. L'armée principale alliée traverse le Danube au début du mois de juillet pour faire jonction avec les forces du duc de Lorraine. Cependant, l'armée ottomane du grand vizir se trouve déjà à Pétervárad. Le but des forces chrétiennes réunies sera désormais de gagner une bataille décisive contre l'armée turque. Les alliés traversent alors avec beaucoup de peine les bois du confluent de la Drave et du Danube pour chercher un espace pour la bataille dans la région d'Eszék. À leur grande surprise, l'armée ottomane les attend dans un camp fortifié et garni de canons. Les troupes du duc de Lorraine tentent de pénétrer dans le camp ennemi le 20 juillet. Après six heures de combat acharné, ils n'arrivent pas à déloger les défenseurs de leurs postes bien fortifiés. Finalement, le grand vizir quitte avec ses meilleures troupes son camp fortifié et poursuit les alliés jusqu'à Baranyavár. L'armée impériale arrive le 11 août près de Nagyharsány où la rencontre des deux armées aura lieu. L'armée du grand vizir prend position dans la plaine en face du mont de Harsány. Le duc de Lorraine place ses troupes en face de l'armée ennemie : il occupe le centre, Max-Emmanuel l'aile droite appuyée sur le mont, Louis de Bade l'aile gauche à côté des marécages. Le

10. J. J. Varga, *A fogvó félhold...*, *op. cit.*, p. 147-148.

matin du 12 août, n'estimant pas l'endroit propice pour la bataille, le duc veut déplacer ses troupes vers la plaine. Les forces ottomanes en profitent pour attaquer les ailes et un combat intense se déroule entre les deux armées lequel s'achève par le retrait des troupes ottomanes. La bataille recommence dans l'après-midi lors d'une attaque ottomane à laquelle les Impériaux résistent avec beaucoup de vaillance. Lorsque les régiments impériaux pénètrent dans les rangs turcs et défoncent les retranchements des janissaires, la bataille se transforme en un terrible massacre. Dans cette rencontre particulièrement sanglante à laquelle l'histoire hongroise a donné le nom de la « seconde bataille de Mohács », on assiste encore une fois à une victoire extraordinaire sur les troupes ottomanes longtemps invincibles. Le lendemain, sur le lieu de la bataille, les Impériaux comptent plus de dix mille morts, presque tous des janissaires sans compter ceux qui se sont noyés dans le Danube. Ils trouvent dans le camp ottoman 70 pièces d'artillerie, 12 mortiers, une grande quantité de bombes et de grenades, de boulets de canon, de poudre et autres munitions de guerre. De même, des stocks immenses de provisions composés de pain, de biscuits, de farine, de riz, d'orge, d'avoine, de moutons, de bœufs attendent aussi les vainqueurs souvent gênés durant la campagne par des problèmes de ravitaillement. La nouvelle de la victoire est apportée à Vienne par le prince Eugène de Savoie. La joie est immense, Louis-Hector de Villars, spectateur de la bataille, prévoit déjà la paix dans sa lettre du 15 août 1687 adressée au marquis de Croissy : *« L'on est à la veille d'une paix, toute la guerre a esté heureuse, il ne faut qu'un moment pour tout détruire, et en vérité, dans ces états-là, l'on ne veut point donner une bataille qu'on ne soit sûr de la gagner¹¹. »*

Au début de l'année 1688, la campagne commence par la prise de Székesfehérvár le 8 mai ; le but de la campagne est désormais fixé, c'est l'occupation de Belgrade dont la position stratégique s'impose. En raison de la maladie du duc de Lorraine, l'Électeur de Bavière est revêtu du haut commandement des opérations. Il se rend avec son armée dans le camp de Pétervárad où se réunissent alors les troupes alliées. Leurs effectifs se montent à 35 000 hommes au commencement des opérations préparant le siège. Le 9 août, les troupes impériales traversent la Save et arrivent bientôt devant la partie méridionale de la forteresse, le seul secteur où l'on puisse envisager un siège dans les règles. Les troupes de Max-Emmanuel prennent position devant les faubourgs du sud et commencent les tranchées et la construction des batteries et des lignes de circonvallations. Les défenseurs de Belgrade combattent avec beaucoup d'acharnement. Les explosions ouvrent des brèches et remplissent les fossés préparant ainsi

11. *Mémoires du maréchal de Villars*, tome I^{er}, Paris, Librairie Renouard, 1884, p. 372.

l'assaut des troupes impériales. L'Électeur de Bavière reconnaît les lieux en personne et fixe la date de l'assaut général pour le 6 septembre. Les troupes doivent attaquer sur cinq points ce qui conduira les assiégés à diviser leurs forces. Leur résistance se révèle aussi ferme que celle des défenseurs de Bude. Le régiment Starhemberg entre le premier dans le fossé où les soldats découvrent la galerie qui mène à l'intérieur de la forteresse. Un autre corps arrive par des bateaux du côté du Danube et s'infiltré également à l'intérieur de la ville dans la confusion totale des assiégés. Le résultat de ces opérations coordonnées est l'investissement rapide mais sanglant de Belgrade le 6 septembre 1688¹².

Guerre à l'ouest et la fin de la guerre turque

Après la prise de Belgrade, le 6 septembre 1688, les ministres de Louis XIV cherchent une solution rapide pour conserver les conquêtes françaises en Allemagne et dans les Pays-Bas. Le gouvernement de Versailles veut frapper avant toute réaction de la ligue pour négocier en position de force. Plusieurs places de l'électorat de Cologne, l'évêché de Liège, Spire et Kaiserslautern sont investies dans les premiers jours du mois d'octobre. Le Palatinat ainsi qu'une bonne partie de la Rhénanie passent sous le contrôle des forces françaises¹³.

Toutefois, l'effet de cette offensive est différent de celui que les envahisseurs attendaient. Au lieu d'intimider l'Empereur et les princes, elle contribue à souder une coalition plus forte tout en isolant la France considérée comme un allié potentiel de l'Empire ottoman. Le 15 octobre 1688, les princes allemands les plus puissants, les Électeurs de Brandebourg et de Saxe (Frédéric I^{er} et Jean-Georges III), Ernest-Auguste de Brunswick-Hanovre et Charles I^{er} de Hesse-Cassel signent un accord à Magdebourg pour secourir l'Empereur en lui offrant des forces armées considérables en Allemagne rhénane. L'invasion française mobilise ainsi les partisans de l'Empereur qui déclarent la guerre à la France le 11 décembre 1688 et transforment la courte guerre défensive imaginée par Louis XIV en une longue guerre d'usure¹⁴.

Celle-ci se poursuit d'une façon très sauvage. Louvois ordonne une forme très violente de la politique de la terre brûlée : la destruction systématique des villes et villages dans le Palatinat, le Bade et le Württemberg afin de ralentir la marche des troupes ennemies. Dans ces opérations de destruction, les armées françaises réduisent en cendres 20 villes importantes, notamment Mannheim, Heidelberg, Spire, Worms et

12. Charles Joseph de Ligne, *Mémoires sur les campagnes du prince Louis de Bade tome I^{er}*, Vienne, 1795, p. 34.

13. John A. Lynn, *The Wars of Louis XIV 1667-1714*, London, Longman, 1999, p. 194.

14. L. Bély, *Les relations internationales...*, op. cit., p. 356.

Oppenheim. Ce moyen s'avère peu efficace car les troupes allemandes s'emparent bientôt de ces territoires, y construisent des bases militaires et utilisent l'évocation des ravages du Palatinat dans leur propagande pour isoler la France en Europe. D'autre part les opérations en Rhénanie favorisent le succès de Guillaume d'Orange en Angleterre. Une fois l'Angleterre et l'Irlande envahies, les Hollandais rejoignent la coalition antifrançaise en signant un accord offensif avec Vienne le 12 mai 1689. Le principal objectif de cette Grande Coalition est de ramener la France dans les frontières de la fin de la guerre de Trente Ans et de la guerre franco-espagnole. En outre, le retour de la guerre en Allemagne galvanise les dirigeants turcs, militaires et politiques, qui recommencent à former des projets de contre-offensive et formulent désormais des conditions de paix quasiment inacceptables.

En 1690, la crise suscitée par les défaites militaires a provoqué des réformes dans la gouvernance de l'Empire ottoman. En effet, après l'échec des tentatives d'ouverture de négociations de paix en 1689, le sultan décide de rompre avec la politique désastreuse du grand vizir Tekirdaghi Bekri Mustafa pacha en lui nommant comme successeur Köprülzâde Fâzil Mustafa pacha, symbole du redressement ottoman de la seconde moitié du XVII^e siècle. Le nouveau grand vizir réorganise l'administration de l'Empire ottoman et prépare une campagne de grande envergure dans les Balkans dès le début 1690. Il commence par attaquer les troupes impériales en quartier d'hiver dans le Kosovo où il occupe Pristina et Novi Pazar. La campagne de l'été 1690 ne s'avère pas moins ambitieuse : le grand vizir avec le gros de l'armée doit marcher sur Belgrade, tandis que le pacha Mezzomorto de Roumélie, assiège la place forte de Vidin et que les forces d'Émeric Thököly pénètrent en Transylvanie. En fait, le trône de la Transylvanie restant vacant depuis la mort du prince Michel Apafi survenue le 15 avril 1690, Thököly y trouve un bon accueil de la part des « ordres » mécontents de la conduite des troupes impériales. En outre, les forces de Thököly remportent une première victoire le 21 août à Zernyest en Transylvanie où elles dispersent l'armée du général Heissler qui tombe aux mains des kouroutz.

Ces événements modifient les objectifs de l'armée impériale : Louis de Bade décide d'envoyer une bonne partie de ses forces en Transylvanie afin d'éviter la propagation du mouvement de Thököly dans la Haute Hongrie. Le prince de Bade laisse alors Guido Starhemberg à Nis et le comte d'Aspremont à Belgrade et prend position avec son armée à Karánsebes non loin de la frontière transylvaine. Cependant, l'offensive ottomane ne fait que commencer. Le corps d'armée de Mezzomorto pacha prend le 29 août la ville de Vidin et la forteresse de Galambóc sur la rive droite du Danube. Entre-temps, Köprülzâde Fâzil Mustafa pacha commence le siège

de Nis dont la garnison se rendra au but de trois semaines le 9 septembre 1690. Ensuite, l'armée principale du grand vizir se dirige jusqu'à la place de Semendria qu'elle occupe le 27 septembre. La ville de Belgrade se trouve donc entourée de forces ottomanes dès le 1^{er} octobre. Les artilleurs et mineurs turcs commencent leur travail sans perdre de temps. Le commandant impérial, le comte d'Aspremont, est remplacé par le duc de Croÿ qui réussit à s'infiltrer à travers le blocus des forces ottomanes. Au moment où il s'apprête à prendre le commandement de la forteresse une explosion gigantesque retentit dans l'enceinte des murailles : une bombe fait sauter un magasin de poudre qui provoque ensuite la destruction d'un atelier d'artillerie et de deux autres magasins de munitions. Des bâtiments entiers sont réduits en cendres, les murailles de la forteresse s'effondrent en ménageant des brèches et la plupart des militaires sont portés disparus dans le désastre. Belgrade tombe en un seul moment sous le coup de cet accident le 8 octobre 1690¹⁵.

Köprülzâde Fâzil Mustafa pacha ne se contente pas de chasser les forces impériales des Balkans, il continue ses réformes qui visent à l'assainissement et à l'amélioration de l'administration enfin au renforcement du pouvoir du grand vizir. Au faîte de sa puissance, en 1691, au moment de la mort du sultan Suleyman II, il impose son propre candidat, Ahmed II qui monte sur le trône le 22 juin 1691. Après ce retournement de situation, la campagne suivante s'ouvre avec le renforcement des troupes impériales en Hongrie grâce au transfert depuis la Rhénanie de plusieurs régiments. Le Brandebourg¹⁶ et la Bavière envoient aussi des troupes de secours tandis que les ordres hongrois lèvent des forces considérables. En somme, une armée de 85 000 hommes se trouve à la disposition du général en chef, le prince Louis de Bade. Ces troupes sont divisées en trois parties : l'armée principale sous le commandement du prince de Bade doit avancer sur la ligne du Danube vers Belgrade, un corps d'armée sous la direction du général Veterani est envoyé en Transylvanie tandis qu'un autre corps d'armée est destiné à la Haute Hongrie. L'armée principale se réunit pour la revue à la mi-juillet 1691 à Mohács. Ensuite, les forces impériales se dirigent vers le sud de la Hongrie et rencontrent leurs adversaires le 12 août à proximité de Zimony. À la vue de leur immense armée renforcée par une artillerie de 200 pièces, Louis de Bade donne ordre de faire retraite vers le nord en direction du village de Szalánkemén où ils prennent position près du Danube. Köprülzâde Fâzil Mustafa pacha

15. R. Mantran (sous la dir.), *Histoire de l'Empire...*, op. cit., p. 248 ; J. J. Varga, *A fegyőfélhold...*, op. cit., p. 199-200.

16. Voir à ce sujet : « Das Brandenburgische Hilfskorps unter dem Markgrafen Ludwig Wilhelm von Baden in der Schlacht bei Slankámen am 19. August 1691 », in *Militär-Wochenblatt* 1891/72, p. 1833-1872.

ne suit le mouvement des Impériaux que le 16 août et arrête son armée à environ 5 000 pas des lignes adverses. Durant la nuit du 17 au 18 août, les troupes ottomanes réalisent une opération de contournement et prennent position sur la hauteur de la colline Kovasac. L'attaque des Impériaux commence le 19 août à 15 heures. La bataille de Szalánkemén, nommée « *la bataille la plus sanglante du siècle* » par Louis de Bade, coûte très cher aux deux parties belligérantes mais est gagnée par les impériaux. L'armée ottomane y perd plus de 20 000 hommes, parmi eux 18 pachas et environ 120 hauts officiers. Le butin se révèle également considérable : 154 pièces d'artillerie, 10 000 tentes, 10 000 bœufs, 5 000 chevaux, 2 000 mulets et chameaux et la caisse de l'armée tombent dans les mains des Autrichiens. Ces derniers doivent également déplorer des pertes humaines importantes : 3 212 hommes sont tombés dont 3 généraux et environ 300 officiers. À cela s'ajoutent encore 4 109 blessés et 3 000 malades dans les hôpitaux de campagne. Malgré ces pertes, la bataille de Szalánkemén reste une grande victoire qui écarte le danger d'une offensive militaire ottomane à partir de Belgrade vers l'intérieur de la Hongrie.

La stratégie défensive des parties belligérantes pendant la campagne de 1692 n'engendre pas d'opérations de grande envergure. Toutefois les Impériaux poursuivant le siège de la place de Nagyvárad, la conquièrent dès le 17 mai de cette année. La prise de Nagyvárad cause une grande joie à Vienne et à Rome et la désolation à Constantinople. Mais l'armée principale impériale ne peut envisager le siège de Belgrade à cause des épidémies qui sévissent parmi les soldats. Finalement, le prince Louis de Bade installe son camp dans la place forte de Peterwardein qui deviendra ensuite la base militaire des Impériaux face à Belgrade. En effet, les travaux de fortification transforment ce lieu en une véritable ville fortifiée digne des chefs d'œuvres de Vauban. Cette splendide forteresse sera encore célèbre en 1716 grâce à la victoire que le prince Eugène de Savoie y remportera. Durant la campagne de 1693, les troupes alliées entreprennent, à nouveau et assez maladroitement, le siège de Belgrade mais bien tard dans la saison, soit le 12 août 1693. Malgré le manque de brèches, le commandant en chef, le duc de Croÿ, donne l'ordre de l'assaut général le 7 septembre qui se solde par un échec cuisant. Finalement, le commandant en chef décide d'abandonner le siège et se retire avec son armée à Peterwardein¹⁷.

En 1694, les opérations se déroulent de nouveau dans la région de Belgrade et Peterwardein. Le nouveau commandant impérial, le général Caprara, ne dispose que d'une armée de 26 000 hommes, bien insuffisante pour tenter de nouveau le siège de Belgrade. Cette fois-ci, les Ottomans prennent l'initiative d'assiéger Peterwardein vers la fin août avec une

17. Louis Ferdinand de Marsigli, *L'État militaire de l'Empire Ottoman, ses progrès et sa décadence tome II*, La Haye-Amsterdam, 1732. p. 130.

armée de 50 000 hommes et avec la contribution active d'une flottille. Les opérations sont limitées à une canonnade d'une dizaine de jours de part et d'autre. Finalement, le 23 septembre, l'arrivée des pluies abondantes marque la fin des hostilités. Toutefois, les derniers jours de l'année 1694, les Impériaux s'emparent du château de Gyula, une des dernières places fortes ottomanes dans le sud de la Grande Plaine hongroise¹⁸.

Le sultan Ahmed II meurt le 6 février 1695 et son successeur, Mustafa II, fils aîné de Mehmed IV, poursuit une politique de main de fer à l'égard de l'administration en réduisant les dépenses et en introduisant de nouveaux impôts. Il réussit à recruter une nouvelle armée puissante et à reconstruire une flotte. Afin de débloquer la situation militaire dans la région de Belgrade-Peterwardein, l'Empereur demande l'aide de l'électeur de Saxe, Frédéric Auguste I^{er}, qui sera par la suite le commandant en chef des troupes impériales en reconnaissance d'une aide militaire de 12 000 hommes. Le plan de campagne envisage une bataille avec l'armée ottomane à Peterwardein et ensuite le siège de Temesvár. Néanmoins, Frédéric Auguste I^{er} change ses objectifs car l'armée ottomane du sultan se dirige vers les forteresses de Lippha et Nagyvárad. Les corps d'armée impériaux marchent alors vers Lippha déjà occupée par les Turcs. En raison d'un retard, l'armée principale impériale et l'armée de Transylvanie commandée par le général Veterani restent éloignées l'une de l'autre et le grand vizir se tourne avec toutes ses forces contre cette dernière. La bataille a lieu à Lugos le 21 septembre 1695. Presque toute l'infanterie de Veterani reste sur le champ de bataille et le général lui-même tombe aussi en héros. Il est remplacé par le comte Jean-Louis de Bussy-Rabutin, un Français passé pour des raisons personnelles au service de la maison d'Autriche. Toutefois, le sultan n'exploite pas la victoire, car il se retire avec son armée à Belgrade et ensuite à Constantinople¹⁹.

En 1696, Frédéric Auguste I^{er} veut s'emparer à nouveau de la forteresse de Temesvár avec 50 000 hommes. Après les préparatifs du siège, l'armée impériale reçoit la nouvelle de l'arrivée de l'armée du sultan et prend l'initiative d'aller à sa rencontre. Les deux armées se mettent en ordre de bataille le 26 août à proximité de Hetény. Bientôt, l'armée ottomane réussit à contourner les Impériaux qui doivent faire demi-tour comme à la bataille de Szálánkemén. La première attaque de l'aile droite composée de l'infanterie saxonne a été repoussée, mais, avec le secours de la cavalerie, les Impériaux attaquent de nouveau le camp retranché des Turcs. Les combats se déroulent avec le même blocage tactique qui caractérisait la bataille de Szálánkemén en 1691 et beaucoup d'autres batailles en Europe occidentale à cette époque. En fait, le nombre élevé des

18. J. J. Varga, *A fogó felhold...*, op. cit., p. 226-228.

19. *Idem*, p. 233-235.

combattants augmente considérablement la perplexité du commandement et les incertitudes dans les manœuvres. Il en résulte, une fois de plus, un déroulement indécis de la bataille à l'image de celle de Szalánkemén. Les hostilités ne cessent qu'avec la tombée de la nuit. Le lendemain, les deux armées se mettent en ordre de bataille, mais chacune, pour des raisons différentes, hésite à s'engager²⁰.

Le plan de la campagne de 1697 prévoit la prise de position de l'armée principale dans le sud de la Hongrie entre le Danube et la Tisza afin d'empêcher le passage de l'armée ottomane et d'établir des fortifications en vue d'attaquer Belgrade. Malgré les manques considérables de l'armée, le prince Eugène met en mouvement la machine militaire impériale. Accompagné du comte de Starhemberg jusqu'à Titel il arrive au confluent des rivières Tisza et Béga pour reconnaître les mouvements de l'ennemi. L'armée du sultan y arrive à la fin du mois d'août. Le prince essaie d'offrir la bataille aux Turcs dans une position avantageuse, mais le sultan la refuse et préfère se diriger vers la Tisza pour préparer le siège de Szeged afin de prendre le contrôle de cette rivière. Le plan du sultan comporte également la conquête de Temesvár avant de pénétrer en Transylvanie. Ayant découvert les projets du sultan, Eugène de Savoie trouve le moment idéal pour attaquer les troupes ottomanes qui ne traversent que lentement la rivière. Malgré les ordres les plus récents de Léopold I^{er} qui lui interdisent fermement de livrer bataille aux Turcs, le prince Eugène saisit sans attendre l'occasion qui se présente et ordonne l'attaque ; ce sera la bataille de Zenta qui se termine par une splendide victoire pour les armées alliées. Les pertes de Ottomans sont très élevées : environ 20 000 morts, 83 pièces de canon, environ 1 000 chariots avec les bagages du sultan ainsi que des munitions de guerre et des vivres. Parmi les morts, on trouve le grand vizir Mehmed pacha. Les pertes de l'armée impériale s'élèvent à 28 officiers et 401 soldats tués, 133 officiers et 1 435 soldats blessés. Des régiments de cavalerie légère poursuivent l'armée du sultan sur la route conduisant à Temesvar et un certain butin est encore récupéré. Le 14 septembre après-midi, le prince de Vaudémont arrive à Vienne pour annoncer à l'empereur Léopold I^{er} la nouvelle de la victoire. L'exploitation de la victoire se révèle difficile à cause des difficultés de ravitaillement. Néanmoins, le prince Eugène réalise encore au mois d'octobre sa célèbre « marche en Bosnie » : commandant un corps de 4 000 cavaliers, 2 500 fantassins et 12 canons avec l'appui de 300 cavaliers serbes il prendra et détruira la ville de Sarajevo à la fin du mois d'octobre. L'incursion en Bosnie ne dure que 18 jours, mais se révèle d'une importance majeure car elle débloque les négociations de la part du sultan pour une paix entre les deux puissances²¹.

20. *Idem*, p. 241.

21. Ciro Paoletti, *Il principe Eugenio di Savoia*, Roma, 2001, pp. 160-161.

La paix de Karlowitz

L'échec cuisant de la bataille de Zenta changea l'attitude de la Porte sur la question des négociations diplomatiques. Le sultan Mustafa II se montre déjà moins belliqueux qu'au moment de son avènement sur le trône et les ministres ottomans cherchent un arrangement avec Léopold I^{er}. La situation semble favorable à partir de la fin 1697 pour entamer de nouvelles négociations. Guillaume d'Orange, roi d'Angleterre et stathouder des Pays-Bas, essaie de faciliter la conclusion de la paix entre l'Autriche et l'Empire ottoman, car il est bien conscient qu'une victoire décisive sur la France de Louis XIV n'est envisageable qu'avec les forces impériales. Durant les années précédentes, les essais de médiation anglo-néerlandaise se heurtent toujours aux activités de la diplomatie française à Constantinople, en particulier sous l'ambassade de Pierre Antoine de Castagnères de Châteauneuf (1689-1699). La politique étrangère française met alors en œuvre avec grand succès l'alliance de revers contre Léopold I^{er} qui doit poursuivre des combats très éprouvants sur deux fronts pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg. La signature du traité de Ryswick, le 20 septembre 1697, met fin à la coopération franco-ottomane ce qui permet d'envisager la conclusion d'un traité de paix austro-turc. Là encore, la médiation anglo-néerlandaise joue un rôle cardinal. Dès le début 1698, l'envoyé d'Angleterre à Constantinople, Lord William Paget, transmet à Vienne un projet de paix formulé lors d'une réunion avec les ministres de la Porte. Les propositions de paix de la Sublime Porte repose sur la base de l'*uti possidetis*, c'est-à-dire la reconnaissance à chacun des belligérants de la propriété des territoires qu'il occupe militairement. C'est un immense pas de la part des autorités ottomanes ! La réponse de l'Empereur arrive en avril de la même année à Constantinople. Léopold I^{er} se montre ouvert aux négociations à condition que les représentants de la Sainte Ligue y soient conviés. Après s'être concerté avec le roi de Pologne, le tsar de la Russie et le doge de la République Sérénissime, l'Empereur engage les plénipotentiaires anglais et néerlandais, William Paget et Jacob Colyer, à poursuivre les négociations avec les autorités ottomanes²².

Entre-temps, les événements militaires se succèdent. Dès le mois de janvier 1698, le sultan passe en revue sa nouvelle armée de 90 000 hommes et fait soigneusement préparer les flottes sur le Danube et la mer Noire. Les opérations militaires commencent au mois de mars par la prise du château de Solymos et par des raids dans les environs de Belgrade. L'armée du grand vizir part le 31 mai pour Belgrade. Le prince Eugène essaie de lui livrer bataille, mais l'armée principale ottomane ne bouge pas malgré une

22. Jean Bérenger, *Léopold I^{er} (1640-1705) fondateur de la puissance autrichienne*, Paris, PUF, 2004, p. 403-404.

tentative d'attaque des Impériaux contre la forteresse de Temesvár. Ainsi, comme le note d'une manière sommaire le comte de Marsigli dans son célèbre ouvrage : « *En 1698, il n'y eut aucune bataille ; et l'on se prépara de part et d'autre pour le congrès de Carlowitz, afin d'y traiter la paix*²³. »

La médiation anglo-néerlandaise se révèle très efficace durant les opérations militaires : au mois de septembre 1698, il ne reste qu'à déterminer le lieu des négociations. Les ministres impériaux proposent alors Vienne ou à défaut la ville de Debrecen. Finalement, les souhaits ottomans d'une localité au sud du Danube sont exaucés et Karlowitz (*Sremski Karlovci*) en Serbie est choisie comme lieu du congrès. Une véritable ville de baraques et de tentes s'édifie autour du bourg de Karlowitz encore en ruines. Le lieu exact des négociations est un édifice soigneusement bâti, situé exactement entre les deux camps comme nous le raconte le chroniqueur Joseph von Hammer-Purgstall : « *Dans l'espace intermédiaire des deux camps et sur la même ligne, au-dessous de Carlowitz, se trouvait la salle des conférences, aux deux côtés de laquelle étaient dressées les tentes des plénipotentiaires des puissances médiatrices, l'Angleterre et la Hollande. L'édifice où devaient avoir lieu les conférences était divisé en quatre appartements, dont trois sur la même ligne ; l'autre, adossé à celui du milieu, servait de cabinet de retraite aux médiateurs : les deux autres chambres à l'extrémité étaient affectées aux réunions des plénipotentiaires impériaux et ottomans, et situées chacune du côté de leur camp ; la salle du milieu était réservée aux conférences.* »²⁴

Les négociations se déroulent du mois d'octobre 1698 à janvier 1699, avec une relative rapidité à cause des rigueurs de l'hiver et parce que les diplomates ont vraiment l'intention de trouver un compromis. Les Impériaux sont représentés par le comte Wolfgang Öttingen, président du Conseil Aulique d'Empire, le comte Léopold Schlick, les secrétaires Dill et le comte de Marsigli. L'envoyé de la Pologne est Stanislas Malachowski, palatin de la Posnanie. Les Russes délèguent leur ambassadeur à Vienne, Prokofij Bogdanovic Voznicyn, tandis que les Vénitiens envoient le chevalier Charles Ruzzini. La Sublime Porte est représentée par le drogman Alexandre Mavrocordato et Mehmet Rami pacha, le *reis efendi*²⁵.

Les médiateurs anglais et hollandais gèrent avec beaucoup d'habileté les questions épineuses de la cérémonie protocolaire et des négociations. Lord William Paget joue un rôle primordial dans le bon déroulement des négociations. Il réussit à aplanir les tensions entre les parties dans les débats en écartant d'emblée les propositions jugées irréalistes et exorbitantes.

23. L. F. de Marsigli, *L'État militaire...*, op. cit., tome II, p. 131.

24. Joseph de Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman depuis son origine jusqu'à nos jours* tome XII, Paris, 1838, p. 450.

25. Ministre des Affaires étrangères ottoman.

Pendant les rencontres les différentes parties négocient toujours séparément ce qui facilite les arrangements. Ainsi Mehmet Rami pacha traite avec les délégués impériaux, polonais, russes et vénitiens toujours à part les uns des autres. Au total, trente-six négociations se déroulent discutant les nouvelles frontières de l'Empire ottoman en Europe. Les questions concernant les litiges austro-turcs sont résolues grâce aux habiles médiateurs. Le statut de la principauté de Transylvanie constitue une problématique complexe au cours des débats. Mehmet Rami pacha essaie de conserver cette province en tant que principauté vassale du sultan. La chronique de Hammer-Purgstall nous relate ainsi ces discussions : « *Les plénipotentiaires turcs déposèrent, le 7 novembre, leur première proposition, dans laquelle, et malgré leur acceptation solennelle de l'uti possidetis, ils demandèrent de nouveau que la Transylvanie rentrât sous la suzeraineté de la Porte, avec un prince confirmé par elle et choisi par la nation. A cette prétention que les plénipotentiaires impériaux déclarèrent inadmissible, en succéda une autre non moins incroyable : ils voulaient que ce pays restât à l'Empereur, à condition qu'il paierait une somme annuelle au Sultan. Les Ottomans, en présentant des demandes aussi exagérées et aussi contraires aux bases des négociations, s'appuyaient sur la clause contenue dans leur acceptation, et portant qu'on serait prêt à raser ou à abandonner quelques places fortes, toutes les fois que la sûreté de la frontière exigerait cette mesure. Les Impériaux, en exprimant aux médiateurs leurs regrets au sujet de cette perte de temps, les prièrent de sonder les Turcs pour savoir s'ils pensaient sérieusement à faire la paix*²⁶. »

Finalement, Lord Paget réussit à convaincre les Turcs d'abandonner la Transylvanie, en revanche, il obtient l'accord du comte Öttingen pour le maintien de la domination ottomane sur le Banat de Temesvár. La Monarchie des Habsbourg s'assure ainsi des frontières naturelles qui sont la Save, le Danube, la Tisza et le Maros au sud et la chaîne de montagnes des Carpates au sud-est et à l'est²⁷. Le compromis prend forme avec une rapidité relative vers la fin novembre, comme nous le raconte notre chroniqueur Hammer-Purgstall : « *Dans la septième conférence avec les plénipotentiaires impériaux, on arrêta les articles concernant la liberté de réparer les fortifications existantes, la cessation des incursions, l'abandon des rebelles, les commissions à nommer pour fixer le chiffre des indemnités à payer en cas de violation des frontières, les frais des ambassades, la durée de la paix pendant vingt-cinq ans, les commissions pour la délimitation des frontières et l'échange des ratifications. Ainsi se trouva terminé dans sa partie essentielle le traité qui rétablit la paix entre l'Autriche et la Porte*²⁸. »

26. J. de Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*..., op. cit., tome XII, p. 452-453.

27. J. J. Varga, *A fogyó félhold*..., op. cit., p. 261; J. Béranger, *Léopold I^{er}*..., op. cit., p. 404-405.

28. J. de Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*..., op. cit., tome XII, p. 460.

Les négociations avec les Polonais, les Russes et les Vénitiens se révèlent plus difficiles. La pomme de discorde dans les négociations polono-ottomanes réside dans la possession de la forteresse de Kamieniec Podolski, prise naguère par Kara Mustafa pacha sur le défenseur Jean Sobieski. Finalement, la Pologne rentre non seulement en possession de cette forteresse, mais également de la Podolie et de l'Ukraine occidentale entre le Dniestr et le Dniepr. Cependant les envoyés de la Moscovie n'arrivent pas à trouver un compromis avec les délégués ottomans à Karlowitz et ne signent qu'une trêve de deux ans. Finalement, le tsar signera le traité avec la Sublime Porte à Constantinople un an après. Le sultan reconnaît à Pierre le Grand la possession de la forteresse d'Azov dans l'embouchure du Don sans lui donner un libre accès à la mer Noire. Les négociations entre Mehmet Rami pacha et le chevalier Ruzzini s'avèrent très délicates et n'avancent guère malgré le temps écoulé. Les Vénitiens réclament des territoires qu'ils n'occupent pas alors, ainsi le principe de l'*uti possidetis* n'est valable que dans l'argumentation des Turcs. Enfin, Lord Paget impose le 10 janvier 1699 un délai de seize jours pour la conclusion de l'arrangement. De cette manière, la Sérénissime République conserve la Morée, l'île d'Égine, Sainte-Maure et Zante et les côtes dalmates et albanaises. En revanche, elle doit démolir les fortifications de Prévéza et renoncer à Lépante et aux dernières îles des Cyclades en sa possession. Par ailleurs, les Turcs doivent démanteler leurs fortifications sur les Dardanelles²⁹.

Les négociations aboutissent enfin à un accord au début de l'an 1699. Entre-temps, le froid glacial de l'hiver dans les environs de Karlowitz facilite beaucoup les compromis car les envoyés en souffrent beaucoup dans leurs tentes et baraques peu confortables. Pour la signature du traité il faut encore attendre le jour et l'heure choisis par les envoyés ottomans. La cérémonie est immortalisée par le grand orientaliste autrichien : « Le 26 janvier 1699, à dix heures du matin, tous les plénipotentiaires et les médiateurs, à l'exception de l'ambassadeur vénitien, se rendirent solennellement au lieu habituel des séances. Ceux de l'Empereur étaient précédés de cent cuirassiers en grande tenue et suivis de leurs voitures de gala et de leurs chevaux de main ; les plénipotentiaires turcs étaient escortés par un corps de janissaires et de sipahis. Lorsqu'un fut arrivé à la salle des conférences, on donna lecture des traités conclus avec l'Autriche, la Pologne et Venise, mais on attendit pour la signature jusqu'à onze heures trois quarts, par déférence pour le reis-efendi Rami, auquel ses calculs avaient appris que depuis longtemps il n'y avait pas eu une conjonction d'astres aussi heureuse que celle qui devait avoir lieu à cette heure du jour

29. Kenneth M. Setton, *Venice, Austria and the Turks in the Seventeenth Century*, Philadelphia, American Philosophical Society, 1991, p. 404-411.

qui était un lundi. On signa, montre en main, les trois minutes des traités ; puis on ouvrit les quatre portes de la salle, afin que tout le monde pût se convaincre que la paix était définitivement conclue, et répandre au-dehors cette heureuse nouvelle. Aussitôt des courriers partirent pour Vienne, l'Angleterre, la Pologne et Venise, et les ambassadeurs se donnèrent mutuellement le baiser de paix. Une triple salve d'artillerie, répétée par les canons de Peterwardein et de Belgrade, annonça aux peuples, fatigués d'une si longue guerre, que le moment était arrivé où ils allaient enfin jouir de quelque repos³⁰. »

Le traité de Karlowitz présente une paix élaborée par la plupart des États européens. La Sainte Ligue comprend l'Empire, la République de Pologne, la République de Venise et la Russie, l'Empire ottoman occupe encore une bonne partie des Balkans tandis que la Grande-Bretagne et les Provinces-Unies servent de médiateurs lors des négociations. Les relations entre la France et la Porte, malgré leurs évolutions et vicissitudes, constituent un lien fort important entre les deux États, tissé afin de coopérer contre l'Empire des Habsbourg. L'absence de la France de Louis XIV s'explique d'une part par la politique ambivalente du Roi Soleil envers l'Empire ottoman et par le fait que le traité se situe entre deux grandes luttes franco-impériales, la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1689-1697) et la guerre de Succession d'Espagne (1700-1715). Malgré cette opposition entre la France et la Monarchie des Habsbourg, la paix de Karlowitz reste une grande victoire européenne et chrétienne sur l'Empire ottoman en Europe centrale. Non seulement la Hongrie se retrouve quasiment libérée, mais les troupes impériales obtiennent des victoires considérables dans les Balkans. La question d'Orient commence déjà à se dessiner dans les coulisses des négociations diplomatiques. La paix de Karlowitz confirme ainsi l'émergence de deux puissances européennes – la Monarchie autrichienne de Léopold I^{er} et la Russie de Pierre le Grand – mais sous-entend aussi le déclin incontestable de l'Empire ottoman.

Une des premières conséquences du traité de Karlowitz consiste en la constitution d'une commission mixte qui doit fixer les limites communes des deux empires. Le traité prévoit ainsi que les commissaires doivent tracer la nouvelle frontière à partir de la fin mars 1699 jusqu'à la fin mai de la même année. Finalement, les deux mois deviennent deux années de travail bien remplies. Le commissaire général de la délimitation des frontières méridionales est le comte Louis Ferdinand de Marsigli, le célèbre savant et ingénieur militaire de la guerre de reconquête de la Hongrie³¹. Dans

30. J. de Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman...*, op. cit., tome XII, p. 468-469.

31. Voir la correspondance de la commission du comte de Marsigli : Luigi Ferdinando Marsili, *Relazioni dei confini della Croazia et della Transilvania a sua Maestà Cesarea (1699-1701)*, éd. Raffaella Gherardi en 2 vol., Modena, Mucchi, 1986.

un premier temps, la délimitation ne pose pas de problèmes en Slavonie, mais elle devient plus délicate dans la région des rivières Tisza et Maros, tandis que la fixation des frontières de la Bosnie et de la Croatie pose des problèmes même entre alliés, comme entre l'Empire des Habsbourg et la Sérénissime République. La commission itinérante doit également prévoir un nouveau système de défense des frontières. En particulier, elle doit établir un cordon de surveillance et démolir les châteaux et tours de garde qui peuvent servir de points d'appuis aux Turcs dans les futures campagnes. D'autre part, il faut entreprendre de nouveaux travaux de fortification dans les territoires reconquis. Il en résultera une zone de frontière militaire particulière habitée par des miliciens serbes (*Grenzer*) qui assureront désormais la défense des confins du sud de la Hongrie³².

Après la guerre de reconquête, la Hongrie se trouvera encore pendant longtemps dans un état pitoyable. Durant la guerre de Succession d'Espagne le pays traverse une période de guerre d'indépendance sous la direction du prince François II Rákóczi (1703-1711) qui retarde considérablement les travaux de reconstruction et le repeuplement des régions dévastées. Encore en 1717, le paysage reflète toujours les traces des guerres turques. La femme de l'ambassadeur anglais à Constantinople, la célèbre Milady Montague, le constate dans sa lettre du 30 janvier de la même année : « *Après avoir laissé la ville de Comora de l'autre côté du fleuve, nous sommes arrivés le 18 au soir à Nosmuhl ; c'est un petit village, où nous avons trouvé à nous arranger fort bien. En continuant notre route vers Bude, nous avons traversé pendant deux jours la plus belle plaine du monde, aussi unie que si elle eût été pavée ; elle est très fertile par elle-même ; mais la plus grande partie est inculte et déserte depuis les ravages de la guerre entre les Turcs et les Impériaux. On est affligé en traversant la Hongrie, lorsqu'on pense à l'état florissant dont elle jouissait autrefois, et quand on voit une partie de ce beau pays presque inhabitée ; toutes ces circonstances s'appliquent à la ville de Bude, où nous ne sommes arrivés que le 22, mais de fort bonne heure*³³. »

Dans la période où fut conclu le traité de Karlowitz, l'Empire ottoman ne présentait plus une image aussi splendide qu'auparavant. Les premiers signes du déclin apparaissaient déjà et le besoin de réformes surgissait sur le plan militaire et diplomatique. Après la défaite de Zenta, des voix s'élèvent donc dans le gouvernement ottoman en faveur d'une politique extérieure prudente. Le nouveau grand vizir, Amadja-Zadé Hussein Köprülü, appartient à une école politique qui considère que l'Empire

32. Jean Nouzille, *Le prince Eugène de Savoie et le sud-est européen (1683-1736)*, Paris, Honoré Champion, 2012, p. 78-81.

33. *Lettres de Milady Montague, pendant ses voyages en Europe, en Asie et en Afrique*, Paris, 1830, p. 105-106.

ottoman est arrivé à l'âge mûr, période où il convient d'éviter les guerres³⁴. Paradoxalement, ce sont les défaites militaires qui permettent l'intégration de l'Empire ottoman dans le système européen des relations internationales. Cette politique encourageant les rapports diplomatiques prévaut pour les périodes à venir et trouve son apogée dans la fameuse « ère des tulipes » (1718-1730) au début du XVIII^e siècle. Dans la perspective de renforcer ses relations internationales, le grand vizir de cette époque, Damad Ibrahim pacha, envoyait des agents et des ambassadeurs dans plusieurs grandes villes européennes : à Vienne (1719-1720), à Paris (1720-1721), à Moscou (1722-1723) et en Pologne (1730). Parmi ces ambassades, celle de Yirmisekiz Mehmed efendi demeure célèbre pour sa relation de son voyage en France doit mériter une attention particulière. Son voyage dura un an et la relation rédigée par Mehmed efendi reste un document remarquable sur la découverte de la France par un intellectuel ottoman³⁵.

Le traité de paix de Karlowitz marque un changement dans l'attitude à l'égard des diplomates des puissances européennes ennemies et les règles de la diplomatie européenne moderne commencent à s'enraciner également au sein de la Sublime Porte. Au début du XVIII^e siècle, grâce aux réformes de l'époque des tulipes, la diplomatie ottomane adoptera des méthodes occidentales. Les négociateurs turcs argumenteront d'après les principes de Grotius et citeront des exemples historiques bien documentés pour soutenir leurs raisonnements. La guerre russo-austro-turque de 1736-1739 constituera un tournant dans ce processus, car les Turcs ressentiront l'agression des forces alliées contre les territoires sous domination musulmane comme une guerre injuste³⁶.

34. John Stoye, *Marsigli's Europe 1680-1730, The Life and Times of Luigi Ferdinando Marsigli, Soldier and Virtuoso*, New Haven-London, Yale University Press, 1994, p. 164.

35. Voir à ce sujet : Mehmed efendi, *Le paradis des infidèles, Un ambassadeur ottoman en France sous la Régence*, Paris, La Découverte, 2004.

36. Voir à ce sujet : Ferenc Tóth, *La guerre des Russes et des Autrichiens contre l'Empire ottoman 1736-1739*, Paris, Economica, 2011.

Petit glossaire de termes de fortification et de poliorcétique

Bastion : ouvrage de forme pentagonale au profil remparé, faisant saillie sur une enceinte, composé de deux flancs, deux faces et une gorge. Les bastions constituent les parties saillantes de l'enceinte et sont séparés entre eux par des parties rentrantes, les courtines. Il est dit vide lorsqu'il est terrassé seulement le long des revêtements.

La longueur de la courtine qui sépare deux bastions autorise l'artillerie d'un bastion à couvrir le glacis ou le fossé des bastions voisins. *A contrario* ils ne se défendent pas eux-mêmes car un secteur (ou angle) mort privé de feux subsiste sur l'avant du saillant si son angle est inférieur à 120°.

Batterie : emplacement aménagé pour recevoir un groupe de canons tirant dans une direction commune.

Caponnière : dans la fortification bastionnée ce n'est qu'un talus terrassé en travers du fossé pour en interdire le franchissement. Elle deviendra un ouvrage bas adossé à l'escarpe entièrement défilé dans le fossé ; sa fonction est de flanquer le fond de ce fossé.

Cavaliers d'artillerie : à l'intérieur du corps de place, ouvrage en terre-plein au-dessus d'un autre ouvrage (bastion) destiné à recevoir de l'artillerie et à doubler ainsi les feux de cet ouvrage. Il commande toute hauteur et sert aussi de traverse pour éviter les tirs en enfilade. L'assiégeant peut aussi construire des cavaliers de tranchée.

Chemin couvert : chemin de ronde établi sur la contrescarpe entre le glacis et le fossé et défilé par le parapet du glacis (donc vers « la campagne »). Le chemin couvert est un chemin de ronde à ciel ouvert destiné à la surveillance des abords de la fortification. Il comprend une banquette de tir et des traverses pour éviter le tir en enfilade. Il peut être renforcé par des palissades.

Contre-mine : travail identique à la mine mais conduit par l'assiégé pour déjouer celle-ci. La rencontre des deux restera longtemps un combat noble.

Contrescarpe : mur extérieur du fossé au pied ou au-dessous du glacis.

Courtine : portion de muraille comprise entre deux bastions ou deux organes de flanquement comme des tours.

Escarpe : mur intérieur du fossé du côté de la place. L'escarpe est dite détachée quand le talus en terre est séparé du mur

Flanc : partie du bastion joignant la face à la courtine. Le raccord de la face et du flanc est un angle d'épaule.

Flanquement : procédé d'aménagement des défenses de manière à utiliser les meilleures portées des armes et ainsi réaliser un barrage de feu continue parallèle au front à partir d'un nombre limité d'emplacements de ce front. Les faces des bastions sont flanquées par les flancs des bastions collatéraux.

Fossé : obstacle situé en avant du corps de place, sec ou inondable.

Front ou front de fortification : côté du polygone fortifié soit la moitié d'un bastion, la courtine et une autre moitié de bastion. Ou : front formé par deux bastions et la courtine qui les relie.

Front bastionné : tracé dont toutes les parties se flanquent réciproquement. Il comprend cinq éléments : les faces et les flancs de deux bastions et la courtine qui les relie.

Glacis : remblai en pente douce raccordant le sommet du chemin couvert au relief du terrain naturel entourant la place forte. Sa pente est calculée de manière à permettre aux défenseurs de découvrir le terrain environnant et à soustraire l'escarpe aux coups de l'ennemi.

Mine : cheminement souterrain creusé par l'assiégeant pour parvenir sous la muraille et y ménager une chambre de mine, dont l'explosion provoquera la brèche.

Minimum de courtine : il y a théoriquement un angle mort en milieu de courtine sous le prolongement de la plongée des parapets des bastions (en l'absence, il va de soi, de casemates de flanc). La condition du

minimum de courtine est donc l'obligation d'écarter les deux bastions flanquant pour que leurs crêtes de feu assurent un flanquement total de la base de la courtine en tir plongeant.

Parallèle : tranchée réunissant deux attaques ou deux contre-attaques, servant aussi de place d'armes. Elle est parallèle au front attaqué.

Parapet : massif gazonné ou mur défilant les emplacements de tir à ciel ouvert. Levée de terre par-dessus laquelle les combattants peuvent tirer.

Place d'armes : espace libre ménagé soit au centre d'une place forte pour rassembler les troupes soit au niveau des chemins-couverts pour ménager des sorties.

Poliorcétique : art d'assiéger les villes.

Ravelin : terme ancien pour demi-lune, de l'italien rivelino = révélateur.

Rempart : enceinte formée par une levée de terre dont la poussée peut être retenue par un mur de soutènement. Aussi : talus en terre élevé derrière le fossé.

Sape : ensemble des travaux de surface conduits pendant un siège.

Talus : pente d'un rempart ayant un fruit accentué pour assurer la stabilité naturelle des terres.

Tenaille : dehors (ouvrage) bas situé en avant de la courtine d'un front bastionné composé de deux faces formant un angle rentrant (généralement sur le même alignement que les faces des demi-bastions d'encadrement).

Terre-plein : large plate-forme située derrière le rempart et aménagée pour recevoir des canons.

Sources et bibliographie

Sources manuscrites

Résumé des principales sources utilisées.

Fonds AE. Mémoires et documents Autriche, Pologne et Turquie.

Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, les fonds des manuscrits français : ms fr 26245 à 28247 (1680-1684) et 28799 (1683) et Archives de la Guerre, SHD, Vincennes, fonds A1 et fonds Mémoires et reconnaissances (n° 9 et 10, Armées de Louis XIV).

Archives du ministère des Affaires étrangères, fonds des Correspondances politiques (AE.CP) :

AE.CP Autriche, vol. 50 à 56 (1680 à 1684), ministère de Sébeville.

AE.CP Hongrie-Transylvanie, vol. 6 et 7, ministère Duvernay-Boucault (et Forval).

AE.CP Pologne, vol. 59 à 74 (1681 à juin 1683) et supplément 1 et 3 (1632 à 1699), ministères Forbin-Janson et Vitry.

AE.CP Turquie, vol. 16 (et supplément n° 6) et 17 (1679 à 1685), ministère de Guillerargues.

Bibliographie sommaire

BERENGER Jean, « La Hongrie des Habsbourg au XVII^e siècle. République nobiliaire ou Monarchie limitée », *Revue Historique* juillet-septembre 1967, 91^e année tome CCXXXVIII, p. 31.

- BERENGER Jean, *La Hongrie des Habsbourg*, Tome I. 1526-1790, Presses Universitaires de Rennes, 2010.
- BERENGER Jean, *Léopold I^{er} (1640-1705) fondateur de la puissance autrichienne*, P.U.F., Paris, 2004.
- BERENGER Jean, *Histoire de l'Empire des Habsbourg*, Fayard, Paris, 1990.
- BIOT, (traduction de l'anglais par Ricaut), *Histoire de l'état présent de l'Empire ottoman*, Amsterdam 1670, édition Reprint, Lavauzelle, Limoges, 2011.
- BUFFE Noël (colonel), *Les Marines du Danube 1526-1918*, Lavauzelle, Limoges, 2011.
- CANTIMIR Dimitrius (Prince de Moldavie), *Histoire de l'Empire Othoman où se voyent les causes de son aggrandissement et de sa décadence*, 2 tomes, 1743 édition Reprint, Lavauzelle, Limoges, 2007.
- DELAIR Chef de bataillon du Génie, *Cours de fortification*. 1^{er} fascicule : Des origines à la méthode de siège de Vauban, École d'application du Génie. Mars 1882, 2 vol. Réédition, Gérard Klopp Éditeur, Thionville, 2002.
- K.K.KRIEGS-ARCHIV, *Das Kriegsjahr 1683*, Verlag des K.K. Generalstabes, Wien, 1883.
- KÖPECZI Béla, *La France et la Hongrie au début du XVIII^e siècle*, Akadémiai, Budapest, 1971.
- KÖPECZI Béla, *Histoire de la Transylvanie*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1992
- LORENTZ Reinold, *Türkenjahr 1683*, Braumüller, Vienne, 1933.
- MALETKE Klaus, *Les relations entre la France et le Saint-Empire au XVII^esiècle*, Paris, Honoré Champion, 2001.
- MANTRAN Robert (sous la direction de), *Histoire de l'Empire ottoman*, Fayard, Paris, 2008.
- MARSIGLI L.F., *État militaire de l'Empire ottoman*, La Haye, 1703.
- NEUMANN Hartwig, *Festungbaukunst und Festungsbau-technik* , Bernard & Graefe, Bonn, 1988.
- POUMAREDE Géraud, *Pour en finir avec la croisade. Mythes et réalités de la lutte contre les Turcs aux XVI^e et XVII^e siècles*, PUF, Paris, 2009.
- ROY Philippe, *Louis XIV et le Second siège de Vienne, (1683)*, Honoré Champion, Paris, 1999.

- ROY Philippe, « Les avant-postes de cavalerie légère et la tactique des Hongrois », in *La pensée militaire hongroise à travers les siècles*, Coutau-Bégarie Hervé et Tóth Ferenc (sous la direction de), Economica, Paris, 2011.
- STOLLER Ferdinand, « Neue Quellen zur Geschichte des Türkenjahrs », in *Mitteilungen des Oesterreichischen Instituts für Geschichtsforschung*, Band XIII, t. 1, Universitäts-Verlag Wagner, Innsbruck, 1933.
- TAPIÉ Lucien, « Europe et Chrétienté et gloire dynastique dans la politique européenne au moment du siège de Vienne (1683) », in *Gregorianum* 1961, vol. XCLII, p. 268-269.
- TÓTH Ferenc, *Saint Gotthard 1664, Une bataille européenne*, Lavauzelle, Limoges, 2007.
- ZÖLLNER Erich, *Histoire de l'Autriche des origines à nos jours*, éditions Horvath, 1965.

